

le COURRIER de l'UNESCO



FÉVRIER 1991

ENTRETIEN AVEC
FRANÇOIS JACOB
PRIX NOBEL 1965



**LES
UTOPIES**
OU LA QUÊTE
DE L'IMPOSSIBLE

M 1205 - 9102 - 18,00 F



BELGIQUE : 120 FB. CANADA : 5,25 \$. CÔTE D'IVOIRE : 1260 CFA. CAMEROUN : 1440 CFA. GABON : 1440 CFA. MAROC : 25 DR. LUXEMBOURG : 130 FLUX. SUISSE : 5,70 FS. PORTUGAL : 550 ESC.

confluences

Pour cette rubrique « Confluences », envoyez-nous une photo (composition photographique, peinture, sculpture, ensemble architectural) où vous voyez un croisement, un métissage créateur, entre plusieurs cultures, ou encore deux œuvres de provenance culturelle différente, où vous voyez une ressemblance, ou un lien frappant. Accompagnez-les d'un commentaire de deux ou trois lignes. Nous publierons chaque mois l'un de vos envois.



FEMME DANS UN INTÉRIEUR

1982, pastel (81 x 57 cm)
de Irakli Parjiani

Peintre géorgien (né en 1950), Parjiani réussit dans cette œuvre un tour de force. Il s'inspire des tableaux de Vermeer, le grand peintre hollandais du 17^e siècle, dont on reconnaît ici la composition et les personnages, mais il dépasse cette réminiscence volontaire pour faire une œuvre profondément originale. Une heureuse et rare réconciliation entre la nostalgie de l'art classique et une esthétique résolument moderne.



4

Entretien avec
FRANÇOIS JACOB



43

EN BREF DANS
LE MONDE...

44

DIAGONALES
Villes réelles, villes imaginaires
par *Cristina Grau*

47

COUPS DE CŒUR
Disques récents
par *Isabelle Leymarie et
Claude Glayman*

48

MÉMOIRE DU MONDE
Les églises rupestres
de Cappadoce
par *Antony Brock*

10

LES UTOPIES OU LA QUÊTE DE L'IMPOSSIBLE

VOULOIR L'IMPOSSIBLE
par *Federico Mayor* 10

POUR OU CONTRE

LES UTOPIES SONT MORTES, VIVE L'UTOPIE
par *Fernando Ainsa* 13

L'IDÉAL DE LA FOURMILIÈRE
par *Gilles Lapouge* 16

UNE PARABOLE DE PLATON
par *Alain Frontier* 20

VIVRE LE RÊVE

AKHET-ATON, LA VILLE LUMIÈRE
par *Ayyam Wassef* 23

UNE NOSTALGIE DE L'ÂGE D'OR
par *Ananda W.P. Gurugé* 25

LE LABORATOIRE AMÉRICAIN
par *Ronald Creagh* 26

LE PARADIS EN 4338 ?
par *Vsevolod Revitch* 30

CITÉS NOUVELLES
par *Colin Ward* 34

UNE UTOPIE CONTEMPORAINE ?

CHANGER LA VIE OU L'ÉDUCATION PERMANENTE
par *Gilbert Leclerc* 39

DOCUMENT

UNE UTOPIE PLANÉTAIRE ?
par *Julian Huxley* 41

50

LE COURRIER
DES LECTEURS

Notre couverture : *Partition pour barbare insoumise* (1989), aquarelle de Joël Cazaux.

Couverture de dos : *Rapports au seuil* (détail), technique mixte, œuvre du peintre vénézuélien contemporain Pancho Quilici.

le **COURRIER**
de l'**UNESCO**

44^e ANNÉE
Mensuel publié en 35 langues et en braille

« Les gouvernements des États parties à la présente Convention, au nom de leurs peuples déclarent :

Que, les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix...

...Qu'une paix fondée sur les seuls accords économiques et politiques des gouvernements ne saurait entraîner l'adhésion unanime, durable et sincère des peuples et que, par conséquent, cette paix doit être établie sur le fondement de la solidarité intellectuelle et morale de l'humanité.

...Pour ces motifs (ils) décident de développer et de multiplier les relations entre leurs peuples en vue de se mieux comprendre et d'acquérir une connaissance plus précise et plus vraie de leurs coutumes respectives... »

(Extrait du préambule de la Convention créant l'Unesco, Londres, le 16 novembre 1945)

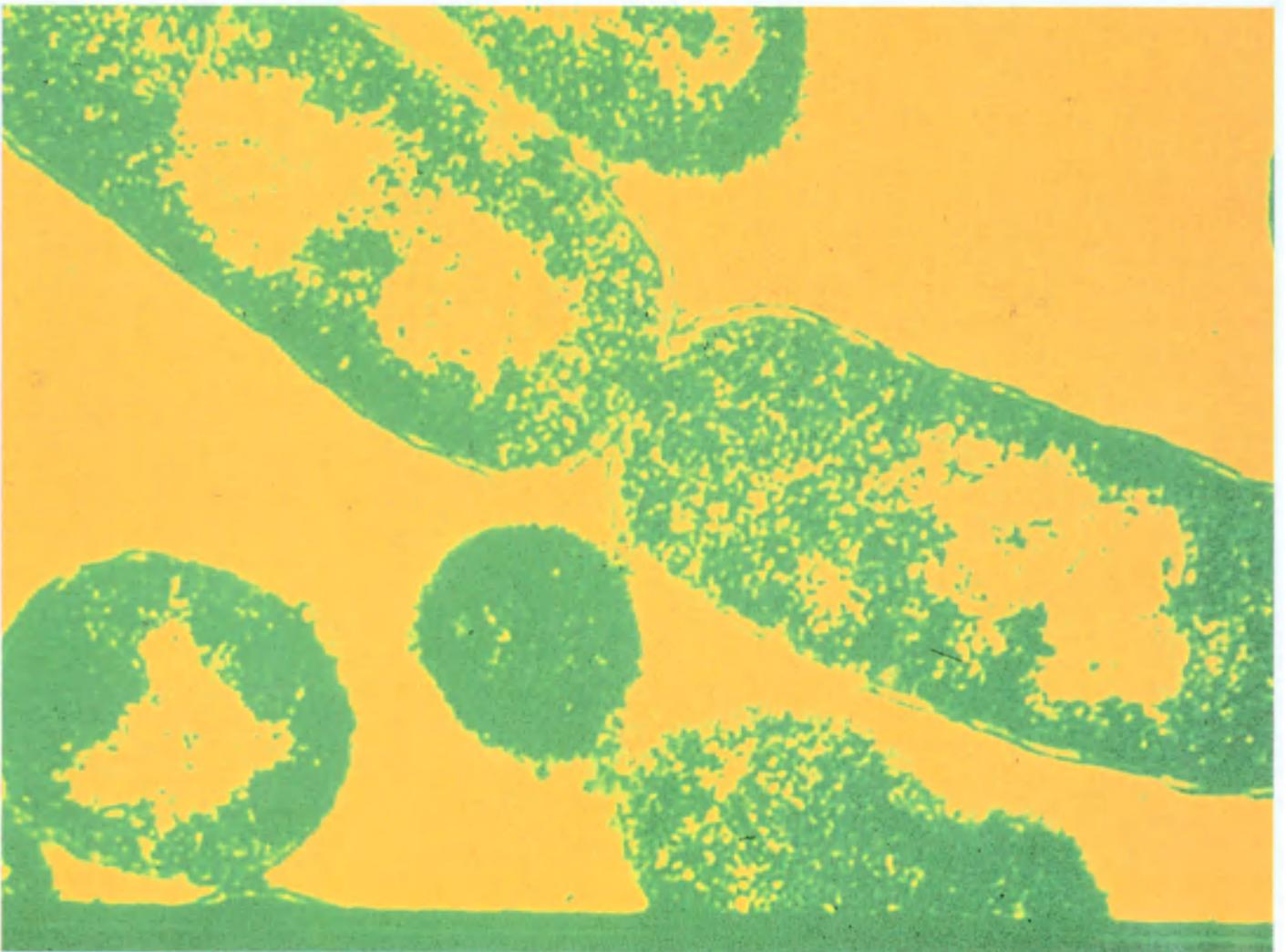
François Jacob

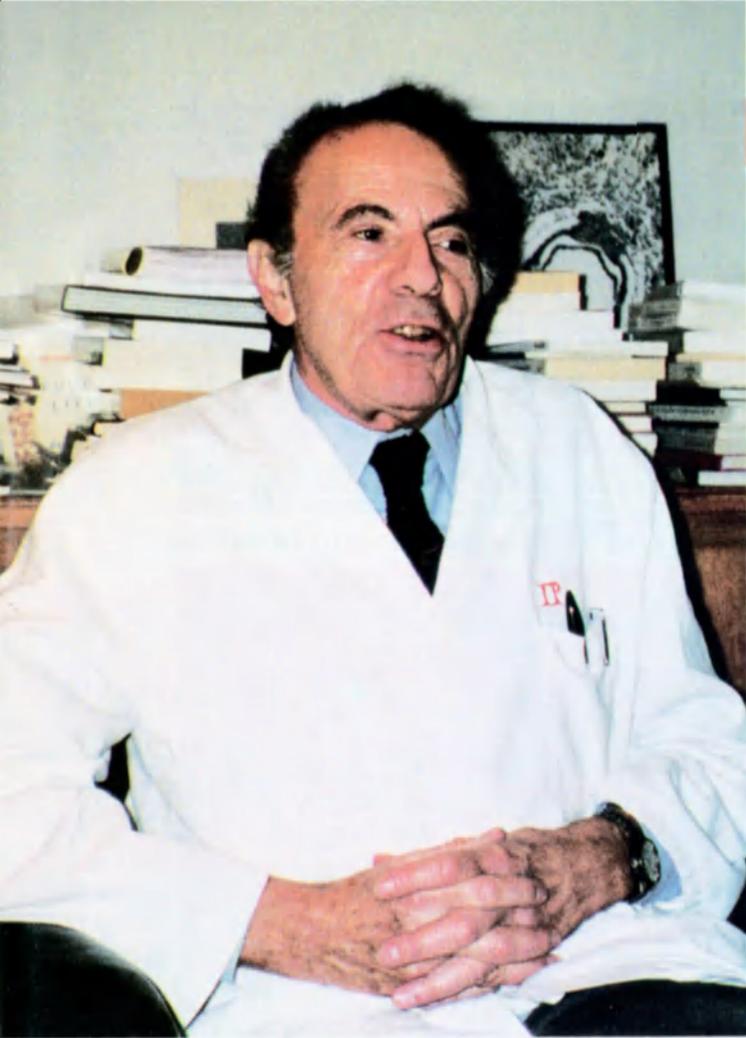
■ *Dans un de vos livres, La logique du vivant (1970), vous montrez que l'histoire des sciences est solidaire de l'histoire des hommes, que l'objet de plus en plus élaboré de la biologie correspond chaque fois à une nouvelle image du monde. Qu'en est-il aujourd'hui où la maîtrise des mécanismes du vivant, en particulier des clés de l'hérédité humaine, suscite à la fois espoir et inquiétude ?*

— Mon but, dans ce livre, était de comprendre l'évolution de nos idées sur le monde vivant, sur la manière dont sont produits les êtres vivants. L'explication du vivant n'a cessé, en effet, de s'approfondir. Jusqu'au 16^e siècle, chaque naissance représente une création. Dieu intervient pour modeler

chaque être nouveau. A l'origine de chaque vie, il y a un acte du Créateur. C'est seulement à la fin du 17^e siècle et au début du 18^e que l'idée de reproduction vient remplacer celle de création.

Jusqu'au 18^e siècle, l'étude des êtres vivants se limite à leur aspect extérieur ; on s'arrête à ce qu'on voit d'eux en surface. L'histoire naturelle classe, compare ainsi les formes et définit les genres ou les espèces. Au tournant du siècle, la manière d'analyser les êtres vivants se transforme, ce que décrit bien la naissance du mot « biologie ». A l'intérieur du corps des animaux et de l'homme, on découvre l'existence d'une « organisation ». Puis, au milieu du 19^e siècle,





« Nous sommes
programmés, mais pour
apprendre. »

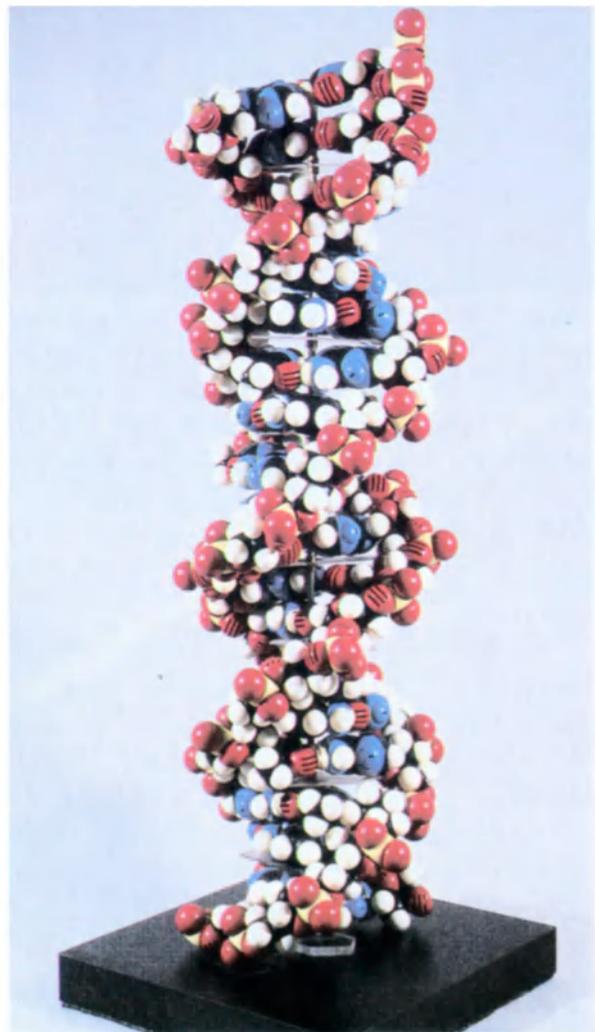
Page de gauche, la bactérie *Escherichia coli*.
Ce modèle expérimental, à partir duquel le professeur Jacob
a effectué ses travaux de génétique cellulaire, reste important
dans la recherche en biologie moléculaire.
Ci-dessous, maquette d'une molécule d'A.D.N.
(Acide DésoxyriboNucléique).

on s'aperçoit que le corps est composé d'unités élémentaires, les cellules. A la fin du siècle, on creuse encore plus profond, on découvre les chromosomes. Puis, au début de ce siècle, les gènes qui, au cœur du noyau cellulaire, gouvernent les caractéristiques. Enfin, au milieu de ce siècle, la biologie moléculaire pénètre encore plus profondément dans le vivant en découvrant la structure chimique et moléculaire du gène : le fameux acide désoxyribonucléique ou ADN.

La biologie moléculaire vise à expliquer les stupéfiantes propriétés des êtres vivants par la structure et les interactions des molécules qui composent les diverses cellules de l'organisme. Cette biologie nouvelle s'est attachée, en particulier, et a réussi à résoudre le vieux mystère de l'hérédité.

■ *A ce propos, justement, qu'en est-il de la notion de finalité, de téléologie, qui a hanté toute la réflexion moderne sur la reproduction ? C'est, encore une fois, dans La logique du vivant que vous écriviez : « Longtemps le biologiste s'est trouvé devant la téléologie comme auprès d'une femme dont il ne peut se passer, mais en compagnie de qui il ne veut pas être vu en public. A cette liaison cachée, le concept de programme donne maintenant un statut légal. »*

— Le problème se pose ainsi : la nature, en règle générale, n'agit pas selon un dessein. Mais, chez les êtres vivants, il y a, de toute évidence, des phénomènes qui se déroulent selon un plan pour atteindre un but. La reproduction par exemple : son résultat est connu d'avance. On sait que de l'accouplement de deux canards ne peut naître qu'un canard. On a



longtemps voulu expliquer cette finalité par une « force vitale » échappant aux lois de la physique et de la chimie. Ce qu'a montré la biologie moléculaire, c'est que les chromosomes de l'œuf fécondé — reçus pour moitié du père et pour moitié de la mère —, ces chromosomes contiennent, sous forme codée, toutes les instructions requises pour l'élaboration d'un nouvel organisme. Ils contiennent ce qu'on a appelé un programme génétique. C'est ainsi qu'on peut expliquer l'apparente finalité qui se manifeste dans le développement d'un embryon.

Un individu est ainsi le résultat d'un programme inscrit dans les gènes reçus de ses deux parents. Pourtant il est

■ *Le programme génétique concerne-t-il également les caractères psychologiques ? Qu'en est-il de la vieille querelle de prédominance entre nature et culture, entre l'inné et l'acquis ?*

— Opposer radicalement l'inné et l'acquis me paraît une absurdité. Pour les biologistes modernes, structures héréditaires et apprentissage sont étroitement mêlés. Ils interagissent sans cesse. Si, à la naissance, on empêche un chat de voir, quinze jours plus tard, quand on enlève son bandeau, il est devenu aveugle. Si, au contraire, on ne lui met un bandeau qu'après deux ou trois mois, lorsqu'on le lui enlève, il voit normalement.



Quelques phases du développement d'un embryon de souris.

De gauche à droite :
œuf fécondé se divisant ;
division en quatre cellules ;
embryon à terme.

différent d'eux. Pourquoi ? L'évolution a trouvé une astuce pour que tous les organismes d'une même espèce soient différents les uns des autres : le programme est réassorti à chaque fois avec une moitié de programme venant de la mère et une moitié de programme venant du père. Chaque être porte ainsi, dans son équipement génétique, les traces indélébiles de son individualité, de ses différences avec tous ses congénères passés, présents et à venir, à l'exception des jumeaux vrais.

Ces différences permettent à l'évolution de favoriser certains plutôt que d'autres. Chaque programme, en effet, n'est pas totalement rigide. Il définit des structures qui sont autant de potentialités, de probabilités, de tendances : les gènes déterminent seulement la constitution de l'individu.

Nous sommes tous différents et la manière dont se reproduisent les êtres vivants est agencée pour que nous le soyons. C'est pourquoi l'homme a eu besoin, un jour, de fabriquer le concept d'égalité. Si nous étions tous identiques, comme une population de bactéries, l'idée d'égalité serait parfaitement inutile.

Vraisemblablement, tout le système fonctionne ainsi. L'apprentissage stabilise certains circuits et les autres dégèrent : il sélectionne parmi des possibilités préexistantes. La fabrication d'un individu, sur le plan physique, intellectuel, moral, mental, correspond à une interaction permanente de l'inné et de l'acquis.

■ *Peut-on aller jusqu'à dire, pour reprendre une image fameuse, que dans chaque enfant privé des chances de s'épanouir, c'est un Mozart qu'on assassine ?*

— N'exagérons rien. Chaque individu recèle des possibilités d'exceller dans tel ou tel domaine, que ce soit la musique, le saut en hauteur, ou la menuiserie. Le tout est de le découvrir. C'est le plus difficile. Je crois que l'enseignement n'essaie

pas assez d'exploiter les virtualités de chaque enfant. Mais de là à penser qu'en chaque enfant, le génie de Mozart n'attend que l'occasion de s'exprimer...

■ *Vous écrivez encore : « Chaque être contient dans ses chromosomes tout son propre avenir, les étapes de son développement. » Quelle marge de liberté nous reste-t-il donc ?*

— Une marge considérable. On exploite plus ou moins les possibilités inscrites dans les chromosomes. Et chaque culture oriente à sa manière ces possibilités. Selon que vous naissez chez les Bantous ou chez les Esquimaux, vous apprendrez à parler soit le bantou, soit l'esquimau. Et c'est déjà un premier



système de triage. Le programme génétique fixe à l'individu un cadre, dans lequel la culture introduit telle ou telle hiérarchie de valeurs, telle ou telle forme d'incitation, de motivation. Nous sommes programmés, mais pour apprendre...

■ *Pour imaginer ?*

— Oui. Nous sommes des animaux assez particuliers qui ne cessons d'apprendre et de chercher. Les chevaux courent, les oiseaux volent, les puces sautent. Nous, nous fonctionnons avec notre imagination. J'aimerais à ce propos discuter une idée reçue sur la prétendue différence entre la démarche du savant et celle de l'artiste. Au savant, on dénie la part d'imagination, de création qu'on accorde à l'artiste, qu'il fasse un tableau, une symphonie ou un roman. Le scientifique est censé soulever le voile qui cacherait une vérité préétablie. Ce n'est pas aussi simple. Dans l'acte scientifique comme dans l'acte artistique, la part imaginative est, du moins au départ, très semblable. L'élucidation de la structure de l'atome ou de l'ADN est, à l'origine, autant une création qu'une découverte.

■ *La voie reste ouverte à l'étonnement, à l'imprévu.*

— Tout le système est agencé de sorte que nous ne sachions pas ce qui se passera demain. Or, nous ne pouvons vivre qu'en fonction de l'avenir. D'où l'intérêt stupéfiant pour les signes du zodiaque ! Nous passons notre temps à prévoir, à chercher un sens. L'homme supporte difficilement que le monde soit comme il est et pas autrement. Pourquoi les corps tombent-ils au lieu de monter ? Pourquoi vieillit-on ? Pourquoi y a-t-il des feuilles aux arbres ? C'est comme ça ! On voudrait qu'il y ait un sens à tout. Prenez l'évolution : on a du mal à admettre que c'est du pur bricolage. Les organismes, aussi différents qu'ils paraissent, sont tous constitués des mêmes éléments. Ceux-ci sont simplement redistribués, réagencés différemment d'un organisme à l'autre. Ce qui distingue un lion d'un papillon, une mouche d'une poule ou un ver d'une baleine, c'est seulement l'organisation, l'arrangement différent des mêmes matériaux, des mêmes cellules, des mêmes molécules. C'est étonnant, mais c'est ainsi.

Il y a d'ailleurs beaucoup de bricolages ratés dans la nature, dans le corps humain. Savez-vous combien il y a

d'avortements spontanés dans la nature ? Cinquante pour cent. Le mécanisme qui commande tout le système vivant connaît un raté sur deux ! Et malgré tout, le système fonctionne. N'est-ce pas étonnant ?

■ *Ce bricolage moléculaire, s'il est mis à notre portée, n'allons-nous pas, précisément, vouloir l'infléchir ? Ici se profile la possibilité, qui fait peur, de manipulations génétiques...*

— Le grand succès de la biologie moléculaire a été de comprendre le fonctionnement des mécanismes génétiques de l'hérédité. Après avoir mis en lumière la façon dont fonctionnent et se reproduisent les gènes, on a acquis, en effet, la capacité d'intervenir sur les gènes eux-mêmes. C'est ce qu'on appelle le génie génétique. On peut, par exemple, isoler un gène, le raccorder à d'autres, et même l'insérer dans un autre organisme. Le génie génétique ne fait rien d'autre que d'imiter en laboratoire le bricolage de la nature.

Ce pouvoir, il est vrai, inquiète. Si la biologie moderne apparaît aussi redoutable, c'est qu'elle s'en prend à ce qui est installé au cœur même, non seulement de tout système vivant, mais aussi de tout système social, au cœur de la structuration intellectuelle et affective de tout être humain : la reproduction et l'hérédité, domaines restés longtemps sacrés.

Il faut faire ici une distinction capitale. D'une part, entre l'apport des connaissances nouvelles — la recherche, par nature imprévisible, et dont il faut accepter la part d'imprévu et d'inquiétant — et, de l'autre, ses applications éventuelles. Le jour où l'homme a disposé du fer, il a pu fabriquer un couteau et s'en servir aussi bien pour peler une pomme que pour assassiner son semblable.

L'application des connaissances scientifiques doit être mise en œuvre par décision de la société dans son ensemble. Une société doit pouvoir décider de favoriser, ou au contraire d'empêcher, telle application d'une découverte scientifique.

Mais on ne saurait limiter et encore moins empêcher la recherche de la connaissance dans les sciences de la vie. Elle doit se poursuivre en toute liberté, car elle apporte beaucoup à notre connaissance de nous-même et contribue à la lutte pour adoucir la condition humaine. En revanche, les applications de cette connaissance doivent rester constamment sous surveillance. A nous d'y veiller.

Le génie génétique est devenu l'outil indispensable de toute recherche sur les êtres vivants. Il est nécessaire pour

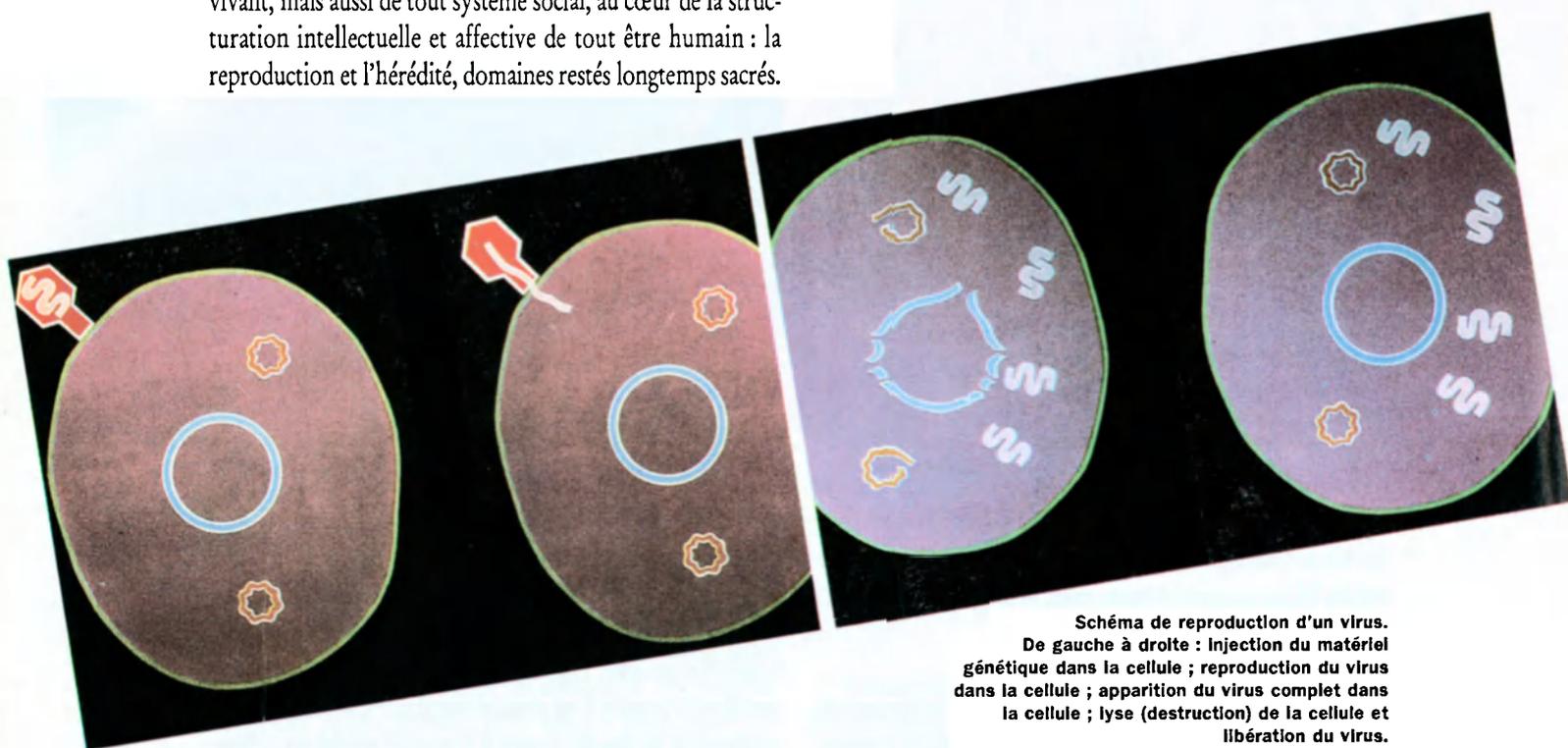


Schéma de reproduction d'un virus.
De gauche à droite : injection du matériel génétique dans la cellule ; reproduction du virus dans la cellule ; apparition du virus complet dans la cellule ; lyse (destruction) de la cellule et libération du virus.

François Jacob, prix Nobel de physiologie ou médecine (1965), l'une des grandes figures de la science contemporaine, se destinait d'abord à devenir chirurgien. Interrompant ses études de médecine en 1940 pour s'engager dans les Forces Françaises Libres, il les terminera après la guerre, mais les blessures qu'il a contractées, notamment lors du débarquement en Normandie, l'empêcheront de pratiquer la chirurgie. Il se tourne bientôt vers la biologie et entre en 1950 à l'Institut Pasteur, où il devient, dix ans plus tard, chef du service de génétique cellulaire. En 1964, il est nommé professeur au Collège de France où une chaire de génétique cellulaire est créée pour lui. Il a été président du conseil d'administration de l'Institut Pasteur. Ses travaux ont porté principalement sur les mécanismes génétiques des bactéries et des virus bactériens, sur les transferts d'information génétique et les mécanismes régulateurs de la cellule bactérienne. Outre des livres scientifiques, il a publié deux ouvrages plus généraux : *La logique du vivant, une histoire de l'hérédité* (Gallimard, 1970) et *Le jeu des possibles, essai sur la diversité du vivant* (Fayard, 1981) ainsi qu'une autobiographie : *La statue intérieure* (Editions Odile Jacob, 1987).

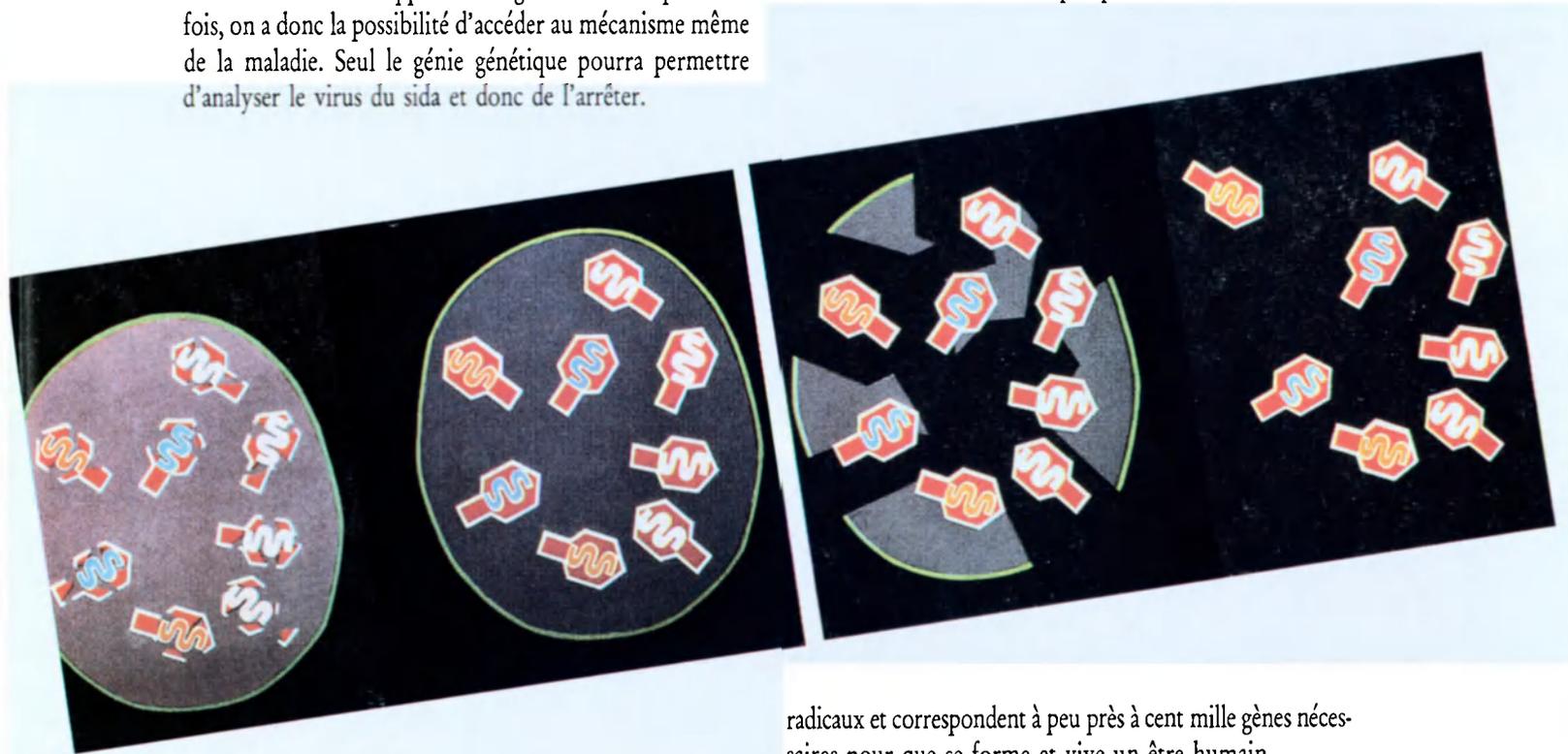
étudier le développement de l'embryon, les maladies héréditaires, le cerveau et même l'évolution. Il apporte à la médecine des armes d'une puissance inégalée pour le diagnostic comme pour la prévention et le traitement.

C'est le génie génétique, par exemple, qui permet de comprendre les mécanismes qui sont à l'origine de la naissance d'un cancer. Les cellules du corps humain forment une société et obéissent à des régulations précises. Dans le cas du cancer, certaines cellules se mettent à se multiplier anarchiquement, parce qu'elles sont devenues sourdes aux signaux réglant leur multiplication. Mais c'est seulement depuis quelques années, grâce au génie génétique, qu'on sait repérer, dans différents types de cancer, les gènes qui, en mutant, laissent la cellule échapper à ces signaux. Pour la première fois, on a donc la possibilité d'accéder au mécanisme même de la maladie. Seul le génie génétique pourra permettre d'analyser le virus du sida et donc de l'arrêter.

alors à sa descendance — il me semble que, pour longtemps, on doit absolument écarter ce genre d'expérience. Toucher aux cellules reproductrices, c'est toucher au génome humain, au patrimoine génétique de l'humanité. D'où un accord unanime parmi les biologistes et les médecins : à prohiber formellement !

■ *Qu'est-ce exactement que le génome ?*

— C'est l'ensemble des gènes constituant le matériel génétique d'un individu ou d'une espèce donnée. Ces gènes sont portés par les chromosomes dont le constituant principal est le fameux ADN, très longue molécule formée par la séquence de 4 radicaux chimiques. Chez l'homme, les 46 chromosomes contiennent quelque trois milliards de ces



■ *Que peut le génie génétique dans le cas des maladies héréditaires ?*

— Il faut distinguer, d'une part, les cellules du corps d'un individu, ou cellules somatiques, et, d'autre part, les cellules reproductrices de l'espèce humaine. On peut, par génie génétique, traiter les cellules du corps d'un malade. Dans le cas d'une maladie héréditaire du sang, par exemple, on peut modifier la constitution génétique des cellules malades en remplaçant un gène lésé par un gène sain, puis réinjecter au malade ses propres cellules ainsi traitées. Ce traitement ne se distingue pas, dans son principe, d'une prothèse, d'une greffe ou d'une transplantation d'organe. On s'adresse exclusivement aux cellules somatiques du malade, sans toucher à ses cellules reproductrices. Rien ne s'oppose à ce genre de traitement quand on en connaît bien le maniement.

Mais s'il s'agit d'injecter des gènes de telle façon qu'ils viennent s'insérer dans toutes les cellules, y compris dans les cellules reproductrices d'un individu — qui les transmettra

radicaux et correspondent à peu près à cent mille gènes nécessaires pour que se forme et vive un être humain.

On a cru longtemps que plus un organisme était complexe, plus il devait contenir d'ADN. Mais on a trouvé que la salamandre ou le lys ont environ dix fois plus d'ADN qu'un homme ! Même en évitant tout anthropomorphisme, un être humain paraît plus compliqué à fabriquer qu'un lys ou une salamandre. Il semble qu'il y ait, dans le génome des organismes un peu complexes, une petite fraction seulement de l'ADN, 5 à 10%, qui correspond à de vrais gènes. Le reste, on ne sait pas très bien à quoi il sert. Il contient de nombreuses séquences répétées, probablement inutiles. Pour certains, c'est une sorte de déchet, un résidu d'avatars génétiques variés...

Ce génome humain, on l'étudie de plus en plus systématiquement. On s'efforce de le cartographier avec précision. Un jour, on finira par décrypter entièrement l'information héréditaire contenue dans les chromosomes humains. Ce qui constituera un outil formidable, pas seulement pour la médecine. Il faudra veiller de près à en faire bon usage. Au nom de la liberté. ■



VOULOIR L'IMPOSSIBLE

PAR FEDERICO MAYOR



DANS des périodes complexes comme celle que nous vivons maintenant, l'imagination — comme disait Einstein — est plus importante que la connaissance. Le monde évolue si vite que ses changements déroutent notre paresse d'esprit, bouleversent nos idées acquises. Plus la réalité inflige de démentis aux certitudes du technocrate, à la superbe du planificateur, plus il paraît urgent d'en appeler à la liberté d'invention de l'individu. « Tout est en fluence » disait, il y a plus de deux mille ans, Héraclite. Avons-nous oublié cette loi du « change » universel ? Nous vivons aujourd'hui une accélération du cours de l'histoire qui exige de la pensée un effort de renouvellement sans égal.

Or, que voyons-nous ? A l'heure même où nous devrions prendre le jaillissement créateur pour guide, pour moteur, on proclame, un peu partout, la mort de l'utopie. Ce refus radical est-il justifié ? Peut-on dénier à l'utopie, en tant qu'expression d'un *absolu* du désir, sa valeur éclairante, son dynamisme ? Nombreux sont les chercheurs, aujourd'hui, qui voient, dans la tendance indéracinable à dépasser la réalité existante la marque même de l'élan utopique, de ce *désir fou* qui renaît chaque fois que le pragmatisme révèle toute sa sécheresse et s'enlise dans une routine stérile. Pour la plupart d'entre eux, toute aventure humaine importante, dans quelque domaine que ce soit — scientifique,

religieux, politique —, dérive d'une forme de la pensée utopique. L'utopie dessinerait le visage de l'avenir.

Mais quelle utopie ? Et à quelles conditions ? Transcendante par essence, l'utopie ne saurait renoncer à la démesure qui la fonde. Sans quitter pour autant les parages de la raison. Délicat équilibre et, cependant, le seul qui ait chance de lui donner vie. Agir sur la réalité, donc, mais en la tirant vers le haut, sans perdre de vue un instant le respect de l'homme. N'est-ce pas cette ambition-là, cet utopisme-là qui a inspiré l'action d'un Martin Luther King, d'un Gandhi ou d'un Nelson Mandela ? Utopie « ouverte » — tout autre que celles qui, pour avoir enfermé la cité dans une logique niant l'expression de l'individu, ont tendu à l'écrasement de celui-ci.

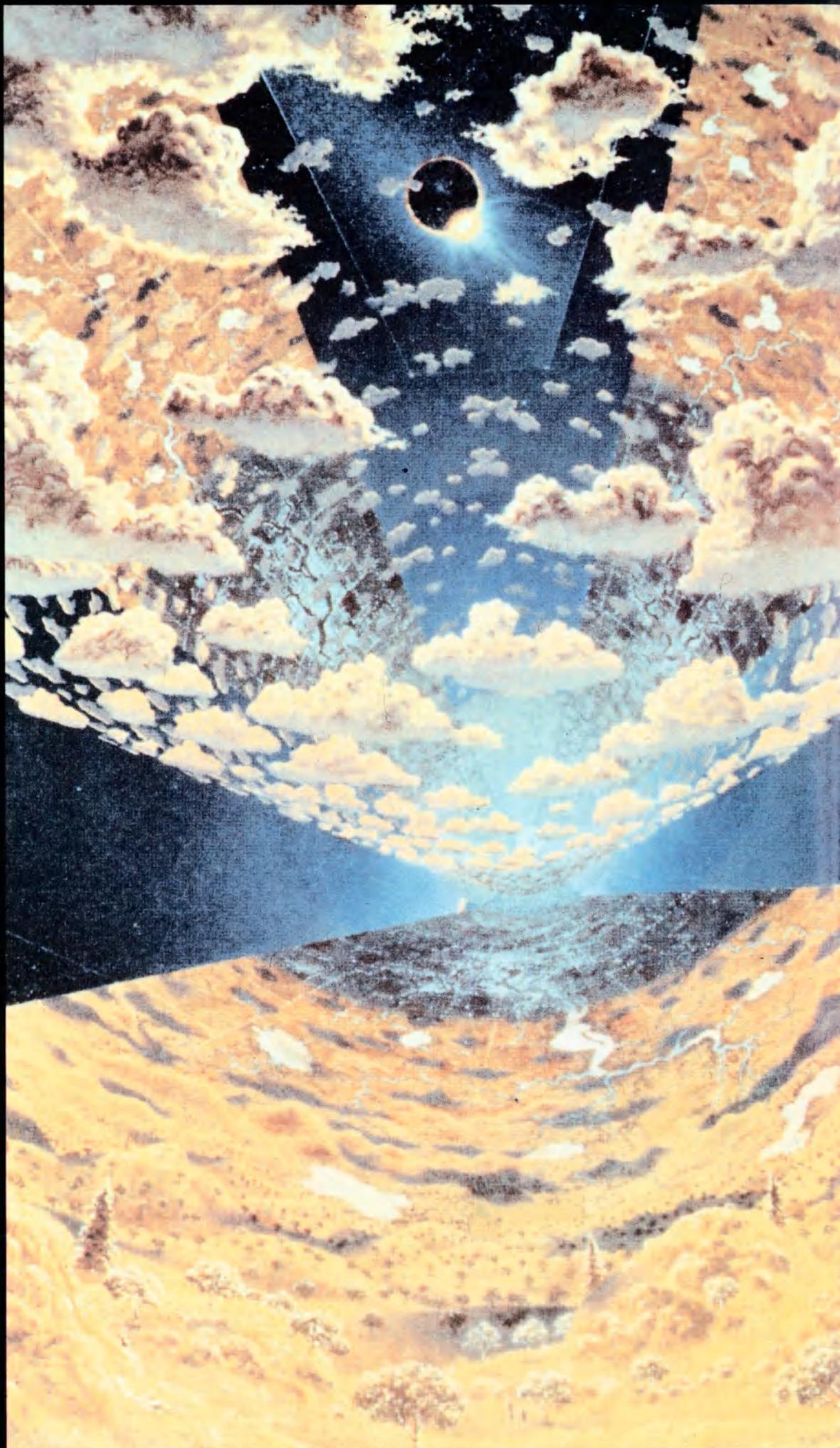
De cet imaginaire, il faudrait pouvoir libérer l'énergie transformante pour une action immédiate, universelle. Rompre certaines timidités de l'esprit. Comme l'a dit Bernard Lown, prix Nobel de la paix en 1985 : « Seuls ceux qui voient l'invisible peuvent réaliser l'impossible ». Accroître ainsi la puissance imaginaire, la volonté de dépassement de l'homme, c'est mieux l'armer pour affronter le concret et répondre à l'imprévu.

L'utopie, garante de la liberté ? Le débat n'a pas fini de se poursuivre. La question, en tout cas, mérite d'être posée. Tout de suite. ■

POUR OU CONTRE

L'utopie est-elle nécessaire ? Pour les uns, le projet utopique, dès lors qu'il est « ouvert », est porteur d'avenir. Pour d'autres, l'utopiste est l'ennemi public numéro un ; pétri de bonnes intentions, il veut mettre la vie en cage et ne réussit qu'à faire le lit du totalitarisme. Pour d'autres encore, si l'utopie ne doit pas être un programme d'action, elle peut se révéler, par le biais de la fiction, un chemin de la connaissance.

Ci-contre, vue imaginaire d'une colonie de l'espace du 21^e siècle, œuvre de l'artiste américain Don Davis (1975). Page de droite, en haut, gravure anonyme pour une édition (1518) de l'*Utopia* de Thomas More.





LES UTOPIES SONT MORTES, VIVE L'UTOPIE !

PAR FERNANDO AINSA

L'UTOPIE est ce pays imaginaire, inventé à la Renaissance par Thomas More, où se déploie une société radicalement autre, un monde à tous égards meilleur que le monde réel. Cette notion semble aujourd'hui frappée de nullité. La pensée utopique est fortement suspectée de totalitarisme. Cette tendance au « rêve éveillé », où certains voient une dimension essentielle du devenir humain, a tourné, en effet, au cauchemar à travers l'accomplissement de certaines utopies, dont la fin de ce siècle voit l'effondrement. Discrédit que reflète l'emploi du mot dans la langue courante. « Utopie » y est devenue synonyme de quête de l'impossible, de projet démesuré, irréalisable — de chimère. Pour beaucoup, la mort des utopies a sonné...

Qu'en est-il exactement ? Toute dimension utopique a-t-elle disparu de la réflexion historique, politique et philosophique contemporaine ? Condamné pour ses dérives idéologiques, l'utopisme ne pourrait-il pas être aussi, et paradoxalement, une condition indispensable pour imaginer d'autres futurs possibles ?

Au cœur de l'histoire

Contrairement à ce que l'on croit souvent, l'utopie n'est pas une forme de la littérature d'évasion, elle est l'œuvre d'auteurs profondément engagés dans les réalités politiques, sociales, économiques, de leur temps. La plupart des utopies

incitent à une réflexion critique sur une époque donnée : le projet imaginaire qu'elles proposent, leur idéal, est toujours conçu en fonction des valeurs régnantes dans la société réelle.

Thomas More, homme politique, diplomate et humaniste — il fut chancelier du royaume d'Angleterre — construit, dans l'île merveilleuse d'*Utopie*, une société idéalement organisée qu'il oppose à la description d'une Angleterre rongée par les impôts, la misère et le vol. Dénonciation audacieuse qu'il paiera de sa tête. Du fond de sa geôle, l'Italien Tommaso Campanella lance, contre la société injuste de son époque, le projet communautaire de *La cité du soleil* (1602) et cherche même des appuis pour sa réalisation. Avec *Oceana* (1656), James Harrington défie l'Angleterre de Cromwell. Francis Bacon, homme d'Etat et philosophe, propose, avec sa *Nouvelle Atlantide* (1627), une plate-forme d'action politique à l'intention d'un monarque éclairé.

L'histoire suscite les utopies, mais certaines utopies font à leur tour l'histoire. Pour Thomas More — qui écrit après le choc de la rencontre des Européens avec l'Amérique — ce qu'il n'est plus possible d'édifier dans le Vieux Monde, il faut le réaliser dans le Nouveau. Son œuvre inspirera, au 16^e siècle, en Amérique latine, plusieurs expériences d'une colonisation se voulant différente. Communes agricoles et artisanales organisées à Michoacán, au Mexique, par l'évêque Vasco de



Illustration d'Albert Robida (1848-1926), dessinateur français, pour l'abbaye de Thélème, la communauté utopique imaginée par Rabelais.

Quiroga. Pays idéal de « Verapaz » (la « Paix véritable ») imaginé par Bartolomé de las Casas. Missions et Réductions implantées par les Jésuites, du 17^e au 18^e siècle, sur un immense territoire qui s'étend entre le Brésil, l'Argentine et le Paraguay. Là ils instaurent une véritable théocratie mêlant les influences de Campanella et de Platon. Au 19^e siècle, le socialisme utopique connaîtra de multiples formes de réalisation en Angleterre, en France, aux Etats-Unis et en Amérique latine.

Critiquer le présent pour changer le futur

Tout projet de cité imaginaire est une tentative d'inventer l'avenir. C'est ce qui distingue l'utopie de l'idéologie. Pour Karl Mannheim¹, l'utopie traduit un espoir : c'est le signe d'un changement possible. Alors que l'idéologie ne fait que véhiculer les idées politiques inspirées, ou soutenues, par un pouvoir, l'utopie, subversive par nature, s'oppose au pouvoir et conteste la réalité qu'il impose.

Certains auteurs voient dans la misère, et dans la protestation qu'elle soulève souvent, l'auxiliaire social de l'utopiste. Pour Cioran, dénonciateur corrosif des systèmes de valeur de l'homme moderne et de la civilisation occidentale, « le délire des indigents est générateur d'événements (...) ; une foule de fiévreux (...) veulent un autre monde, ici-bas et sur l'heure. Ce sont eux qui inspirent les utopies, c'est pour eux qu'on les écrit ».² La

rationalité utopique reprend, en effet, à son compte l'image mythique du royaume d'abondance, intègre tous les pays de Cocagne où les paysans affamés du Moyen Age rêvaient de se rassasier, enfin, sans effort.

La revendication utopique est sans doute, par ailleurs, la source de nombreux progrès sociaux. Bien des acquis récents de notre vie quotidienne ont été longtemps considérés comme relevant du délire utopique. Qu'il s'agisse des horaires de travail, de l'égalité des sexes ou de l'assistance sociale, de l'organisation des loisirs ou de la protection de l'environnement, de la planification urbaine ou des énergies de remplacement, un More, un Campanella ou un Bacon, pour ne citer que ceux-là, font figure de précurseurs aux intuitions prophétiques. Le rêve, parfois, est devenu réalité.

Mais cette réalité n'a pas eu que des côtés positifs. Loin de là. Au cours du 20^e siècle se concrétisent des aspects de la pensée utopique qui font peur, jusqu'à l'angoisse. La mécanisation croissante, la dépersonnalisation de l'individu, la bureaucratisation, l'emprise envahissante de l'Etat, se retournant contre l'homme, de nombreux textes dénoncent ces atteintes à la liberté comme une aliénation redoutable.

Ils accentuent alors, jusqu'à la caricature, la critique du présent en le projetant dans un avenir qui, contrairement à l'utopie, n'apparaît plus

1. Auteur de *Idéologie et Utopie* (1929).
2. *Histoire et utopie* (1960).

FERNANDO AINSA, écrivain uruguayen, est fonctionnaire à l'Unesco. Il est l'auteur de nombreux essais et romans, dont *Los buscadores de la utopía* (1977, Les chercheurs d'utopie), *Identidad cultural de Iberoamérica en su narrativa* (1986, L'identité culturelle de l'Amérique hispanophone dans son écriture) et *Necesidad de la utopía* (1990, Nécessité de l'utopie).

Ci-dessous, maquette de l'énorme « Matrimandir », la sphère de méditation située au centre d'Auroville (Tamil Nadu, Inde). Elaborée selon les idéaux du mystique et philosophe indien Sri Aurobindo (1872-1950), cette cité culturelle internationale a été fondée en 1968 avec l'appui de l'Unesco.

Ci-dessous à droite, scène du film *Brazil* (1984) du cinéaste américain Terry Gilliam.

En bas, plan des « Délices », la capitale du pays idéal imaginé par Pierre Quiroule, écrivain argentin d'origine française, dans son livre *La ciudad anarquista americana* (La ville anarchiste en Amérique) paru à Buenos Aires en 1914.

radieux, mais dangereux, terrifiant, cauchemardesque. Parmi les classiques de cette vision pessimiste, anti-utopiste si l'on veut, on trouve, après *Nous autres* (1924) d'Eugène Zamiatine, *Le meilleur des mondes* (1946) d'Aldous Huxley, 1984 de George Orwell (1949) et *Fahrenheit 451* (1954) de Ray Bradbury.

Le monarque bienveillant des utopies classiques cède le pas au tyran qui bafoue les droits de l'homme, au nom de l'ordre et de la sûreté de l'Etat, et va jusqu'à violer les consciences et empêcher toute vie privée, toute forme d'existence individuelle.

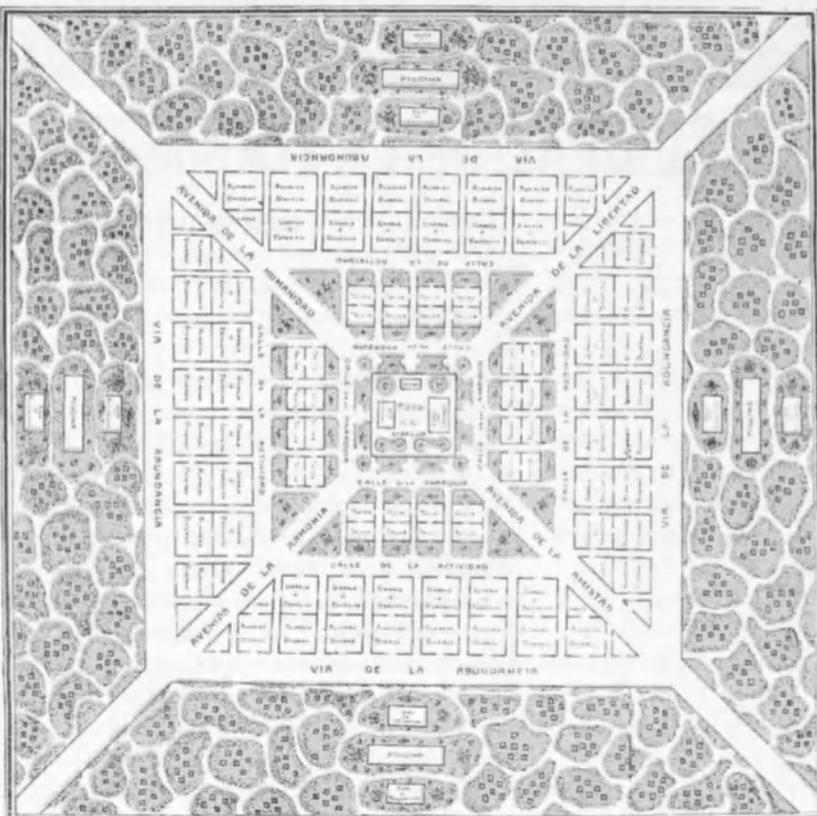
Les utopies face à la réalité

Analysant la façon dont les systèmes totalitaires imposent une société prétendument rationnelle, par la force d'un appareil étatique, corporatif ou policier, Karl Popper en vient à se demander si

le totalitarisme n'est pas une condition inhérente à l'utopie. Au nom du rationalisme et de l'idéalisme, l'utopiste, une fois au pouvoir, devient toujours dogmatique.

Pour le philosophe russe Nicolas Berdiaev (mort en 1948), les utopies, au 20^e siècle, se sont révélées plus réalisables qu'on ne l'avait cru jusqu'alors, puisque le présent est encombré d'« utopies totalitaires ». D'où son angoissante question : comment éviter la réalisation définitive de l'utopie ?

Paradoxalement, ce ne sont pas les utopies les plus réalistes, donc les plus réalisables, qui ont eu, au cours de l'histoire, le plus d'influence, ou qui ont suscité le plus d'essais de réalisation. La pensée radicalement originale de Charles Fourier, l'auteur, notamment, du *Nouveau Monde amoureux*, a eu, dans deux directions opposées, un immense retentissement. D'un côté, ses disciples fondèrent, en Argentine, aux Etats-Unis, au Brésil



et au Mexique, des communautés fidèles à ses principes libertaires. De l'autre, le mouvement surréaliste s'enthousiasma pour le caractère subversif, visionnaire, du fourriérisme, fasciné qu'il était, précisément, par sa dimension chimérique.

Confrontée ou non à l'épreuve de la réalité, la « fascination de l'impossible », la fonction utopique apparaît comme un des moteurs de l'histoire de l'humanité. L'utopie, au fond, donne la mesure de l'espoir qui pousse l'homme en avant. Cioran, pourtant réfractaire à tout utopisme, reconnaît que l'utopie fait partie de la quête du bonheur humain. Mais il récuse l'idée même de bonheur, qu'il tient pour responsable d'une grande part des événements funestes qui jalonnent l'histoire. Produites par l'histoire, les utopies se retournent dans les aberrations de la tyrannie et de la servitude.

L'histoire de l'utopie serait donc celle d'un espoir toujours déçu, mais tenace ? Pour l'essayiste italien Ignazio Silone, un monde privé de la dimension utopique équivaldrait à un univers clos, étouffant, aboutirait à une sclérose « pire que la folie ». Paul Tillich, le théologien américain, est encore plus catégorique : « Là où il n'y a pas d'utopie qui ouvre des possibilités,

le présent est stagnant, stérile. (...) Sans utopie, une culture (...) retombe rapidement dans le passé. Le présent n'est pleinement vivant que dans la tension entre passé et futur. »

Mais, à l'inverse, un théoricien moderne de l'utopie, Ernst Bloch, attire l'attention sur les risques d'un « optimisme automatique », d'une « foi aveugle et bornée dans le futur ». A un espoir mensonger il préfère un pessimisme réaliste. Loin d'être une aliénation, l'utopie sociale peut devenir un mouvement concret, libérateur, à condition qu'elle soit une prise de conscience lucide, hors de tout aventurisme.

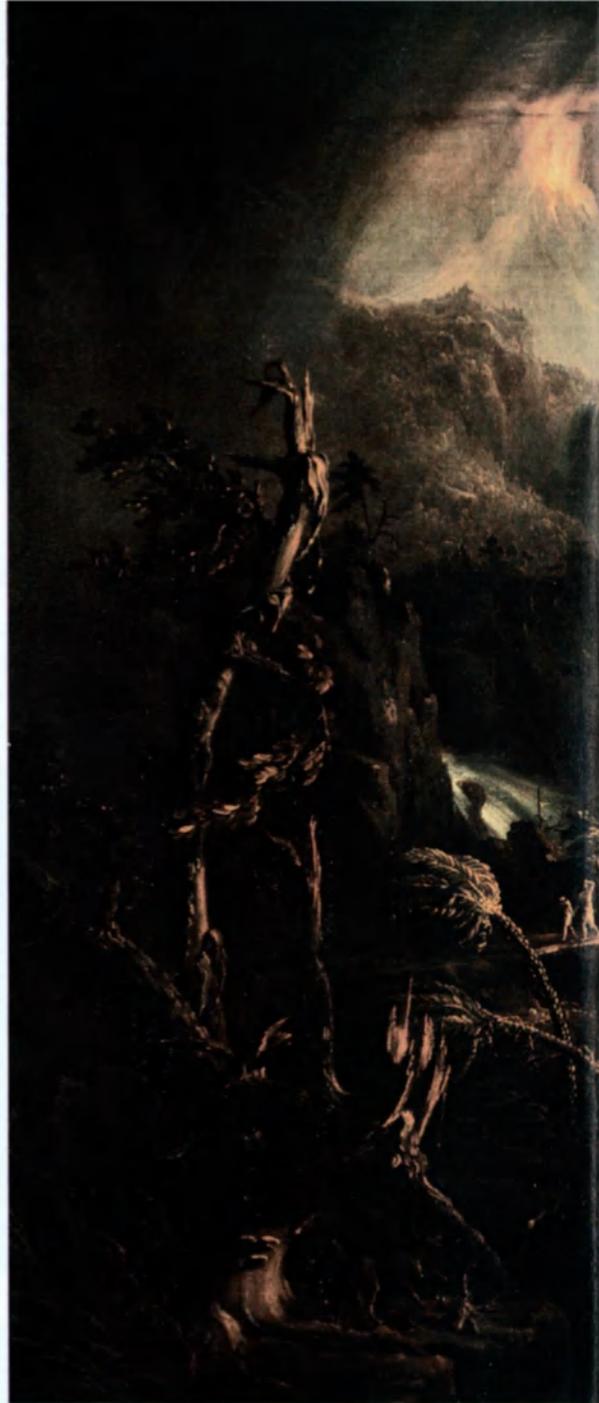
Un rêve éclairant

Quels modèles de société de rechange propose la vaste littérature utopique ? Ils sont bien plus variés que ne le laisse entendre le terme d'utopie qui, aujourd'hui, désigne indifféremment l'anarchie ou la tyrannie, la liberté ou la dictature, un monde idéal ou un système de cauchemar. On peut toutefois les classer en deux grandes catégories : les utopies de l'ordre et les utopies de la liberté. Disons, pour simplifier, que More inaugure la lignée fondée sur la liberté, et Campanella celle de l'ordre. Les unes décrivent un « état idéal de l'être » (utopies de tradition populaire et révolutionnaire), les autres définissent un « être idéal de l'Etat » (utopies institutionnelles et totalisantes, voire totalitaires). La crainte de voir se réaliser les secondes fait trop souvent oublier la dynamique des premières.

« Fais ce que voudras », la règle sous laquelle Rabelais a placé le rêve édéniste de l'abbaye de Thélème, dans *Gargantua*, donne à l'utopie de la liberté, depuis la Renaissance jusqu'aux utopies communautaires d'aujourd'hui, en passant par certaines formes du socialisme utopique du 19^e siècle, sa « lumière de rêve et de passion », pour reprendre les mots de William Morris, l'auteur utopisant des *Nouvelles de nulle part* (1890). Ce « merveilleux » brille comme une flamme dans chaque œuvre où l'aspiration à la liberté combat toutes les barrières rationnelles qui veulent la réduire ou la nier.

Il s'agit, pour ces utopistes-là, de restaurer l'homme dans la plénitude de sa vraie nature. Dans la *Basiliade* (1753) de Morelly, tout ce qui entrave la liberté de l'individu est aboli : plus de propriété, plus de politique, plus de mariage, plus de privilèges ni de lois. L'homme vit, enfin, selon l'harmonie de la Nature. Quête d'une libération totale des virtualités humaines qu'on retrouve, aujourd'hui, dans l'œuvre de la romancière américaine de science-fiction Ursula Le Guin, en particulier dans *Les dépossédés* (1974). L'utopie y apparaît sous un double jour — à la fois terreur et espoir —, révélateur du malaise actuel qu'elle provoque.

Peut-être faudrait-il dépasser cette ambivalence, pour s'attacher, au-delà des réalisations concrètes qu'elle a connues, à la vitalité, au dynamisme libérateur de la démarche utopique. ■



L'IDÉAL DE LA FOURMILIÈRE

PAR GILLES LAPOUGE

P OUR certains, le Créateur, en chassant Adam et Eve du Jardin de délices, aurait lancé un avertissement aux utopistes : la société idéale, ce n'est pas pour aujourd'hui, c'est pour l'au-delà.

Et il est vrai que le désastre du Paradis, si les humains avaient su l'entendre, nous eût épargné de gros déboires ; nous n'aurions jamais subi ces sociétés radieuses qui sombrent inévitablement dans le despotisme, le délire, la torture ou le génocide, ces cités qui se jurent d'expulser le mal de la terre et livrent la terre au malheur radical.

Le conseil de la Bible est malheureusement tombé dans des oreilles de sourds. Depuis qu'il y a des hommes et qui pensent, les utopistes se



sont penchés sur leur planche à destin, ont gri-bouillé des plans mirobolants et crayonné des royaumes de Cocagne.

Ils se sont dit que l'Eden était agréable, plein de bonne volonté, mais un peu laxiste, très confus, peut-être même anarchiste, quelle horreur ! Ils ont donc sorti des modèles de Paradis plus modernes, plus cruels et mieux administrés. Les utopistes se méfient de tout le monde. Ils encadrent, ils enrégimentent, ils tracent leurs villes au cordeau, ils remplacent l'amour par le calcul, ils expulsent les vagabonds et les rêveurs, ils mettent à mort les déviants, ils suppriment à la fois la famille, le destin individuel et le Temps.

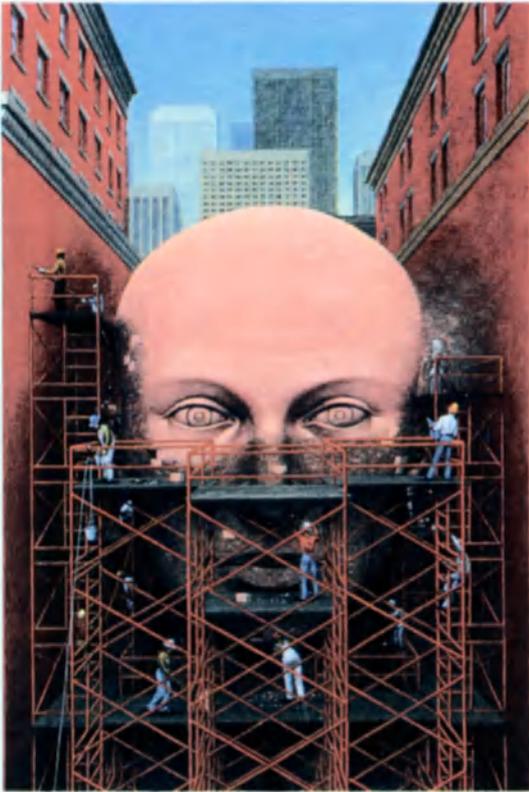
Ils bâtissent ainsi des hommes tous semblables, purs et monotones. Ils imposent à leurs délicieuses sociétés des corsets de fer, ils emprisonnent la liberté, ils suppriment toute contradiction, ils détruisent les microbes du mal, et tant pis si les hommes meurent, tant pis s'ils sont esclaves. En utopie, les ciels voudraient être bleus ; ils sont noirs.

Hippodamos et Platon : le démon de la géométrie

Hippodamos de Milet, cinq siècles avant le Christ, habite une terre bénie, sur le littoral asiatique de la mer Egée, cette Ionie qui porte au zénith les vertus du génie grec. Là, entre mer et ciel, s'épanouit une civilisation élégante, dansante et souriante. Malheureusement, de l'autre côté des monts Taurus, les armées de Darius, le roi de Perse, convoitent le beau rivage. Les Ioniens se débattent, brûlent Sardes. Darius se met en colère, lâche ses soldats sur l'Ionie. La ville de Milet, entre Halicarnasse et Ephèse, disparaît en 494.

L'architecte Hippodamos est bien content. Une occasion inespérée lui est offerte de fabriquer une ville de toutes pièces et d'un seul coup — un peu comme, au 20^e siècle, Niemeyer élèvera Brasília dans un espace vide, désinfecté de toute mémoire. « Hippodamos, dit Aristote dans la *Politique*, (...) inventa le tracé géométrique des villes (...) Il projetait une cité composée de 10 000

Expulsion from the Garden of Eden (Adam et Eve chassés du Jardin d'Eden), huile sur toile du peintre américain romantique Thomas Cole (1801-1848).



Ci-contre, huile sur toile du peintre américain John Martin. Ci-dessous, illustration (15^e siècle) de la *Cité de Dieu*, ouvrage de saint Augustin (354-430).

citoyens et divisée en trois classes : l'une d'artisans, l'autre d'agriculteurs, la troisième d'une milice pourvue d'armes. »

Retenons le « tracé géométrique des villes », un plan qui sacre Hippodamos premier des utopistes connus. Le Milésien prétend rectifier et presque abolir la nature, forger un moule dans lequel pourra se couler une société ordonnée, égalitaire, propre, communautaire et rationnelle.

Platon étend les ambitions d'Hippodamos. Dans la cité des *Lois*, il décrit une société radieuse. Dans *La République*, il en expose le fonctionnement.

Au centre de la ville règne une acropole de laquelle se détachent douze rayons qui découpent la ville en douze portions. Les rues sont droites, les places rondes et toutes les maisons sont pareilles. Nous sommes loin d'Athènes, de l'Athènes réelle, qui est un lacis de rues tortueuses, sales, délectables. La cité des *Lois* est une géométrie, comme celle d'Hippodamos, une ruche dont les alvéoles sont occupés par les habitants. Les divertissements sont rares — musique et danse — et toute innovation est prohibée. Les poètes, qui sont de sales rêveurs et des imprévisibles, sont bannis. On mange au réfectoire. Les services de l'état civil sont impeccablement tenus ; dans la cité des *Lois*, il n'y a pas d'individus. Seulement des citoyens. Un traîne-savates, un songe-cieux, un clochard, un célibataire n'ont pas droit de cité.

Cette ville mathématique fonctionne comme un ordinateur, sans erreur ni panne. Le but est de soumettre l'âme à l'ordre de la cité et la cité à l'ordre du *cosmos*, le « bien arrangé ». Platon veut protéger la société des caprices désastreux de la « nature sublunaire », des horreurs ensanglantées de l'histoire.

La société de Platon est divisée en trois strates : au sommet, les « philosophes », qui assurent la cohésion de l'Etat, et prennent des décisions. (La cité idéale, dans la mesure où elle est délivrée des surprises du temps, des foucades de l'histoire, ne devrait pas avoir besoin d'un gouvernement fort. Dans les utopies plus extrêmes que l'on connaîtra plus tard, le gouvernement s'étirole, s'évapore. La ville se pilote elle-même, reproduit inmanquablement les mêmes figures : le cosmos n'a pas besoin de gouverneur, il tourne tout seul, et ne déraile jamais.)

Platon, lui, conserve un gouvernement. Les philosophes qui le composent sont assistés par des *gardiens* ou *chiens de garde*, qui doivent être à la fois « irascibles et philosophes » et qui commandent la troisième classe, celle des *producteurs* — artisans et agriculteurs. Ces gardiens sont féroces car les producteurs sont des gens mal éduqués, munis d'une « âme désirante » qui ne fait que des bêtises. Ces écervelés se permettent même d'avoir des pulsions, des sentiments, d'aimer la femme de leur voisin, d'adorer leurs enfants, d'être tristes si leur mère meurt, bref d'héberger un tas de microbes que Platon, médecin perfectionné,





Platon enseignant à ses disciples, mosaïque romaine.

s'emploie à tuer. Platon est un hygiéniste frénétique. Il lui faut une société transparente, des citoyens sans passion, sans mémoire, sans imagination, une collection morne d'« hommes sans qualités ».

La ruche ou la fourmilière

Et les « philosophes », les gouverneurs de la cité des *Lois*, sont infatigables. Jour et nuit, ils veillent au grain. Dès qu'ils pressentent qu'un sentiment, un désir, une mollesse se faufilent dans la cité de cristal, ils bondissent et ils frappent. Leur ennemi est l'« organique ». Ils entendent le remplacer par l'« organisation ».

C'est pourquoi une de leurs cibles favorites est la famille. Cette famille sera le casse-tête, le martyr et le naufrage des utopistes. En elle grouillent le viscéral, le primitif, l'obscur, l'organique. Bien sûr, l'Etat pourrait négocier avec la famille, ou plutôt la ligoter de règles étroites, lui passer la camisole de force. C'est ce que feront, plus tard, bien des Etats despotiques, mais ces Etats se casseront toujours les dents sur la famille. Platon, mieux avisé, choisit la solution radicale : conscient que la famille fera toujours échec à l'Etat absolu, il l'anéantit.

GILLES LAPOUGE, écrivain et journaliste français, a publié plusieurs romans, notamment *Les pirates* (1987, Phébus, Paris), des livres de voyages (*Equinoxiales*, 1977, Flammarion, Paris), et deux essais sur l'utopie, *Utopies et civilisations* et *Le singe de la montre* (1982, Flammarion, Paris).

Les enfants sont enlevés à leurs familles et rétrocédés à l'Etat. Plus de mère, plus de père, plus de sœurs et plus de cousins, bon débarras ! La famille est dilatée aux limites de la cité et donc dissoute.

Cette immolation de la famille est à la fois folle et logique. Logique car la société mathématique ne peut, en effet, tolérer le désordre, le chaud, l'irréductible, l'intimité et la ténacité de la famille. Elle est folle, car la famille est intraitable et résiste, résistera éternellement à toute offensive des Etats.

On s'est parfois étonné que les mammifères soient incapables de constituer des sociétés raisonnables. Même les castors sont des anarchistes, des voyous, des fantaisistes si on les compare, par exemple, aux fourmis, aux abeilles et aux termites. La nullité politique du mammifère s'explique par la résistance que la famille, le lien du mari avec sa femme, de la mère avec ses enfants, opposent à toute violence de l'Etat.

C'est ici qu'éclate le génie des insectes sociaux : dans les ruches et les fourmilières, les petits sont pris en charge par l'Etat, de sorte qu'aucune adhérence sentimentale, aucune tendresse ne peuvent lier les parents à leurs descendants. Insensible au décours du temps, immobile

et soumise, dédaigneuse des libertés individuelles, remplissant aveuglément un programme fixé à l'origine, la fourmière accomplit le rêve déraisonnable de la raison absolue. Là réside l'erreur de Platon et de tous les utopistes qui lui emboîteront le pas : l'animal politique, ce n'est pas l'homme. C'est la fourmi. Platon est un philosophe pour abeilles et pour termites.

Le diktat de l'horloge

Les projets de Platon ne réussiront pas à s'incarner. Denys II, le tyran de Syracuse qui n'est pourtant pas un homme tendre, rejette les conseils du philosophe. L'exercice philosophique inauguré par Platon n'en aura pas moins une riche progéniture, jusqu'à Thomas More, Etienne Cabet et Robert Owen.

Dans l'Antiquité, déjà, d'autres penseurs échafaudent des cités idéales. Le stoïcien Iamboulos nous dépeint sept « îles fortunées », mais ces îles sont décourageantes. Si l'on devait s'y égarer, on n'aurait alors qu'une seule envie, celle de courir au rivage et de s'enfuir : la population de chacune de ces îles est divisée en groupes de 400 individus. La procréation est régie par l'Etat, ainsi que l'éducation, dans l'intention d'assurer l'égalité physique à tous les enfants. Tous les citoyens se ressemblent — on les confond les uns avec les autres. L'égalité intellectuelle et morale est assurée grâce à des horaires de travail monotones et toujours recommencés.

Le Moyen Age est le plus souvent négligé par les historiens de l'utopie. C'est injuste. Ces siècles noirs forment deux objets utopiques de premier rang.

Il invente les couvents, abbayes et monastères qui dressent, dans le flot tumultueux de la vie terrestre, des îlots de sérénité, des sociétés harmonieuses et figées dont Platon eût raffolé : pas de famille, pas d'individus — le nom même du moine est effacé. La règle de saint Benoît est si parfaite, si rigoureuse, que les prieurs ou les supérieurs n'ont d'autre tâche que de gérer l'immobilité, la répétition fastidieuse et ravie des mêmes figures. Jolie réussite, une des seules réussites de l'utopie. Mais ce succès s'explique : le couvent élève ses belles architectures dans les domaines de l'éternité, non dans ceux de l'histoire.

La deuxième trouvaille utopique du Moyen Age est somptueuse. C'est l'horloge, née comme par hasard dans un couvent, c'est-à-dire dans un lieu utopique, et dont le mécanisme implique une société parfaite, jamais modifiée, inapte à l'erreur, glaciale et implacable, sans contradiction ni caprice et libre des servitudes de l'histoire. C'est parce qu'elle réside hors du temps que l'horloge peut marquer le temps.

L'utopie de Platon avouait un modèle, le *cosmos*, et s'inspirait en secret d'un autre modèle, la *fourmière*. Les utopistes qui vont proliférer à partir de la Renaissance disposent d'un troisième modèle, qui va nourrir leurs hallucinations rationnelles : la *montre*. ■



UNE PARABOLE DE PLATON

PAR ALAIN FRONTIER

ON se souvient peut-être de la grande colère de Thrasymaque, l'un des interlocuteurs de Socrate, au début de *La République* de Platon. Une vraie bête féroce ! Socrate, comme d'habitude, se moque du monde : il joue au naïf, ne dit rien de clair, se contente de faire parler les autres, s'amuse à les voir s'empêtrer dans leurs propres contradictions.

Or, l'ironie de Socrate et, à travers lui, bien sûr, celle de Platon qui le fait parler, n'est pas gratuite. Il veut *déstabiliser* les certitudes, avant de poursuivre la seule enquête qui lui importe : qu'est-ce que la justice ? La réponse de Thrasymaque est claire : c'est le pouvoir constitué qui décide, souverainement, de ce qu'est la justice. Thrasymaque prend le parti de s'en tenir à la réalité des choses. Ce qui intéresse Socrate, ce n'est pas le réel, c'est le vrai. Et il propose, pour l'explorer, la voie de l'utopie.

Observons, dit Socrate, par le moyen de la parole, du *logos* — il insiste sur cette dimension verbale — une cité *en train de se constituer*. Pourquoi une cité ? Parce qu'une cité est plus grande qu'un individu, donc plus facile à observer : en voyant comment y vivront les hommes, on aura



peut-être l'occasion de voir s'y constituer, en même temps, la justice et l'injustice.

Cette cité n'existe pas, c'est une fiction. Mais ce n'est pas entièrement un mensonge, puisqu'elle est soumise à cette exigence morale qu'est l'amour du vrai. En la poussant jusqu'à son terme, n'a-t-on pas une chance d'approcher d'une réponse ?

Faisons donc, dit Socrate, comme si c'était un mythe, tout en sachant que ce n'en est pas un. Nulle feinte, dans cette fiction. Aucune nostalgie non plus : les verbes ne sont pas au passé. Avec son futur de l'indicatif, l'utopie s'offre comme un pur projet, dont on n'aurait même pas besoin de rêver l'exécution. Ce n'est pas l'exposé d'un programme idéologique ! L'utopie ne présente pas des idées déjà acquises, et dont on serait sûr. « Je ne sais pas, dit Socrate, je ne sais pas encore. Il faut continuer. Il faut aller où nous pousse le logos comme une brise qui pousserait un navire. » L'utopie ressemble à une navigation lente, qui prend son temps.

Et pourtant, que de difficultés, que de risques ! annonce Socrate à son auditoire désireux de poursuivre avec lui cette aventure fictive. L'utopie se heurtera à l'incrédulité, se fera prendre pour ce qu'elle n'est pas : la rêverie d'un songe-creux. Pire encore : ce que je crains, dit Socrate, n'est pas tant de faire rire, mais bien plutôt de glisser hors de la vérité. J'avancerais plus hardiment si j'étais sûr de savoir. Mais je suis dans le doute, et je cherche. Il faudrait peut-être, ajoute-t-il, apporter quelque mesure à notre utopie, lui imposer certaines limites. — Non, répond Glaucon, autre interlo-

uteur. Il faut continuer, sans rien omettre, même s'il y faut la vie tout entière.

« Utopie » : a-t-on remarqué l'étrange manière dont, à la Renaissance, Thomas More a forgé, à partir du grec, son néologisme ? A première vue, le mot semble clair : *topos* signifiant « lieu » et *u* étant une forme négative, « utopie » désigne ce qui « ne se rencontre en aucun lieu ». Mais More, logiquement, aurait dû employer le *a* privatif qui est de rigueur dans ce cas (« anormal », « atone », « aphone », etc.). Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Pourquoi n'a-t-il pas voulu du mot « atopie » ?

J'y vois, pour ma part, deux raisons. D'abord, le mot *atopia* existait déjà en grec, pour désigner ce qui est extraordinaire, nouveau, étrange, voire extravagant, ou même absurde. Ce qui ne définit pas l'utopie à laquelle pense Thomas More (et après lui Rabelais, et quelques autres). Ensuite, en commençant le mot par un adverbe négatif (« ne...pas »), More a délibérément souligné que ce lieu qu'il décrit n'existe nulle part, n'a jamais existé et n'existera jamais. Qu'il ne doit pas exister. Malheur à qui voudrait *appliquer* dans la réalité ce qui n'est qu'un cheminement de la pensée, une méthode pour comprendre et pour approcher la vérité.

C'est une affaire entendue : la cité de Platon, si elle existait réellement, serait la pire de toutes les cités. Faut-il donc brûler sa *République* ? Exclure le philosophe de notre cité ? Tout le malheur du monde vient, non des utopies, mais de ceux qui furent assez fous pour les confondre avec des programmes d'action politique. ■

L'une des fresques de l'ensemble monumental, *Allégories et effets du bon et du mauvais gouvernement à la ville et à la campagne* (1337-1339), peint par Ambrogio Lorenzetti dans le Palais public de Sienne (Italie).

ALAIN FRONTIER, poète et grammairien français, enseigne le grec ancien à Paris. Il a publié des ouvrages pédagogiques sur la langue grecque ainsi qu'une dizaine d'œuvres de fiction, notamment *Portrait d'une dame* (TXT, 1987, Bruxelles) et *Comment j'ai connu Harry Dickson* (Muro-Torto, 1988, Berlin).

VIVRE À LE RÊVE

L'histoire et l'utopie ne cessent de fonctionner comme des vases communicants. Un pharaon mystique fait édifier, il y a plus de trois mille ans, une « cité du soleil », véritable poème de pierre que ses successeurs s'acharneront à détruire.

En Inde, le roi Açoka fonde sa politique sur le rêve égalitaire du bouddhisme. Au siècle dernier, l'utopie communautaire trouve dans le Nouveau Monde sa terre d'élection. Du tsarisme à l'époque contemporaine, la riche littérature d'anticipation russe exprime les intuitions d'une société tourmentée. L'utopie a si bien su imaginer le paysage de l'ère industrielle qu'elle a influencé, pour le meilleur et pour le pire, la forme de ses villes. L'utopie est parmi nous.



AKHET-ATON, LA VILLE LUMIÈRE

PAR AYYAM WASSEF

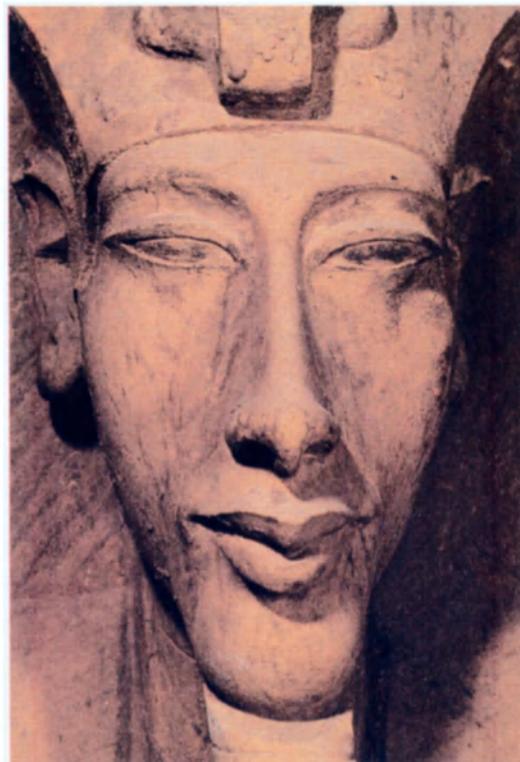
LORSQUE le philosophe imagine l'Etat idéal, il arrive que la chimère d'une république raisonnée lui dicte par prudence de bannir les poètes. On dirait que la cité imaginaire ne peut tolérer, au sein de la réalité qu'elle désire instituer, le seul élément qui puisse la subvertir et celui-là même dont elle est issue. Mais il en va différemment quand l'auteur du projet visionnaire est le roi lui-même — un vrai roi, qui fut précisément poète.

Utopie réalisée, la ville d'Akhet-aton (la « cité d'horizon ») a duré aussi longtemps que l'hérésie de son créateur, le pharaon Akhenaton. De ces douze années d'existence il ne reste, à Tell al-Amarna en Moyenne-Egypte, sur la rive est du Nil, que quelques palais, un quartier ouvrier, un atelier de sculpture, plusieurs temples, vestiges qui témoignent moins de l'histoire de la ville que de sa démolition. Lambeaux de pierre d'un poème interrompu, figé en sa genèse.

Jusqu'en 1842, de la cité royale d'Akhet-aton on ne savait même pas le nom, et encore moins l'histoire. A peine supposait-on qu'à mi-chemin entre l'ancienne capitale de Memphis et Thèbes, la nouvelle métropole, il y avait eu une ville dont les temples recouverts d'or avaient sombré dans les sables — ceux du désert d'abord, puis, infiniment plus corrosifs, ceux de l'oubli.

Ce n'est qu'en 1912 que des égyptologues allemands découvrirent la pièce qui devait devenir une des plus précieuses de la statuaire égyptienne et éclairer de sa lumineuse beauté l'épisode le plus singulier et le plus méconnu de l'histoire pharaonique — la tête peinte de Nefertiti. Qui était-elle ? Son nom et celui de son époux avaient été soigneusement effacés de la plupart des vestiges. Il a fallu cinquante années de recherches approfondies pour apprendre enfin que la « belle et magnifique reine à la grande couronne » avait été l'épouse d'Akhenaton. Le nom de son royal époux ne figure, en effet, sur aucune liste des rois d'Egypte — les historiens de l'Antiquité ayant délibérément omis trente ans d'histoire.

Cette obstination à entretenir une telle lacune donne la mesure de ce qu'avait pu signifier l'épisode amarnien. Le programme d'Akhenaton, à la croisée du politique et du poétique, semble avoir été si inquiétant qu'aujourd'hui encore il est difficile d'intégrer cette aberration historique à une chronologie rectiligne, comme si ces années s'étaient logées dans quelque repli de la mémoire, à la lisière du rêve. Le personnage d'Akhenaton lui-même est insaisissable. Pour les uns, il sera une tragique préfiguration du Christ, le précurseur du monothéisme, un Moïse avant la lettre ; pour d'autres, il est le Pharaon hérétique, seul responsable de cette erreur, de cette errance, qui marque



l'histoire d'Egypte, et sa géographie même en son milieu, d'une petite tache persistante, couleur soleil.

La nouvelle capitale

A l'endroit aride et brûlant où le soleil surgit au premier jour de la création, Akhenaton résolut de faire habiter les hommes, et déclara ce lieu le centre irradiant de sa religion personnelle. Défiant un clergé puissant, il interdit le culte d'Amon, roi de tous les dieux, et impose Aton, le soleil, pour dieu unique. Cette rupture advient brusquement, au début de son règne (vers 1362 avant J.-C.). Le roi quitte alors la ville royale de Thèbes pour fonder la nouvelle capitale. Il change son propre nom d'Aménophis IV (« Amon est satisfait ») en Akhenaton, « Celui qui est aimé d'Aton ». Cent mille techniciens, ingénieurs et ouvriers entreprennent la construction d'une ville qui doit contenir encore plus d'habitants. Akhet-aton se veut la cité du soleil, de l'art, de l'amour et de la joie. Elle est sans doute la première ville à avoir été conçue sur une planche à dessin avant d'être réalisée.

La technologie la plus ingénieuse fut sollicitée pour transporter jusqu'au site les matériaux les plus adéquats, donner plus de légèreté à l'architecture en utilisant des poutres de bois pour soutenir les murs en briques de terre séchée, et contraster ainsi avec les monuments massifs des règnes précédents.

Une avenue royale traversait la cité en son milieu, bordée des demeures des plus fortunés, tandis que les habitants moins privilégiés se trouvaient en seconde ligne, suivis de toute la foule de ceux qui espéraient trouver à Akhet-aton la

Ci-contre, Akhenaton, Nefertiti et leur fille adorant Aton, disque solaire. Bas-relief en calcaire provenant de Tell al-Amarna (province d'Assiout). En haut à droite, Akhenaton, détail de la statue pilier en grès du temple d'Aton à Karnak (1370 avant J.-C.).



Tell el-Amarna, site de Moyenne-Egypte, à l'emplacement des ruines d'Akhet-aton, la capitale du pharaon Akhenaton.

possibilité d'une vie nouvelle. Le grand temple, au cœur de la ville, était formé de plusieurs cours intérieures menant au sanctuaire, le tout tourné vers le levant et directement offert aux rayons sacrés par l'absence de toiture. Le pharaon, ainsi que tous les fidèles, pouvaient adorer l'éternel en communion directe, baignés de sa lumière que la couleur jaune, omniprésente dans la ville, rendait plus éblouissante encore.

Mais l'édifice le plus impressionnant, semble-t-il, était le palais du Nord, construit un peu en dehors de la ville pour la reine Nefertiti. Véritable monde en miniature, on y avait creusé des étangs, arrangé des jardins ; des colonnades longeaient un immense lac carré autour duquel des volières, des réserves d'animaux rares reproduisaient une Nature harmonieusement mêlée au quotidien des hommes.

Une métaphore du regard

Si nous avons aujourd'hui une idée assez précise de la vie à Akhet-aton, de l'abondance de ses banquets, des festivités à la gloire du soleil-dieu, nous savons peu de chose de l'activité politique, apparemment reléguée au second plan par la préoccupation religieuse et artistique du pharaon. Le thème d'un dieu visible laisse entrevoir, toutefois, un bouleversement réel dans la représentation du pouvoir.

Dans la ville du dieu visible, les hommes viennent vivre auprès de lui, en son horizon. C'est dans ce nouveau rapport de l'homme et de dieu, et du regard qui les lie, qu'il faut chercher le sens

de la « révolution amarnienne ». Le projet d'Akhenaton se resserre ainsi autour d'une métaphore du regard. Regard omnivoyeur, Aton désigne exactement « le globe de l'œil du soleil » : le soleil est l'œil-dieu, voyant-visible. Amon, l'ancien dieu caché, voyait sans être vu, et n'apparaissait qu'à travers le miroir brisé d'une multitude d'idoles aux formes familières, signes épars du divin parmi les hommes. L'hérésie, c'est peut-être d'avoir voulu s'affranchir de ces substitutions, d'avoir cherché à abolir la distance sainte instaurée par le signe, et de se trouver d'emblée auprès de dieu même pour séjourner en sa clarté.

Là est l'utopie véritable. D'ordre poétique, elle est dans cette promesse d'une appréhension enfin exacte, vraie, du monde. L'esthétique amarnienne se livre à une sorte de réalisme exacerbé. Le regard de l'artiste, mimant l'acte du disque solaire décentré en une multitude de rayons, émigre hors de soi, se déporte vers l'ailleurs qu'il regarde, vers l'autre qui le voit. Le roi Akhenaton est représenté tel qu'il était, difforme — roi prenant corps dans l'œil d'autrui.

On devine les germes de cette intuition démocratique que certains décèlent dans le programme d'Akhet-aton. Le soleil, universellement visible, dispensant à tous lumière et vie avec une égale bonté, est l'emblème du monarque juste, son utopie. Mais un roi, fût-il poète, pouvait difficilement maintenir une communauté humaine dans un tel éblouissement. Le courage, ici, est de n'avoir pas présumé d'un ratage, d'avoir un instant, entre le désirable et le possible, fait frémir la frontière. ■

AYYAM WASSEF, essayiste égyptienne, prépare actuellement à Paris une thèse sur « La question éthique dans la philosophie contemporaine ». Auteure, entre autres, d'une étude sur Martin Buber, elle travaille à un récit sur son expérience d'Égyptienne dans la capitale française.

UNE NOSTALGIE DE L'ÂGE D'OR

PAR ANANDA W.P. GURUGÉ

LES textes bouddhiques font mention d'un âge d'or qu'ils situent dans des temps très anciens. A cette époque légendaire, la conduite des hommes obéissait toute aux règles morales : ils n'avaient nul besoin d'avoir un roi ni même d'être gouvernés, nulle envie de posséder — l'idée même de propriété privée, marquée par un mur ou une clôture, leur était inconnue.

Mais cette forme heureuse de société était allée en se dégradant ; le mensonge et le vol avaient étendu leur emprise sur les hommes ; pour y remédier, il avait fallu choisir démocratiquement un souverain, s'en remettre au Grand élu. Cette explication historique permettait de mieux comprendre pourquoi la société réelle présentait tant d'imperfections, tant de défauts, chez ses membres comme dans ses institutions.

On ne trouve, dans les textes bouddhiques, aucune utopie qui propose un retour à l'âge d'or, mais une abondance de conseils, de recommandations et d'admonestations pour améliorer la société, qui s'appliquent tous au domaine moral.

Quelles sont les dix qualités qui font le souverain idéal ? La générosité et la moralité, l'esprit de sacrifice et l'honnêteté, la douceur et l'ascétisme de vie, le calme et la maîtrise de soi, la longanimité et la mansuétude. Comment une communauté maintient-elle son équilibre et sa stabilité ? En faisant de l'harmonie le principe à observer en toute circonstance ; en refusant de briser par des lois révolutionnaires des usages qui ont prouvé depuis longtemps leur excellence ; en honorant les anciens et en leur montrant obéissance ; en respectant et en protégeant les femmes ; en observant les devoirs spirituels ; enfin, en veillant à ce que tous ceux qui mènent une existence sainte puissent le faire librement et dans les meilleures conditions possibles.

Pour acquérir du mérite, il ne suffit pas, en effet, de remplir ses obligations religieuses, il faut aussi s'employer à améliorer la vie quotidienne de son semblable, faire en sorte qu'il y ait plus de chemins à son usage, plus d'eau pour sa soif, plus de lieux où se reposer, plus de remèdes ou de nourriture. Aux vieillards autant qu'aux enfants il convient d'accorder aide et protection.

Mais Bouddha ne s'est pas contenté de promulguer en paroles une société plus juste, il a mis son idéal en pratique. La communauté de moines, hommes et femmes, qu'il a constituée autour de lui pour répandre son enseignement — la sangha — a permis d'appliquer son utopisme social. Particulièrement révélatrices à cet égard sont les

règles touchant les biens. Chaque don reçu par les moines — l'aumône était, à l'origine, la seule ressource de la sangha — allait à la collectivité et ne profitait qu'à elle. Personne ne possédait un bien en propre. Quand un moine mourait ou renonçait à ses vœux, ses effets personnels revenaient aussitôt à la communauté qui les redistribuait, selon les besoins, à d'autres moines.

Comment était assurée la stricte observance de cette règle de vie ? Par des réunions régulières, chaque quinzaine : les moines y confessaient publiquement leurs manquements, et ils s'engageaient tous, en réparation, à suivre d'autant plus scrupuleusement les principes fixant leur conduite — au nombre de 250 dans la tradition bouddhiste méridionale et de 277 dans la tradition chinoise...

Avec sa haute exigence et son extrême rigueur, la sangha est vite apparue comme un modèle de société auquel ne pouvaient prétendre que ceux qui étaient mus par une vocation suffisamment forte. Même si, en vingt-cinq siècles d'existence, sa règle devait peu à peu s'assouplir, il était impossible d'imposer tel quel ce schéma pour bâtir une société nouvelle. L'Ordre bouddhique n'en a pas moins inspiré ultérieurement, sur de nombreux points, certaines institutions hindoues, comme les math, monastères fondés par Sankara, ou l'Arya Samaj, le mouvement fondé en 1875 par Dayananda Saravasti.

Mais surtout, on reconnaît une application des principes du bouddhisme dans l'extraordinaire tentative qu'a faite, au 3^e siècle avant J.-C., le souverain Açoka pour fonder son empire, le plus vaste qu'ait jamais connu l'Inde, sur un système politique et social empreint d'humanité. Comme le prouvent les nombreuses inscriptions — près de deux cents — qu'on a retrouvées jusqu'à présent, la tactique qu'employa Açoka fut double : d'un côté, convaincre par l'exhortation, de l'autre régner par décret. Plus sensible à la première qu'à la seconde, il employa, pour propager ses principes, tous les moyens éducatifs existants, et alla même jusqu'à créer un corps spécial d'« instructeurs », qui faisaient des tournées d'inspection, et à faire graver ses édits et recommandations de vie sur des pierres et des stèles.

Le système socio-politique d'Açoka fonctionnera brillamment pendant au moins une vingtaine d'années, avant de connaître le déclin, puis, dès la mort d'Açoka, d'éclater en pièces. Cet effacement d'un empire serait-il dû à ce qu'il reposait sur des bases utopiques ? Aux historiens de trancher...



Chapiteau aux lions d'un pilier inscrit du règne d'Açoka (3^e siècle avant J.-C.), à Sarnath (Uttar Pradesh) en Inde, l'un des hauts lieux du bouddhisme.

ANANDA W.P. GURUGÉ, ambassadeur de Sri Lanka en France et à l'Unesco, où il exerce également les fonctions de membre du Conseil exécutif, est un spécialiste des cultures asiatiques et bouddhiques. Il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages en cinghalais et en anglais, dont *La société du Ramayana* (1960).



LE LABORATOIRE AMÉRICAIN

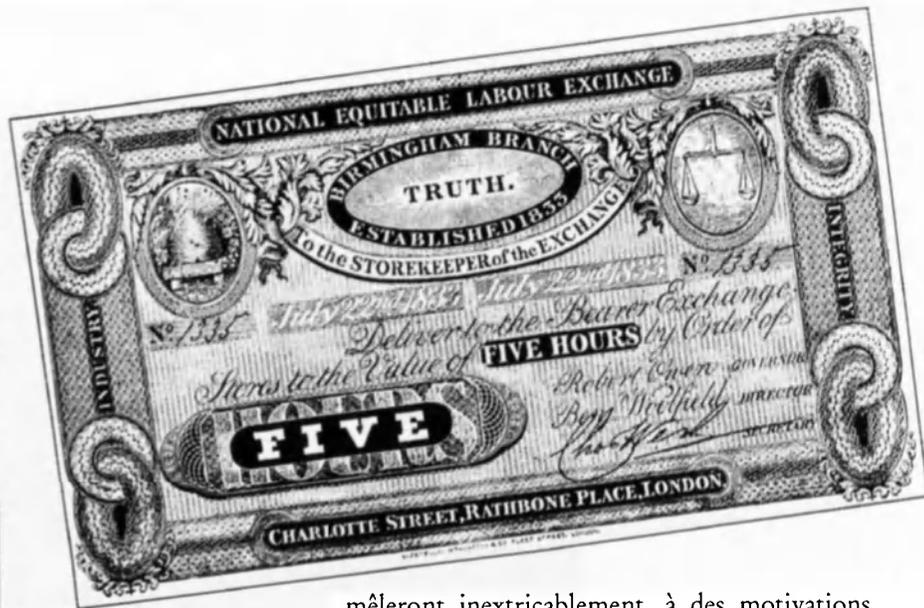
PAR RONALD CREAGH

LE rêve d'un paradis sur terre s'obstine tout au long de l'histoire avec une vitalité extraordinaire. Il a inspiré, à travers le monde, d'innombrables expériences collectives qui sont autant d'utopies vécues.

Ces essais de société idéale ont suscité et continuent de susciter, chez beaucoup, une grande méfiance. La pratique utopique soulève le dédain. N'y a-t-il pas une contradiction à vouloir vivre une pensée qui se situe délibérément dans un « ail-

leurs » inaccessible ? Réaliser une utopie, c'est, après tout, tenter de concevoir l'inconcevable.

Or, il semble bien que l'utopie ait le plus souvent pour fonction d'inciter à sortir de la routine de l'histoire, à rompre avec l'ordre établi. Subversive par nature, l'utopie ne cesse d'arracher l'imaginaire collectif à ses limites. C'est cet imaginaire subversif qui distingue les communautés utopiques de celles qui ne font que reproduire les modèles dominants.



Ci-contre, l'un des villages de la communauté religieuse d'Amana, qui s'établit dans l'Iowa (Etats-Unis) vers le milieu du 19^e siècle. Ci-dessus, un billet « temps-travail » d'une valeur de cinq heures. Ce mode de paiement fut introduit par le réformateur britannique Robert Owen (1771-1858) dans la Bourse d'échange de travail qu'il créa en 1832 en Angleterre.

Plus peut-être que tout autre territoire du globe, les Etats-Unis — cet espace mythique qui apparaissait aux désillusionnés du Vieux Monde comme la « nation rédemptrice » — ont été une terre d'élection pour des expériences communautaires utopiques les plus diverses. Tantôt les immigrants, tantôt les Américains de souche s'engageront librement dans ces associations utopiques, le plus souvent dans des régions rurales, bien qu'il y ait aussi des collectifs urbains.

Dès l'exploration coloniale, l'utopie se mêle, en Amérique, à la réalité. William Penn, au 17^e siècle, fonde en « Pennsylvanie » un refuge contre l'intolérance religieuse et y établit un gouvernement démocratique. Il apparaît comme un élément de transition entre la pensée révolutionnaire anglaise et le communautarisme religieux américain. Dans la conquête de nouvelles frontières se

mêleront inextricablement, à des motivations toutes prosaïques, des visions de paradis terrestre.

On peut distinguer, dans cette riche histoire communautaire qui caractérise les Etats-Unis jusqu'à nos jours, deux grands courants, l'un religieux, l'autre laïque. Le premier entraîne à la poursuite de quelque Jérusalem céleste. Qu'il s'agisse des Shakers, groupe aujourd'hui disparu, des Rappites, ou des Amish, des hommes et des femmes tournent le dos à l'exploitation industrielle, renoncent au culte de la technique et à ses avantages. La quête d'une vie parfaite, la volonté de la réaliser immédiatement, l'espoir d'établir un royaume de Dieu sur terre caractérisent la pensée de ces groupes où le mythique et l'utopique s'entremêlent.

Les voies d'un nouvelle harmonie

Le second courant, parallèle, ne fonde pas le projet utopique sur le surnaturel, même s'il puise parfois dans le vocabulaire des Eglises. Rationalistes, ces expériences associatives ont pour mission explicite une régénération politico-économique.

Une première floraison d'associations conquérantes, qui accompagne l'expansion vers l'Ouest, dure jusque vers 1860. La plupart ont des pères européens qui, tels des prophètes, espèrent donner naissance à un peuple nouveau. Robert Owen, ouvrier et philanthrope socialiste gallois, conçoit *La Nouvelle Harmonie* comme un prototype de l'humanité future, un modèle destiné à une expansion universelle. Le tailleur allemand Wilhelm Weitling, les disciples français et américains de Charles Fourier ou d'Etienne Cabet affichent des intentions tout aussi optimistes.

Une seconde floraison apparaît près d'un siècle plus tard, à partir de 1950. Ces nouvelles associations sont rarement atteintes par la folie des grandeurs. Leurs raisons avouées sont plus modestes. Elles fuient les contraintes urbaines, technocratiques, étatiques, et luttent contre l'insécurité aussi bien psychologique, qu'économique et politique. Collectifs urbains, coopératives, communautés-refuges, ces ectoplasmes aux formes éphémères et disparates défient toute tentative de synthèse.



Ci-dessus, procession rituelle à la fin d'une réunion de Shakers, communauté religieuse américaine qui a connu son apogée au milieu du 19^e siècle.

Ci-contre, jeunes Amish allant à l'école sur des trottinettes fabriquées dans la communauté. Concentré essentiellement en Pennsylvanie (Etats-Unis), le groupe religieux des Amish se caractérise par son austérité et son opposition à la civilisation moderne.



De tels projets tournent presque toujours autour d'une redécouverte de la subjectivité, du lien social et de l'écologie. Ils sont les laboratoires où vont éclore les luttes futures contre la guerre au Vietnam, la société de consommation, la marginalisation des femmes et des homosexuels, la pollution de la planète.

La phase intermédiaire, entre ces deux grandes explosions de vitalité, est celle des « coopératives socialistes » et des bases de repli que créent les immigrants ou les anarchistes fuyant la persécution dans d'autres pays. Dans ces zones de liberté est entretenue une tradition radicale, refusant tout autoritarisme.

L'imagination au pouvoir : les « Temps modernes »

Les « Temps modernes » (« Modern Times »), une des plus extraordinaires aventures du courant anarchiste et libertaire, se situe dans cette mouvance. Cette communauté a pour fondateur Josiah Warren, le père de l'individualisme anarchiste américain. Il rêvait d'une expérience collective à proximité de la grande ville, de manière à assurer son lancement économique, en attendant qu'elle ait atteint la population idéale d'un millier d'habitants qui lui permettrait de se suffire

à elle-même. Communauté excentrique qui déclina en son temps le scandale, les « Temps modernes » s'implanta, dans la seconde moitié du 19^e siècle, sur le site de Brentwood — localité aujourd'hui sans histoire de la banlieue résidentielle de New York.

1850 : Josiah Warren et son disciple fouriériste Stephen Paul Andrews achètent un terrain dans l'île de Long Island, à l'est de New York. Les terres sablonneuses, recouvertes d'une végétation rabougrie et touffue, réclament aussi bien de gros travaux de défrichage que des engrais coûteux. Les étincelles jaillies de la locomotive du Long Island Railroad ont plus d'une fois mis le feu à la forêt : il n'y a guère que des arbustes pour arrêter le vent de l'océan. Sur ce sol ingrat que ne hantent que les animaux sauvages, on ne trouve même pas un sentier de vaches.

Deux ans plus tard, une « ville » composée d'élégants petits cottages a surgi. Sept rues allant du nord au sud et sept avenues orientées de l'est à l'ouest la divisent en quarante neuf « blocs » ou pâtés de maison. La largeur de toutes les voies assure à chacun des occupants une part substantielle d'air et de soleil. La terre a été vendue à tous au même prix. Nul acquéreur ne peut cumuler plus de trois parcelles.

Dominant les habitations particulières, une maison carrée, haute de deux étages, comporte, en plus des logements, deux ateliers (forge et menuiserie) et un magasin. On débroussaille le terrain pour créer des jardins potagers ; on boise la ville de pins pour protéger du vent hommes et plantes. Malgré les déboires et les contrariétés, les habitants de « Temps modernes » s'acharneront à travailler le sol. Ces végétariens de stricte obéissance produiront bientôt de quoi s'alimenter et échangeront spontanément leurs fruits et leurs légumes. Ils planteront des cerisiers et des pommiers le long des voies publiques pour que les

RONALD CREAUGH,

sociologue de formation, est professeur de civilisation américaine à l'université de Montpellier (France). Avec des groupes internationaux, en particulier le département de philosophie de l'université de Rome, il mène des travaux de recherche sur les utopies. Il a publié notamment *Laboratoires de l'utopie : les communautés libertaires aux Etats-Unis* (Payot, 1983, Paris) et va faire paraître en 1991, en anglais, une histoire de l'anarchisme américain.

étrangers de passage puissent se nourrir sans avoir l'humiliation de quémander leur pain.

Les nouveaux venus doivent subvenir à leurs besoins et, par conséquent, exercer un métier assuré de débouchés extérieurs (l'on invite des tailleurs, des cordonniers, des forgerons, des charpentiers). En revanche, la communauté dispose de sa propre monnaie : le billet engageant le porteur à payer autrui en heures de travail. Pour que cet échange soit équitable, les métiers les plus durs bénéficient d'un bonus. Accepté dans les villages environnants, ce billet « temps-travail » sera épargné par la dévaluation monétaire de 1857, et servira même à payer les impôts... Grâce à ces coûts peu élevés, beaucoup de ceux qui s'installent à « Temps modernes » sans fortune personnelle deviennent très vite propriétaires de leur maison.

Le droit à la différence

L'individualisme est la règle absolue, mais le groupe s'intéresse aux solutions communautaires, qui réduisent les coûts et les travaux ménagers — à condition de maintenir distincts les intérêts et les goûts de chacun. Chaque membre jouit d'une liberté totale dans ses opinions. Toute femme est libre de choisir le père de ses futurs enfants ; un ruban au doigt d'une jeune fille indique que son cœur est pris. Le mariage, à « Temps modernes », n'est donc que rarement légalisé. Cette doctrine, où l'on reconnaît les vues de Fourier sur les affinités amoureuses, vaudra à la communauté une réputation infâme que tous les faits démentent.

Ces conceptions originales favorisent la création et l'innovation parmi les membres de

« Temps modernes ». Deux d'entre eux introduiront la sténographie aux Etats-Unis ; une famille met au point des sangles de sécurité pour tenir les bébés dans les chaises et les voitures ; Clark Ovis, qui plus tard perfectionnera le vélodipède, invente un embryon de libre service.

Cette petite collectivité connaîtra la célébrité jusqu'en Russie. Des dirigeants londoniens de l'Association internationale des travailleurs, y compris Karl Marx, s'y intéresseront. Des réformateurs sociaux célèbres, tels Cabot, Owen, Weitling, Auguste Comte, ainsi que des dirigeants du mouvement ouvrier américain, liront les écrits du fondateur.

La légende veut qu'à l'époque de la Guerre de sécession, « un petit navire aux ailes blanches » emporte vers l'Amérique du Sud les habitants de « Temps modernes ». Cette fin romantique ne correspond que symboliquement à la réalité. L'affluence de la population dans les environs immédiats hâte la fin de la communauté, d'autant que Josiah Warren la quitte pour aller à Boston. Pour lui, le temps de l'expérimentation est terminé ; il se consacrera désormais uniquement à l'exposé de ses idées.

L'expérience utopique de « Temps modernes » frappe surtout par son absence de dogmatisme. Axée sur le droit à la différence, elle n'oblige même pas les individus à une réalisation de soi-même : l'imaginaire débridé, la recherche intérieure s'allient pour encourager l'inventivité, la quête intellectuelle et spirituelle. C'est une de ces utopies *ouvertes*, pleines de sérénité et de joie de vivre, qui relancent fructueusement la recherche de la liberté.

Le chantier d'Arcosanti, dans le désert d'Arizona (Etats-Unis). Cette cité future, dont la construction a commencé il y a une vingtaine d'années, est l'œuvre de l'architecte visionnaire Paolo Soleri.





LE PARADIS EN 4338 ?

PAR VSEVOLOD REVITCH

ROMANCIERS du futur, les utopistes donnent souvent à leur message la forme d'une fiction mi-politique, mi-fantastique. Entre utopie « pure » et science-fiction, la frontière, aujourd'hui, tend de plus en plus à s'estomper. Si la littérature russe ne compte pas, dans ce domaine, de chefs-d'œuvre comparables à *l'Utopie* de Thomas More ou à *la Cité du soleil* de Tommaso Campanella, elle nous a légué un riche ensemble d'ouvrages d'anticipation qui ne manquent ni de perspicacité ni de saveur.

Dès le 18^e siècle, qui voit la naissance de la littérature russe moderne, le genre utopique fleurit, sans doute sous l'influence de la France des Lumières. Que le lieu de l'action soit une île imaginaire ou un endroit réel comme la Rome

antique, l'utopie écrite se prête merveilleusement au discours philosophique et moralisateur.

Écoutons Mikhaïl Kheraskov présenter son roman *Numa ou l'épanouissement de Rome* : « L'intrigue ne respecte pas intégralement la vérité historique, mais les fantaisies qui l'agrémentent ne font qu'en aviver l'intérêt sans diminuer en rien les hauts faits de Numa. » Le règne plein de sagesse de son héros incite l'auteur à donner aux monarques des avis fort judicieux, mais qui laissent le lecteur un peu sceptique : la vraie gloire d'un souverain « n'est pas toujours celle des armes (...), car les cris de triomphe des vainqueurs ne couvrent pas toujours les lamentations des veuves et des orphelins ». Kheraskov ne se fait d'ailleurs aucune illusion sur les effets réformateurs de sa



parabole, sans désespérer pour autant : « Si aucune société de la terre ne nous apporte le bonheur, bâtissons déjà une société idéale dans les livres avec la consolation que nous parviendrons bien un jour au bonheur. »

Un prétexte d'affrontements politiques

Dans la seconde moitié du 18^e siècle, ce type d'écrits, où l'utopie n'est qu'affabulation politique, prolifère. Alexandre Radichtchev, dénonciateur véhément du servage et du despotisme dans *Le voyage de Saint-Petersbourg à Moscou*, l'ouvrage le plus célèbre de l'époque, consacre un chapitre à décrire utopiquement la prospérité des paysans russes libérés du servage. Le prince Mikhaïl Tcherbatov, dans son *Voyage à Ophirie*, prendra le contre-pied politique de Radichtchev. Il dénonce les réformes de Pierre le Grand, fustige la corruption morale des villes (les palais les

plus beaux ne sont que des « tas de pierres ») et prône un retour à la vie patriarcale.

Le 19^e siècle est marqué par la révolution décembriste, qui veut réformer le tsarisme dans un sens libéral, et les rêveries philosophiques sur l'avenir de la Sainte Russie. Le héros du *Pays des hommes sans tête*, satire du décembriste Wilhelm Küchelbecker, débarque sur la Lune pour y trouver un système social qui reflète les pires aspects de la société russe. Küchelbecker a le mérite d'avoir compris que l'utopie peut servir de cadre non seulement au meilleur des mondes, mais aussi au pire. Cet infléchissement du genre donnera naissance, un siècle plus tard, à la veine abondante des « anti-utopies ».

On doit à Vladimir Oïodevski le plus beau roman utopique du début du 19^e siècle, *L'année 4338*. Cette année-là, la Terre doit frôler ou heurter une comète énorme : l'intrigue repose sur les efforts de l'humanité pour échapper à cette catastrophe. La Lune est un astre inhabité qui sert uniquement de réserve pour les besoins vitaux d'une Terre menacée par la surpopulation ; des voitures électriques circulent dans des tunnels ; la Sibérie est chauffée par l'énergie des volcans ; on se déplace en avion ; on porte des vêtements en fibre de verre ; Saint-Petersbourg et Moscou ne forment plus qu'une seule conurbation gigantesque.

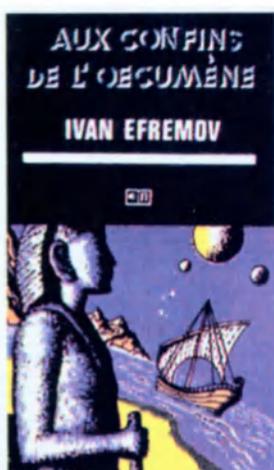
Mais Oïodevski commet l'erreur propre à beaucoup d'utopistes : il prêche le progrès de la morale universelle, tout en se désintéressant des besoins spirituels de ses héros. Erreur qu'un Nikolaï Tchernichevski tente de redresser dans « Le quatrième rêve de Vera Pavlovna », chapitre utopique de son célèbre roman *Que faire ?* Dans ce véritable cantique des cantiques du socialisme, il dépeint l'avènement du royaume du pur amour — un amour qui n'a rien de puritain et de désincarné, mais qui apporte au peuple les riches joies des sens et exalte la vie. Contrairement à Oïodevski, homme des villes avant tout, Tchernichevski ne conçoit le bonheur et l'épanouissement de l'homme que dans le contact avec la nature.

À l'opposé de ces auteurs, *Le songe d'un homme ridicule* de Dostoïevski, dresse du socialisme, ou de ce qu'il appelle ainsi, un bilan très négatif — et prophétique, hélas, à de multiples égards.

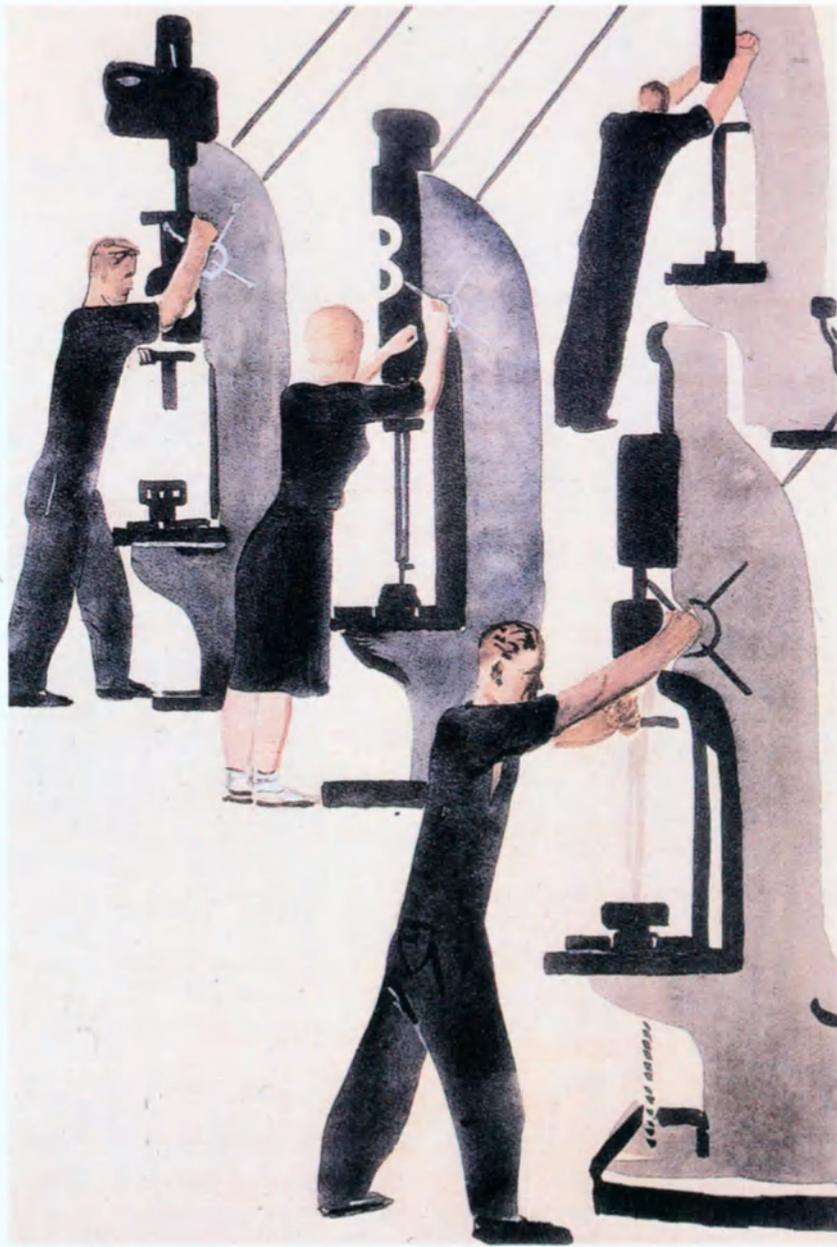
Mondes parfaits, mondes sans âme

À partir de 1890, la littérature utopique russe gagne en profondeur et en originalité, comme en témoigne avec force la *Philosophie du bien commun* de Nikolaï Fiodorov, parue entre 1906 et 1913. Dans ce livre singulier, l'auteur imagine la résurrection à venir de tous les hommes qui ont vécu sur terre, donnant à la littérature utopique une conscience cosmique très neuve.

Beaucoup d'auteurs, inquiets de l'évolution suivie par la Russie, vont lancer, à travers leurs



Ci-dessus, deux œuvres, en traduction française, d'Ivan Efremov (1907-1972), l'un des maîtres de la science-fiction soviétique.



Devant la machine-outil,
œuvre du peintre,
dessinateur et sculpteur
soviétique Alexandre Deineka
(1939-1969).

fictions, une mise en garde aussi violente que vaine. Les générations montantes, ardemment progressistes, seront incapables de trouver à ces textes, aux accents incontestablement expansionnistes et chauvins, le moindre intérêt. Si excessifs soient-ils, on ne peut pourtant leur dénier une certaine cohérence qui nous les fait voir aujourd'hui d'un autre œil.

A quoi ressemble l'Europe que les héros du roman de Nikolaï Chelonski, *Le monde futur* (1892), découvrent au troisième millénaire ? Si l'Allemagne et l'Italie ont été rayées de la carte, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis subsistent, mais à l'état « barbare », c'est-à-dire en proie à un capitalisme pur et dur : tout y est soumis à la loi du profit, un abîme sépare les pauvres des riches et le militarisme règne. En revanche, l'alliance, ou plutôt l'entente profonde entre la Russie et la France — convertie à la foi orthodoxe — a permis à ces deux pays d'atteindre un niveau extraordinaire de développement spirituel et de progrès social... Le livre contient aussi quelques intuitions prophétiques dans le domaine technique et scientifique : la télévision, les fibres

synthétiques, le tunnel sous la Manche et l'anti-matière.

A l'autre extrémité du paysage politique, la plus célèbre utopie socialisante a pour titre *L'étoile rouge*. C'est l'œuvre d'Alexandre Bogdanov, qui fut l'ami de Lénine avant de s'opposer à lui pour incompatibilité d'humeur idéologique.

Cette étoile, c'est la planète Mars, peuplée d'humanoïdes qu'il est presque impossible de distinguer des êtres humains. Le communisme y règne en maître : à chacun selon ses capacités et à chacun selon ses besoins. La passion favorite des Martiens est le travail et ils changent constamment d'activité pour le plaisir de la nouveauté. La stabilité économique n'en est pas moins assurée par un programme qu'établissent des ordinateurs. Oui, des ordinateurs en 1908 !

Les choses se gâtent à nouveau dès qu'on examine la part faite au spirituel. Les habitants de l'Etoile rouge sont courtois et attentifs, mais ils sont incapables d'émotion — ils n'ont pas d'âme. La logique de la survie a détruit toute considération d'ordre affectif, a banni tout ce qui relève du cœur. C'est dans ce climat raréfié que le mathématicien Sterney travaille à son projet d'anéantissement de l'humanité et d'invasion de la Terre. Peut-être Bogdanov a-t-il voulu montrer qu'une société parfaitement rationnelle, mais privée d'assise morale, risque fort de donner naissance à des entreprises monstrueuses et inhumaines.

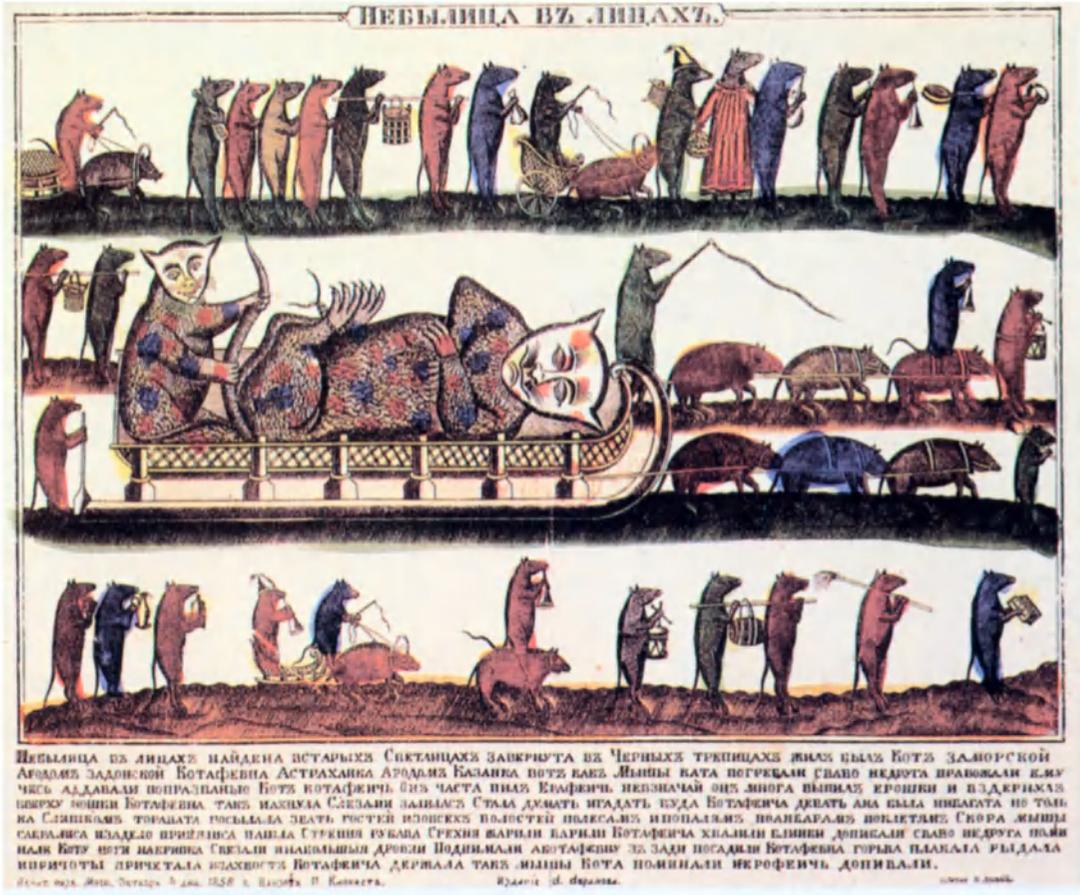
La fin d'une illusion

Génie prophétique autant que censeur lucide, Andreï Platonov sera le premier à comprendre que toute tentative de bâtir une société nouvelle sur la contrainte ou la violence est immorale et par là même vouée à l'échec. Et que ses membres sont condamnés à mort, soit qu'ils creusent eux-mêmes leur tombe (*Le puits*), soit qu'on les y pousse par divers moyens de contrainte (*Tcheven-gour*). Quant à un Mikhaïl Boulgakov, le seul reproche qu'on pourrait lui adresser, ce serait d'avoir péché, dans sa pièce burlesque *Adam et Eve*, par excès d'optimisme en imaginant qu'il pourrait y avoir des survivants à une hécatombe nucléaire.

Optimisme que ne partage nullement le héros de *Souvenirs du futur*, roman de Sigismond Krizanovski, écrit à la fin des années vingt. Il invente une machine à explorer l'avenir, mais ce qu'il voit est tellement horrible qu'il se hâte de revenir et refuse de dire à quiconque ce qu'il a vu.

Dans la même veine alarmiste, *Nous*, le célèbre roman futuriste d'Evgueni Zamiatine, apparaît comme une des œuvres-clés du 20^e siècle. Sa publication à l'étranger fit scandale dans la presse soviétique : le critique Alexandre Voronski fut le premier à y dénoncer une caricature grossière du communisme. S'il avait su la confirmation sinistre que la réalité, dix ou quinze ans plus tard, allait apporter à la fiction... Zamiatine échappera de justesse (en émigrant après bien des tra-casseries) aux camps staliniens où Voronski

VSEVOLOD REVITCH,
essayiste soviétique, est
l'auteur d'un grand nombre
d'ouvrages sur l'utopie et
l'imaginaire dans la littérature
romanesque, notamment *Ni la
vérité ni l'invention, La tragédie
et le conte de fées et Réalisme
et imaginaire.*



Ci-contre, *L'enterrement du chat* (1858), lithographie de l'imagerie populaire russe (ou « loubok »). Certains interprètent cette scène comme l'enterrement du tsar Pierre le Grand par les paysans. Ci-dessous, *Machine multicéphale* (1989), gravure sur bois de Paul Kichilov.



lui-même finira ses jours, piégé par une police secrète qui ressemble étonnamment au réseau des Gardiens « inventé » par Zamiatine dans son livre prémonitoire.

Bien entendu, une vision aussi pessimiste de l'homme, réduit à un simple numéro, devenu une simple marionnette, est pour le moins caricaturale, mais jusqu'à quel point ? Dans ce domaine le 20^e siècle nous a déjà réservé quelques surprises de taille... Le monde déshumanisé de Zamiatine se dessine partout où l'on réprime la liberté de pensée et les droits de l'individu, partout où le peuple est enrégimenté et dressé à obéir comme du bétail. N'avons-nous pas vu des nations entières acclamer hystériquement leur infailible « Bienfaiteur », comme l'appelle Zamiatine dans son roman ?

Un espoir fou

Les utopistes des années 20 sont bien les enfants de leur époque : leurs romans débutent, invariablement, par le triomphe de la révolution mondiale. Ainsi, dans *Le monde à venir* (1923) de Jakov Okounev, deux hommes sont projetés dans le futur — une anticipation de deux siècles. Que voient-ils, éblouis ? « Il n'y a presque plus d'étendue sauvage à la surface du globe (...) A perte de vue, des rues, des jardins, des places, et encore des rues. (...) La planète est devenue une ville immense. » Okounev, comme Oïodevski, semble penser que la nature est une puissance ennemie que l'homme doit conquérir et asservir. Qui, aujourd'hui, pourrait s'enthousiasmer pour cette planète de béton ?

Même vision d'un avenir radieux dans *Mille ans après* de V. Nikolski (1926). Le monde du troisième millénaire est plus beau, plus riche et plus fonctionnel que le nôtre, mais il ne présente rien qui n'ait déjà été imaginé un demi-siècle plus tôt, sinon que tout y est plus grand, plus fort, plus rapide. L'auteur se contente d'extrapoler à partir de ce qui existe : machines pesant plus de cent tonnes, puits de mine profonds de deux kilomètres, sans oublier un satellite artificiel tournant autour de la Terre.

A partir des années 30, Staline façonne l'idéologie de ses propres mains : il n'est plus question de rêver l'avenir — en bien ou en mal. Désormais les utopistes n'ont plus le droit d'extrapoler la réalité ou de fantasmer sur la société future : le monde de demain ne peut être que celui d'une confrontation entre le socialisme et l'impérialisme aboutissant à la victoire éclatante et foudroyante des « forces progressistes ».

Un réveil douloureux

Il faudra attendre la mort de Staline en 1953 pour retrouver une certaine liberté d'imagination dont témoigne, avec éclat, *La grande nébuleuse d'Andromède* (1957) d'Ivan Efremov. Même s'il nous est difficile de partager aujourd'hui l'optimisme indéfectible de l'auteur quant à l'avenir de l'humanité, son roman offre, sous une forme utopique, la description sans doute la plus complète d'une société « communiste », quoique le mot ne soit pas dit. En fait, la société qu'il décrit est totalement dépolitisée ou apolitique, car toute forme d'oppression y a disparu.

Mais Efremov défend une idée particulièrement attachante. Plutôt que d'insister banalement sur le bonheur matériel ou la prolongation de l'espérance de vie, comme tant d'autres, il revendique la possibilité, pour chacun, de se réaliser — le droit à l'accomplissement de soi. C'est le seul moyen, à ses yeux, pour que l'homme « morcelé » des temps modernes sorte de la misère existentielle où il se débat.

L'univers qu'il évoque est d'ailleurs beaucoup plus chaleureux que le monde de casernes aseptisées de ses prédécesseurs : on aurait presque envie d'y vivre, même s'il est loin d'être parfait, même si l'on s'étonne de l'indifférence montrée par l'auteur envers l'équilibre écologique. Insouciance que partagent, il est vrai, la majorité des écrivains de science-fiction, pourtant si fiers de leurs dons prophétiques.

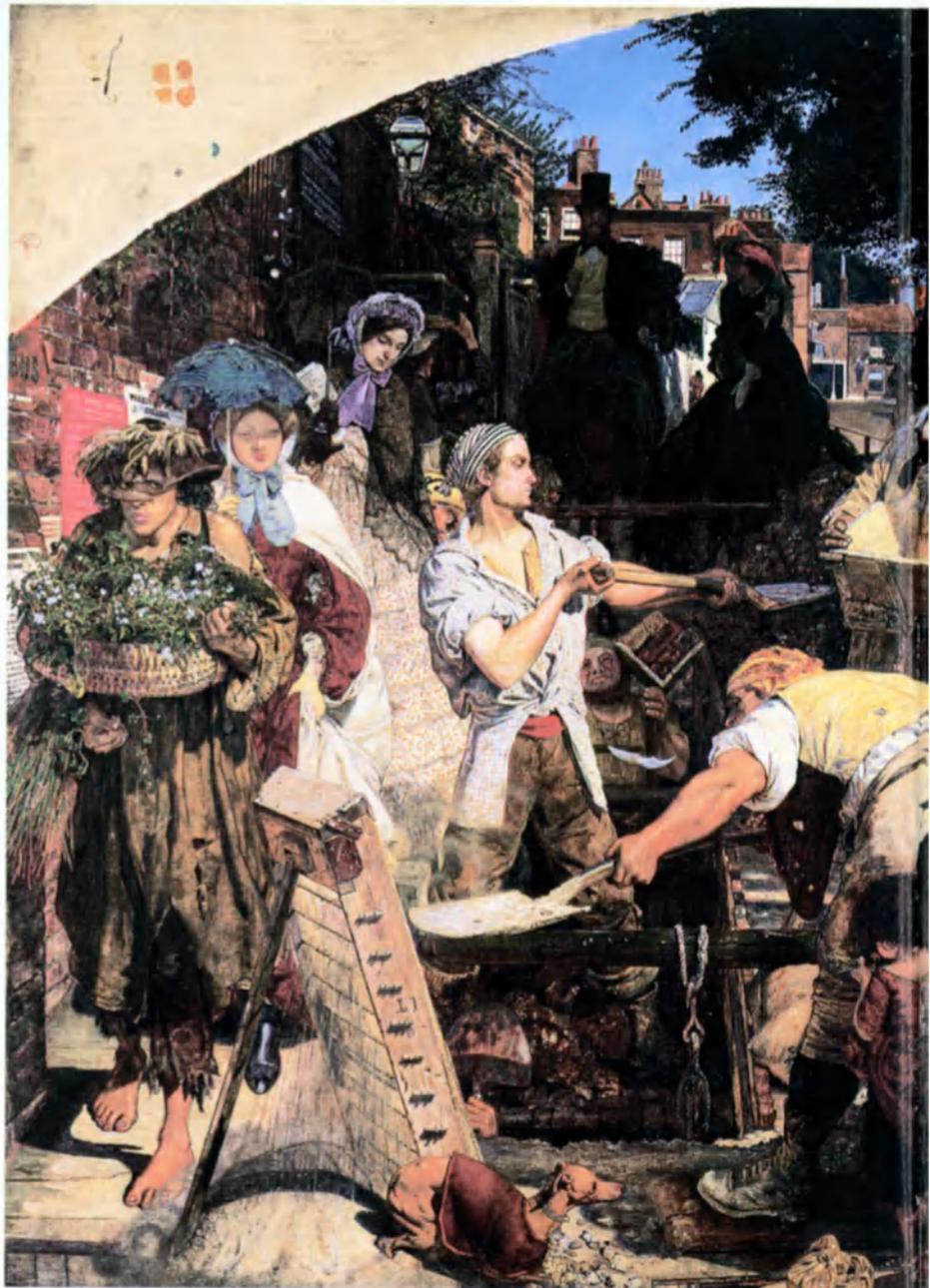
L'utopie d'Efremov est sans doute la dernière à peindre une société idéale baignant dans la paix et l'harmonie. Mais il n'a pas tardé, lui non plus, à perdre ses illusions : son roman d'anticipation *L'heure du taureau*, écrit une dizaine d'années plus tard, est d'une veine beaucoup plus sombre.

Capricieux se révèlent les chemins de l'histoire. Bien plus que certains ne l'ont cru ! Et imprévisible l'avenir. Que les écrivains utopistes se rassurent donc : ils ont encore de nombreux lecteurs en perspective. ■

CITÉS NOUVELLES

UNE des constantes de la cité idéale rêvée par les utopistes est son plan géométrique et symétrique. Dans *Les oiseaux*, Aristophane se moque déjà de cette volonté systématique de Platon et de ses disciples — de tous ceux qui prétendent enfermer dans un cadre rigide l'avenir de leurs semblables.

Cet impératif géométrique s'explique évidemment autant par l'aspect des villes closes et fortifiées de l'Antiquité et du Moyen Age, que par le fait que les utopistes proposent ce que les économistes appellent un « modèle » et les sociologues un « type idéal ». S'il fallait les réaliser, ces projets seraient forcément modifiés en fonction des impératifs du site, des structures existantes et des institutions en place. Mais il faut attendre les penseurs



humanistes de la Renaissance pour que les utopistes commencent à prendre ces contraintes en considération.

Un Alberti, par exemple, le grand architecte et théoricien italien du 15^e siècle, n'a jamais cherché à dessiner une cité idéale (même si on lui doit un projet de forteresse idéale pour un tyran, dont les ouvrages de défense sont tournés à la fois vers l'intérieur et l'extérieur). Il suffisait, selon lui, d'énoncer des principes qui puissent s'adapter à tous les sites et à toutes les exigences des citoyens.

A partir de la Renaissance, les Européens commencent à parcourir le monde, voyages qui préludent aux grandes entreprises de conquête et d'exploitation. Ils en ramènent des récits qui influencent directement certains utopistes. Le



Ci-contre, *Le travail* (1862-1865), œuvre du peintre anglais Ford Madox Brown (1821-1893).
Ci-dessus, une représentation du phalanstère (19^e siècle), la communauté de production imaginée par le théoricien socialiste français Charles Fourier, qui s'inspire d'une image utopique datant de la Renaissance.



héros de l'*Utopia* de Thomas More est un marin portugais, Raphael Hythlodaye, membre de l'expédition d'Amerigo Vespucci.

Rédigé en latin, l'ouvrage de More se présente sous la forme d'une conversation entre Hythlodaye, l'auteur et son ami flamand, Peter Gilles, qui se déroule dans le jardin d'une maison d'Anvers. Hythlodaye affirme qu'on est plus heureux dans l'île d'Utopie, où l'on possède tout en commun, qu'en Angleterre.

Pour appuyer ses dires, Hythlodaye décrit la société d'Utopie. On y apporte un soin tout particulier à l'architecture et au plan des villes : « Les bâtiments sont bons, et si semblables qu'une rangée de maisons semble ne faire qu'une seule maison. Les rues ont près de sept mètres de large (...) chaque maison est dotée d'un jardin, avec une porte donnant sur la rue et l'autre sur le jardin (...) Comme la propriété n'existe pas, chacun entre chez l'un, chez l'autre, et en ressort comme il veut. Les maisons sont redistribuées au moins une fois toutes les dix ans, par tirage au sort. »

Les habitants de cette cité idéale sont tous experts en agriculture. On l'enseigne à l'école, on organise des excursions à la campagne. Tout le monde aide à la moisson. Quand la population d'une ville s'accroît, on ne bâtit pas les espaces verts, mais on envoie la population excédentaire dans « une ville moins peuplée », ou « l'on en crée une nouvelle à proximité, là où il existe beaucoup de terres en friche et inoccupées ».

Au 18^e siècle, les utopistes des Lumières recourent souvent à la fiction du voyage dans des régions inconnues pour critiquer à mots couverts

la réalité familière de l'Europe. Bien avant la « découverte » officielle de l'Australie, le Français Gabriel de Foigny publiait son livre *La Terre australe connue* (1676) où apparaît pour la première fois le principe d'une société sans gouvernement. A la suite de l'expédition de Bougainville aux îles d'Océanie vers 1760, Diderot rédige son savoureux *Supplément au voyage de Bougainville*. Dans ce dialogue imaginaire, publié posthument, après la Révolution, un vieillard tahitien décrit l'opulence et la liberté de son île avant l'arrivée des Européens, tandis qu'un marin français évoque la détresse des pauvres dans la France pré-révolutionnaire.

Les paradis industriels

Le 19^e siècle a tout transformé, y compris l'utopie. La vapeur, le fer et l'acier, le rail, les manufactures et l'explosion urbaine, ces bouleversements amènent les utopistes à prédire un avenir de progrès industriel sans fin. Dès 1816, le philosophe et économiste Saint-Simon imagine une France transformée en véritable ruche industrielle. Un demi-siècle plus tard, Lord Lytton décrit dans *La race à venir ou la nouvelle Utopie* (1870), un monde de machines et de robots mus par une énergie jusqu'alors inconnue, qu'il appelle *vril*. Autre ouvrage à succès, dû à l'Américain Edward Bellamy, *Cent ans après* (1888) conte les aventures d'un homme du 19^e siècle qui sort d'un sommeil léthargique en l'an 2000. Ses hôtes lui expliquent ce qui s'est passé pendant tout ce temps :

« On a enfin compris toute l'importance du mouvement qui conduisait à concentrer le capital et à créer des monopoles, tendance qui a rencontré si longtemps une résistance aussi vaine que désespérée. On y a vu enfin l'amorce d'un processus dont l'aboutissement logique débouchait sur un âge d'or de l'humanité (...) L'Etat devenant

l'unique employeur, tous les citoyens sont devenus, de droit, ses employés et ont été répartis dans leurs tâches en fonction des besoins de l'industrie ... »

Au 20^e siècle, toute une littérature « anti-utopique » — de Wells à Orwell en passant par Zamiatine — dénoncera, sous la forme de romans d'anticipation féroces, les dures réalités de la société industrielle.

Une vie plus douce

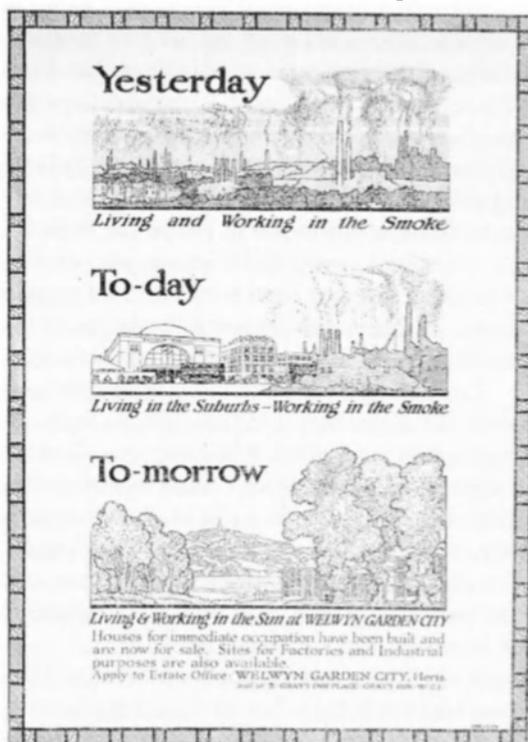
Mais, parallèlement, on voit apparaître, dès la fin du siècle dernier, un courant tout autre de la pensée utopique, tourné vers ce que l'on appellerait aujourd'hui une société post-industrielle, humaine et respectueuse de l'environnement.

Le poète et décorateur anglais William Morris avait été tellement choqué par la vision de Bellamy d'un monde transformé en une usine gigantesque, qu'il décida d'écrire à son tour l'histoire de l'avenir dont il rêvait. Le héros de ses *Nouvelles de nulle part* s'éveille, comme celui de Bellamy, d'un long sommeil, dans une Angleterre d'où l'on a banni non seulement les usines, mais aussi l'argent et le gouvernement. Dans cette nation d'artisans amoureux du beau travail, l'idéal des loisirs est de partir en barque le long des rivières pour aider à la moisson. « Les immensités boueuses qui abritaient les manufactures » ont disparu, et l'environnement humain a été transformé parce que l'optique du travail a changé.

Comme l'expliquent à Morris les citoyens du monde futur : « Nos produits, nous les fabriquons parce qu'ils correspondent à un besoin ; chacun travaille pour son voisin comme si c'était pour lui-même, et non pour un marché lointain dont ils ne savent rien et sur lequel ils n'ont aucune prise (...) Tout ce qui se fabrique est de première utilité, donc, pas de produits de qualité inférieure. Et comme nous connaissons nos besoins, nous ne produisons rien en excédent. N'étant pas poussés par le désir de produire un monceau de choses inutiles, nous disposons d'assez de temps et de moyens pour chercher à nous faire plaisir en les fabriquant. Tout ce qui serait pénible à faire à la main est confié à des machines ultra-perfectionnées. Mais on ne confie jamais les travaux agréables aux machines... »

Deux contemporains de Morris se sont également intéressés de près aux problèmes concrets de la production et de la décentralisation, face aux villes tentaculaires. Dans *La ferme, l'atelier et l'usine* (1899), le géographe russe et théoricien de l'anarchie Pierre Kropotkine propose de conjuguer travail en usine et travaux des champs, activités manuelles et tâches intellectuelles, professions urbaines et métiers ruraux.

Opposant la très forte productivité des petits ateliers et de l'horticulture au gigantisme stérile de la grosse industrie et des grands domaines agricoles, il préconise pour l'avenir le démantèlement de ces ensembles en unités plus petites. A un siècle de distance, l'importance de ce livre réside dans



Affiche publicitaire pour la cité-jardin de Welwyn fondée en Angleterre (Hertfordshire) par Ebenezer Howard. Elle oppose la ville industrielle moderne à la cité nouvelle. De haut en bas : « Hier : on vivait et on travaillait dans la fumée. Aujourd'hui : on vit dans les faubourgs, on travaille dans la fumée. Demain : venez vivre et travailler au soleil à Welwyn Garden City. »



The COLOSSAL STATUE of MOUNT ATHOS

as designed by Dinocrates Architect to Alexander the great who formed a project of cutting the mount into the image of a man sitting, who in one hand was to hold a basin which was to be a reservoir for the water that issued from the top of the mountain, from whence in its passage to the sea it was to run through a city part whereof was to be built in his days. Alexander thought this design worthy his greatness but never attempted to put it in execution.

Dinocrates (mort vers 278 avant J.-C.) est surtout connu comme l'architecte de la ville d'Alexandrie d'Egypte. Cette gravure anglaise évoque un de ses projets : transformer le mont Athos de Chalcédoine en une statue colossale d'Alexandre le Grand qui aurait tenu dans une main une ville et dans l'autre une coupe à partir de laquelle l'eau se jetterait dans la mer.

sa prise de position en faveur d'une « nouvelle économie des énergies nécessaires pour satisfaire les besoins de l'humanité, besoins qui vont croissant alors que les ressources énergétiques ne sont pas illimitées ».

Autre utopiste contemporain et compatriote de Morris, Ebenezer Howard pose une question simple : comment résoudre les problèmes des métropoles surpeuplées, avec leur cortège de misères, et enrayer en même temps l'exode des campagnes désertées par les jeunes parce qu'elles ne leur offrent pas de débouchés ?

Sa réponse tient en une formule : la cité-jardin. Dans *Les cités-jardins de l'avenir* (1898), il préconise de créer un réseau de villes moyennes offrant aux travailleurs des logements et des emplois à la fois industriels et agricoles. Entourées d'une ceinture verte et reliées par des transports publics, elles forment une seule « socio-cité ».

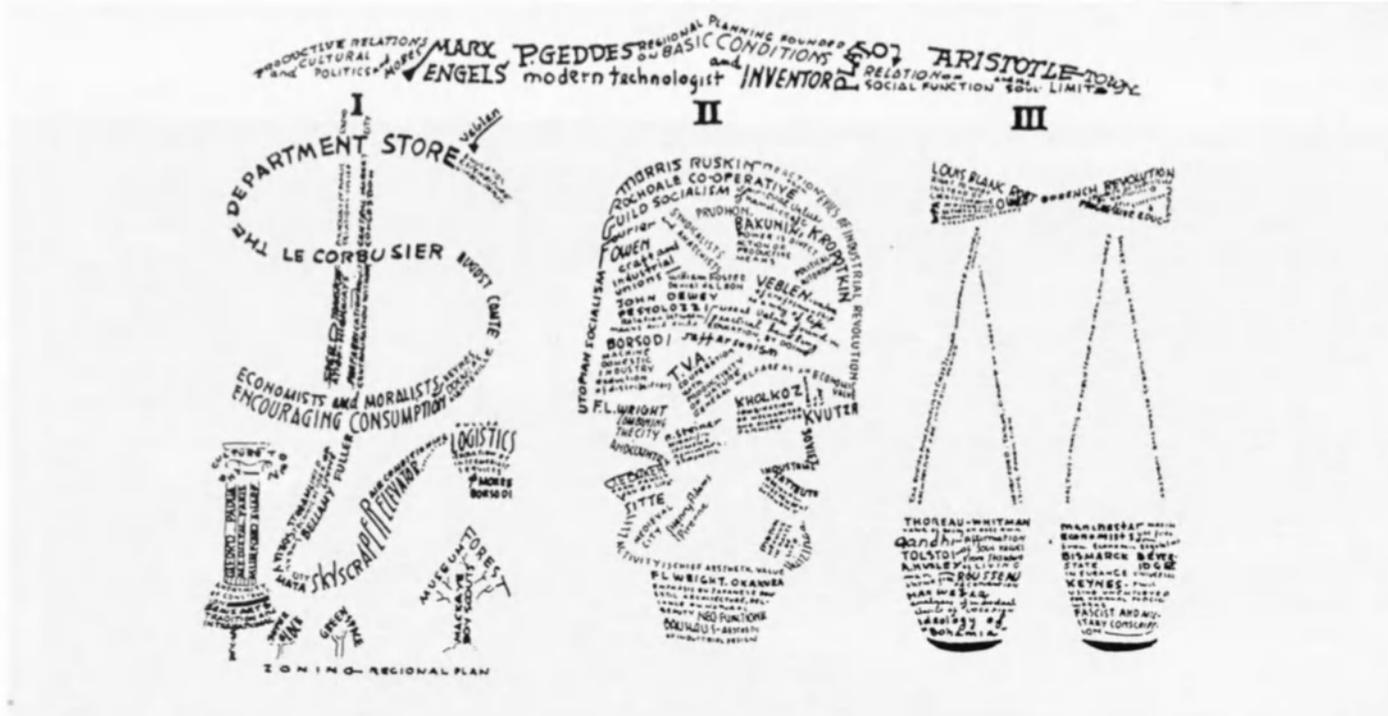
Les idées de Howard ont exercé une grande influence sur les théories de l'urbanisme et de l'aménagement du territoire. Lui-même fonda les deux premières cités-jardins du Royaume-Uni à Letchworth et Welwyn Garden City. Le gouvernement britannique appliquera ses principes, après la Seconde Guerre mondiale, dans son programme de villes nouvelles.

L'écologie utopique

Quel fossé entre la pensée des utopistes à succès des années 1890 et la prise de conscience des problèmes d'environnement de ces dernières années ! Nous savons désormais que les ressources de notre planète ne sont pas infinies et que nous les dilapidons à un rythme terrifiant. Or, les utopistes se sont rarement penchés sur l'avenir dans une perspective écologique.

Deux exceptions notables : dans *Les dépossédés* (1974) d'Ursula Le Guin, l'habitant d'une planète où l'idéologie fraternelle de Kropotkine a permis de créer une société équilibrée au sein d'un environnement hostile, arrive dans un autre monde, dont la seule règle est celle de la consommation effrénée. Et un autre écrivain américain, Ernest Callenbach, passe en revue, dans *Ecotopia* (1975), tous les problèmes que doit affronter une société qui a décidé soudain d'appliquer intégralement le programme des écologistes.

Un autre ouvrage américain, plus ancien, présente un très grand intérêt pour tous ceux qui s'intéressent aux rapports entre l'architecture, l'utopie et l'écologie. Intitulé *Communitas : moyens d'existence et modes de vie* et publié en 1947, il a pour auteurs deux frères, Paul et Percival



Goodman, l'un poète et l'autre architecte, qui l'ont écrit pendant la guerre.

Rédigé dans un esprit à la fois modeste et contestataire, il aurait pu n'être qu'une des innombrables contributions internationales, vite oubliées, à la réflexion mondiale sur l'effort de reconstruction pendant l'après-guerre. Si cet ouvrage sur l'art de bâtir les villes captive encore aujourd'hui, c'est, comme l'a bien vu le philosophe Lewis Mumford, qu'il est sans doute le seul à « considérer les valeurs et les objectifs d'ordre moral et politique qui devraient commander tout effort de planification dans ce domaine ».

Pour les frères Goodman, le plan d'une ville n'est pas un simple assemblage de rues et de maisons, c'est l'enveloppe extérieure, le corps même de l'activité humaine : « Les plans urbains obéissent à des conceptions diverses : damier, étoile rayonnante, enchevêtrement serpentin, cités-satellites ou concentrations géantes. L'important, c'est ce qui s'y passe, c'est la manière dont le plan influence cette activité pour finir par la transformer, c'est la manière dont cette activité use et abuse du site à ses seules fins et valeurs. »

Les auteurs de *Communitas* étudient les trois principales formules d'urbanisme élaborées au cours des cent dernières années. Ils distinguent le plan avec ceinture verte, le plan industriel et le plan intégré. Le premier leur apparaît comme une réaction à la laideur et aux nuisances de l'industrialisation, une tentative de retrouver les valeurs de l'ère pré-industrielle ou, en tout cas, de concilier industrie et conditions de vie décentes. S'agissant des villes industrielles, ils analysent de façon passionnante certains projets d'urbanisme utopique élaborés dans les années 20 en Union soviétique, et les solutions technologiques adaptées à une économie avancée qu'imagina l'ingénieur américain Buckminster Fuller. Sa maison « Dymaxion », conçue vers 1929-1932, était une unité d'habitation autonome fabriquée en série, qui exigeait un minimum d'infrastructure et de services, mais supposait l'existence d'un complexe industriel à proximité.

CI-dessus,
Bibliographie pour trois modes
de vie actuels, dessin de Paul
et Percival Goodman :

- I. La consommation efficace ;
- II. La suppression de la différence entre production et consommation ;
- III. Maximum de sécurité, minimum de règles.

Enfin, ils examinent les projets d'urbanisme prétendant intégrer la ville à la campagne, comme le projet utopique de Frank Lloyd Wright baptisé Broadacre city, où la population, dispersée dans la zone rurale, pratique une micro-agriculture étayée par une industrie vaguement décentralisée. Quelques années plus tard, un autre Américain, Ralph Borsodi, sera plus convaincant : en supprimant les frais de transport et de commercialisation ainsi que les intermédiaires, on pourrait produire de manière plus économique au moins les deux tiers des biens et instruments nécessaires à la vie domestique, que l'on fabriquerait chez soi avec un outillage électrique.

Les frères Goodman n'en gardent pas moins la tête froide, et ils ont l'honnêteté d'insister sur le fait qu'il n'y a pas deux personnes qui rêvent d'une même utopie. N'ignorant pas que le paradis des uns devient facilement l'enfer des autres, ils proposent, en conclusion, trois formules différentes de collectivité idéale.

La « Cité de la consommation efficace », ne diffère guère de la plupart des villes européennes et américaines d'aujourd'hui. La « Nouvelle commune » semble une version idéalisée de la micro-économie artisanale qui fonctionne actuellement en Italie dans la région d'Emilie-Romagne.

Mais la dernière, baptisée « Maximum de sécurité, minimum de règles », propose une économie à deux étages. Chacun est tenu d'apporter une contribution minimale (comme le service militaire) à l'économie de base, en travaillant sur les machines qui fabriquent les aliments, les vêtements et les logements distribués gratuitement à tous. Le reste du temps est consacré à l'économie de luxe, chacun y choisissant une activité à son goût. Divers besoins, comme la médecine et le transport, seraient assurés par un accord financier entre l'économie de subsistance et l'économie secondaire. Cette solution ne mérite-t-elle pas réflexion, à l'heure où de nombreux hommes politiques se demandent comment concilier les avantages de l'Etat-providence avec les exigences de l'économie de marché ?

COLIN WARD,
écrivain britannique, a publié plusieurs ouvrages sur certains aspects originaux du rapport de l'homme avec l'environnement, notamment *The Child in the City* (1978, L'enfant dans la ville), *Arcadia for All* (1984, L'Arcadie pour tous) et *Welcome, Thinner City* (1989, Salut, ville plus maigre !).

UNE UTOPIE CONTEMPORAINE ?

L'éducation
permanente met
en pratique
un vieil idéal :
l'épanouissement
complet de
l'individu. Visée
plus radicale
qu'il n'y paraît...

CHANGER LA VIE OU L'ÉDUCATION PERMANENTE

PAR GILBERT LECLERC

LE projet d'une éducation permanente relève-t-il de l'utopie ? Un projet peut être dit « utopique », au sens rigoureux du terme, s'il propose la construction imaginaire d'une société, ou d'une réalité, globalement et radicalement *autre*. Si, s'appuyant sur des fins et des valeurs entièrement différentes, il conteste l'ordre établi. Et s'il en appelle à une volonté commune de changement. Cette altérité absolue est le signe même de l'utopie.

Pour répondre à notre question, il faut donc chercher à savoir si le projet d'éducation permanente implique, ou non, une transformation globale de la réalité éducative et s'il suppose également un nouveau modèle de société.

Que veut, au juste, l'éducation permanente ? Non seulement que l'éducation s'étende à toute la durée de l'existence, mais qu'elle ne se limite plus à l'école et embrasse tout l'espace humain

et interhumain (école, travail, loisirs, environnement, famille, profession, société, relations internationales). Qu'elle rende le sujet artisan de sa propre éducation, dans toutes ses potentialités intellectuelle, affective, artistique. Et qu'elle assure à chacun une chance égale de réussite.

Dans ce nouveau modèle éducatif, c'est, on le voit, la durée entière d'une vie et la totalité des aspects de l'existence quotidienne qui deviennent porteurs d'éducation. Le système éducatif prend en compte toutes les dimensions du sujet humain. Et il met l'ensemble des moyens éducatifs à la disposition de tous pour que chaque individu puisse atteindre à son plein épanouissement.

Tous les pionniers, et notamment ceux qui ont travaillé avec l'Unesco en ce domaine, jugent fondamental cet objectif. L'éducation permanente ne vise rien de moins qu'à transformer l'éducation dans son ensemble, en donnant à celle-ci la plus grande extension possible dans le temps, l'espace, et la société. D'une éducation partielle et cloisonnée, on désire passer à une éducation intégrée et continue. L'homme, devenu tout entier éducatif, baignera dans un univers tout entier éducatif. Il s'agit bien d'un bouleversement complet de perspective. En s'ouvrant dans toutes les directions à la fois, le champ éducatif est investi d'une mission quasi illimitée.

Ce projet ambitieux suppose-t-il également un changement de société ? Là encore, tous les artisans du concept d'éducation permanente répondent par l'affirmative. Pour parvenir à mettre sur pied une société vraiment éducative, il faut changer à la fois les mentalités et les structures. Une société éducative n'est compatible ni avec une société du profit ou de consommation, ni avec une société technocratique, où les connaissances sont appropriées par quelques-uns, ni avec une société bureaucratique, qui tend à garder mystérieuses les opérations de gestion.

De par sa nature même, le projet d'éducation permanente apparaît donc comme utopique. Jamais sans doute le vieil idéal d'une éducation comblant toutes les aspirations, développant toutes les potentialités de l'être humain, n'a été poussé aussi loin. Comment s'étonner que des milliers d'hommes et de femmes aient été séduits par un tel idéal et se soient engagés à construire une cité de ce type ? Ce rêve, qui ne s'est exprimé que depuis une trentaine d'années, a déjà suscité d'innombrables projets, initiatives et expériences

Socrate enseignant aux enfants, huile sur toile du peintre italien Pier Francesco Mola (1612-1666).





Ci-dessus, dans une université, à Paris. En bas, A l'école, planche futuriste d'une série de chromolithographies intitulée *En l'an 2000* (France, début du 20^e siècle).

un peu partout à travers le monde. D'ores et déjà il a donc joué un rôle important dans le développement de l'éducation.

La raison et l'imaginaire

Aucune utopie n'a jamais cependant réussi à faire triompher entièrement sa vision. Chaque fois que ses promoteurs ont tenté de passer de l'utopie écrite à l'utopie pratiquée, que ce soit en empruntant la voie démocratique ou la voie révolutionnaire, ils ont été contraints de se marginaliser, ou ils ont été en partie « récupérés » par le système en vigueur — quand ils n'ont pas dû, tout simplement, renoncer à leur projet.

L'histoire de l'utopie, en un sens, ne serait ainsi qu'une longue suite d'échecs, dans la mesure où l'utopie n'a jamais pu réaliser la société dont elle rêvait. Mais cette histoire est jalonnée de nombreux succès, si l'on considère le nombre incalculable de réalisations que l'utopie a inspirées.

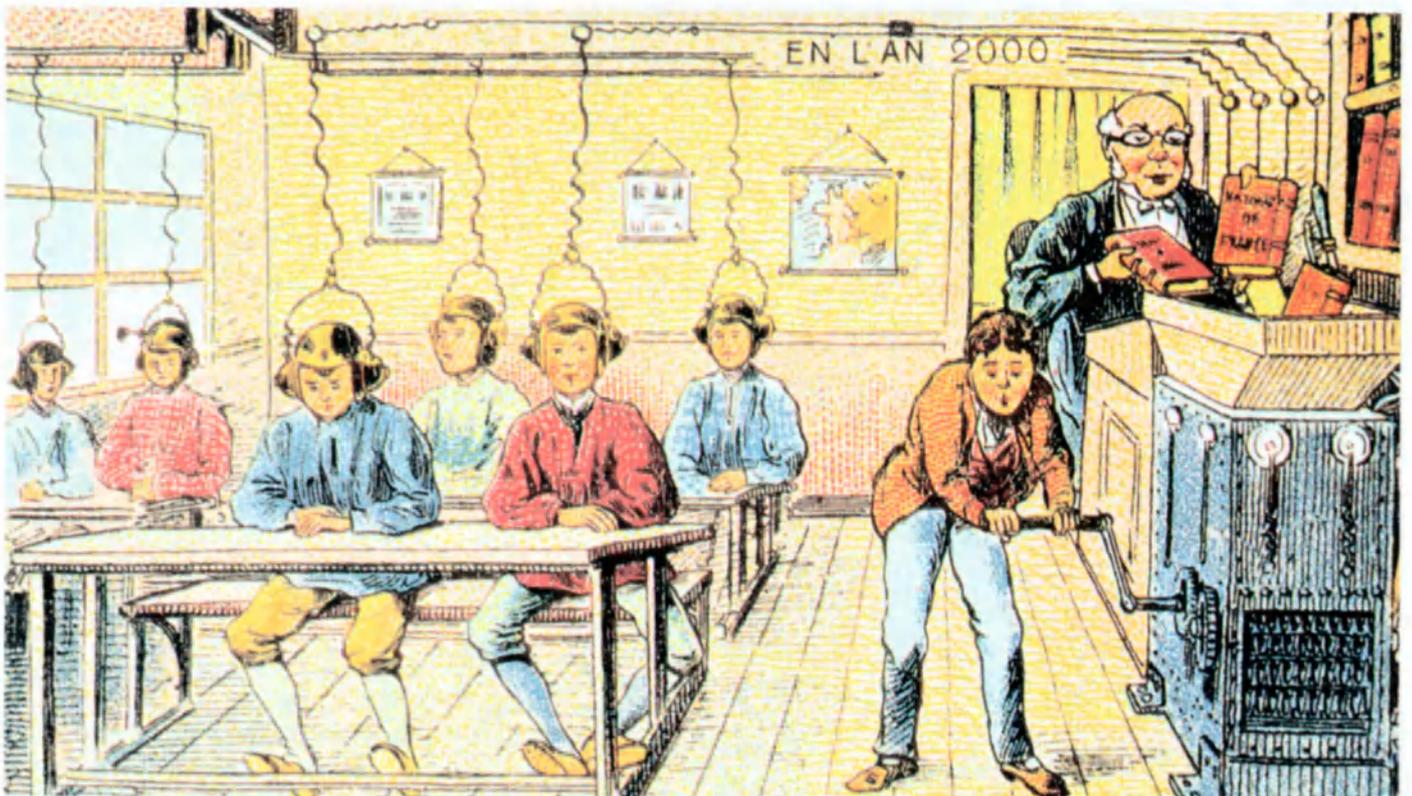
Plutôt qu'un instrument d'action, l'utopie serait alors l'un des moteurs de l'action. Parce qu'elle crée un horizon nouveau au développement social, elle a le pouvoir de remettre l'histoire en marche. Si l'histoire est possible, indéfiniment, c'est que la vérité de l'homme et de la société est toujours à chercher dans un « ailleurs » qui n'existe pas encore, et qu'on ne saurait trouver dans la seule extrapolation améliorée de l'état existant.

L'agir humain ne prend tout son sens que si on le perçoit comme un mouvement incessant de totalisation. A chaque étape, l'homme tente de projeter en avant de lui l'état qui le rapprocherait de la totalité. Cet état ne peut relever que du domaine de l'imaginaire, puisqu'il n'existe pas encore. Et, si l'on ne veut pas qu'il reste une simple variante de l'état actuel, il doit être utopique, c'est-à-dire radicalement autre. Aucun changement vraiment novateur ne semble possible sans l'exercice utopique.

L'éducation, parce qu'elle est essentiellement un mouvement de totalisation ou d'achèvement de l'homme, doit donc forcément se nourrir d'utopies. Sans utopie, elle tourne en rond. Seule l'utopie semble capable de la faire sortir de ce cycle générateur de stéréotypes.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'une approche utopique de l'éducation apparaît aussi essentielle qu'une approche de type scientifique ? L'éducation de demain sera vraisemblablement le résultat d'une collaboration étroite de la raison et de l'imaginaire. Celui-ci pour inventer des modèles vraiment neufs, mieux adaptés aux besoins changeants de l'individu et de la société. Celle-là pour trier les fantaisies de l'imagination, et traduire en actions concrètes ce qui est viable. Aller à la réalité en passant par l'acte créateur. ■

GILBERT LECLERC, du Canada, est directeur de la Recherche et du Développement en éducation permanente à l'université de Sherbrooke (Québec). Auteur de nombreux articles sur l'utopie, il a publié, en collaboration avec Guy Bouchard et Laurent Giroux, *L'utopie aujourd'hui* (Presses universitaires de Montréal, 1985).





1946 : c'est l'année, juste après la fin de la Seconde Guerre mondiale, où va naître l'Unesco. Le savant et humaniste britannique Julian Huxley (mort en 1975), qui en sera bientôt le premier directeur général, s'efforce de préciser les grandes orientations de sa politique dans une longue étude intitulée *L'Unesco, ses buts et sa philosophie*. Le document provoque de vives controverses ; certains délégués y voient une déclaration de caractère antireligieux, d'autres y décèlent une attitude procommuniste. En définitive, la Conférence générale refusera d'en patronner la publication. Plus de quarante ans après, l'« utopie planétaire » de Huxley n'a rien perdu, nous semble-t-il, de sa force ni de son actualité. Nous en publions ci-après quelques extraits significatifs.

EN général, l'Unesco doit constamment mettre son programme à l'épreuve de cette pierre de touche que constitue le progrès de l'évolution.

Un conflit central de notre époque est celui qui oppose le nationalisme et l'internationalisme, le concept de souverainetés nationales multiples et celui de souveraineté mondiale unique. Ici, la pierre de touche de l'évolution nous fournit une réponse sans équivoque.

La clef du progrès humain, la méthode distinctive qui a rendu le progrès bien plus rapide dans le domaine humain que dans le domaine biologique et qui lui a permis d'atteindre des buts plus élevés et satisfaisants, c'est la tradition cumulative, l'existence d'un fonds commun d'idées capable de se perpétuer lui-même et d'évoluer lui-même. Ce fait a eu pour conséquence immédiate que le type d'organisation sociale est devenu le facteur essentiel des progrès humains, ou, à tout le moins, le cadre qui en impose les limites.

Il s'ensuit deux corollaires évidents. D'abord, plus la tradition humaine s'unifiera, plus rapide sera la possibilité de progrès. Plusieurs fonds traditionnels distincts ou rivaux, ou même hostiles l'un à l'autre, ne peuvent donner d'aussi bons résultats qu'un fonds unique commun à toute l'humanité.

Le second corollaire c'est que le meilleur, le seul moyen certain d'arriver à ce résultat, c'est l'unification politique. Comme le montre l'histoire, les idées qui tendent à l'unification *peuvent* exercer leur influence par delà des frontières nationales.

Mais comme le montre aussi l'histoire, de manière non moins frappante, cet effet est seulement partiel, et ne peut jamais neutraliser entièrement les possibilités de conflit qui jaillissent de l'existence d'entités politiques souveraines distinctes.

La morale à tirer pour l'Unesco est claire ; sa tâche, qui est de travailler à la paix et à la sécurité, ne pourra jamais être entièrement réalisée par les moyens qui lui sont assignés : l'éducation, la science et la culture. Elle doit considérer une forme quelconque d'unité politique mondiale, que ce soit grâce à un gouvernement mondial unique ou autrement, comme le seul moyen certain d'éviter la guerre.

Cependant, l'unité politique du monde est malheureusement un idéal lointain et, en tout cas, elle n'est pas du ressort de l'Unesco. Ceci ne veut pas dire que l'Unesco ne puisse pas faire beaucoup pour la paix et la sécurité. De manière précise, dans son programme d'éducation, elle peut faire ressortir la nécessité ultime de l'unité politique mondiale et familiariser tous les peuples avec tout ce qu'impliquerait le transfert de la pleine souveraineté des nations séparées à une organisation mondiale. Mais, de manière plus générale, elle peut faire beaucoup pour préparer les fondations sur lesquelles pourra reposer plus tard l'unité politique du monde. Elle peut aider les peuples à se comprendre mutuellement et à prendre conscience de leur humanité commune, de leur tâche commune, par opposition avec les nationalismes distincts qui tendent à les isoler (...)

Notre analyse de l'évolution nous montre clairement, tout d'abord, qu'un être humain bien développé représente actuellement le produit le plus élevé de l'évolution. Ceci justifie, de façon extérieure et scientifique, les principes démocratiques de la dignité de l'homme que l'Unesco, par son Acte constitutif, s'est engagée à respecter.

Cette analyse constitue également une complète réfutation des diverses thèses, telles que celles de la philosophie hégélienne, du fascisme, ou du nazisme, qui prétendent que l'Etat est en quelque manière supérieur à l'individu et que l'individu n'existe exclusivement ou du moins principalement que pour l'Etat.

D'autre part, nous avons été amenés à nous rendre compte que l'évolution de l'homme, bien qu'elle soit le prolongement naturel de celle du reste de la vie, constitue un processus entièrement différent qui repose sur la méthode essentiellement sociale de la tradition cumulative et se manifeste avant tout dans le développement de la société et non dans la nature génétique des individus qui la composent. Et cela fait immédiatement ressortir la fausseté égale des thèses opposées, soutenant un individualisme sans limites.

L'être humain isolé n'a absolument aucune signification ; il n'en acquiert qu'en relation avec une forme quelconque de société. Son développement est conditionné par la société dans

laquelle il est né, et par les traditions sociales dont il a hérité. Et la valeur du travail qu'il accomplit pendant sa vie dépend du cadre social qui bénéficie de ce travail ou qui le transmet aux époques à venir.

C'est pourquoi les activités de l'Unesco, bien qu'elles tendent avant tout à enrichir l'individu et à lui procurer des satisfactions plus profondes, doivent toujours être entreprises en relation étroite avec l'arrière-plan social ; beaucoup de ses travaux particuliers porteront sur les moyens sociaux permettant d'atteindre ce but : amélioration des institutions ou des mécanismes sociaux tels que l'enseignement, les organisations de recherches, les centres artistiques, la presse, etc.

En particulier, l'Unesco doit porter un intérêt tout spécial au mécanisme social de la tradition cumulative sous tous ses aspects, et faire en sorte qu'elle se manifeste de façon efficace et dans la bonne direction, en tenant compte avant tout de sa fonction essentielle qui est de favoriser l'évolution humaine.

L'unification des traditions en un fonds unique d'expériences, d'idées et de buts communs est la condition préalable et nécessaire de tout grand progrès futur de l'évolution humaine. Ainsi, bien que, pour atteindre définitivement un tel stade, l'unification politique sous un Gouvernement mondial quelconque soit indispensable,

l'unification des choses de l'esprit non seulement est nécessaire mais encore peut servir à préparer le terrain pour d'autres types d'unification.

C'est ainsi que dans le passé, de grandes religions ont unifié de vastes régions de la surface de la terre ; dans les temps récents, la science, à la fois directement par ses idées et indirectement par ses applications pratiques, qui ont presque supprimé la distance, a été un facteur puissant qui a tourné l'esprit des hommes vers la possibilité et la nécessité d'une unité mondiale pleine et entière.

C'est pourquoi l'Unesco devrait accorder une attention toute spéciale au problème de l'élaboration d'un fonds commun de traditions, pour l'espèce humaine considérée comme un tout. Ce fonds, comme nous l'avons déjà indiqué, doit porter aussi bien sur « l'unité dans la variété de l'art et de la culture dans le monde » que sur l'encouragement d'un fonds unique de la connaissance scientifique. Mais il faudra également y rattacher plus tard une conception unifiée et commune ainsi qu'une série de buts communs.

Ce sera là le dernier aspect de la tâche d'unification spirituelle du monde : aspect que l'Unesco ne doit cependant pas négliger pendant qu'elle se livre à des travaux plus faciles comme celui de favoriser la naissance d'un fonds commun de la connaissance et de l'effort scientifiques. ■





La Muraille s'allonge

Jusqu'où va exactement la Grande Muraille de Chine ? Déjà longue de 5 000 kilomètres, on pensait qu'elle s'arrêtait près de la cité côtière de Shanhaiguan, dans le Hebei, province du Nord de la Chine. Des archéologues chinois affirment avoir découvert une nouvelle portion, longue de 1 000 kilomètres. En forme de M, elle se prolonge à travers la province de Liaoning jusqu'à la ville de Dandong.



La Méditerranée sans dauphins ?

Les dauphins de l'ouest de la Méditerranée meurent à une cadence alarmante. Durant l'été 1990, rien qu'en deux semaines, on a trouvé sur les côtes françaises 50 dauphins morts, soit autant qu'on en trouve habituellement en une année. En Espagne, la mer en a rejeté 250 en moins de trois mois. Le virus responsable de cette épidémie est celui-là même qui, en 1988, avait causé la mort de 20 000 phoques en mer du Nord. Fait alarmant, les autopsies pratiquées sur ces dauphins montrent que leurs tissus sont contaminés par des métaux divers et empoisonnés par des produits chimiques. Atteints dans leur capacité immunitaire, les dauphins deviennent beaucoup plus vulnérables. La Méditerranée est si polluée que le sort de nombreux mammifères marins est sérieusement menacé.



Air pur, mer propre

Les membres de la CEE (Communauté économique européenne) ont décidé de stabiliser, d'ici à l'an 2000, les envois dans l'atmosphère de dioxyde de carbone — le principal responsable de l'effet de serre. De leur côté, les pays qui ont participé en 1990 à la Convention de Londres ont signé un important traité sur les déchets industriels. Ils se sont engagés à supprimer, en l'espace de cinq ans, tous les rejets en mer et à encourager le recyclage ou le traitement de tous les résidus. A l'origine de cette proposition se trouvent les pays nordiques (Finlande, Danemark, Islande, Norvège et Suède). Adoptée à l'unanimité, elle engage 64 Etats parmi les plus industrialisés de la planète.



La géante du ciel

Des astronomes américains viennent d'identifier la plus grosse des galaxies connues de l'Univers. Cette géante, située au centre d'un amas stellaire baptisé Abell 2029, est soixante fois plus grande que la Voie lactée. D'un diamètre de six millions d'années-lumière, elle contient mille milliards d'étoiles, alors que notre galaxie en contient à peine deux milliards. Le record, détenu jusqu'alors par la galaxie Makarian avec 1,3 million d'années-lumière de diamètre, est largement dépassé.



Giacometti à Madrid

Après des travaux de réfection, le Centro de Arte Reina Sofia, à Madrid, a rouvert ses portes. Installé dans un ancien hôpital du 18^e siècle, haut de six étages, ce musée national se veut le pendant, pour l'art espagnol du 20^e siècle, du Prado, qui abrite des trésors d'art plus anciens. En plus de ses collections permanentes d'art espagnol contemporain, qui compte 13 000 pièces, il sert de cadre à des expositions temporaires. De novembre 1990 à janvier 1991, le musée a organisé une grande rétrospective d'Alberto Giacometti, avec environ 300 sculptures, peintures et dessins. Il a devancé ainsi les manifestations prévues à Paris et à Zurich cette année, pour le 25^e anniversaire de la mort du grand artiste suisse.



Climat et agriculture

Le réchauffement du climat risque d'avoir de graves conséquences sur l'agriculture du globe et d'accroître les difficultés alimentaires de nombreux pays souffrant déjà de la faim et de la malnutrition, notamment en Amérique centrale, en Afrique et en Asie du Sud-Est. Ces régions connaîtraient une baisse de production agricole de 25% et seraient frappées de plein fouet par la hausse des prix des produits alimentaires, sur le marché mondial, qui atteindrait 20%. C'est le cri d'alarme lancé par Martin Parry, professeur à l'université de Birmingham (Grande-Bretagne), qui a dirigé les travaux du Comité

intergouvernemental sur le changement climatique (IPCC). Son rapport, préparé pour le compte du Programme des Nations Unies pour l'environnement (PNUE) et le International Institute for Applied Systems Analysis (IIASA), s'intitule *Changement climatique et agriculture du monde* (Earthscan Publications, Londres 1990).



Sur les traces de Christophe Colomb

En 1992 on fêtera le 500^e anniversaire de l'arrivée de Christophe Colomb sur les côtes américaines. Les archéologues qui mènent des fouilles sur le site où Colomb et ses hommes s'installèrent — à Isabella, dans l'actuelle République Dominicaine — ont retrouvé les fondations de pierre des principaux établissements de la colonie : un entrepôt de vastes dimensions, une tour de guet et des postes de garde, une poudrière, un hôpital, un cimetière et la maison qui devait servir de résidence à Christophe Colomb. Au cours de leurs travaux, les archéologues ont découvert également une grande quantité de mercure que les Espagnols avaient apporté dans l'espoir de séparer de sa gangue l'or qu'ils espéraient trouver en abondance.



Des plantes par milliers

Au 18^e siècle, le naturaliste suédois Carl von Linné avait dénombré et décrit avec précision quelque 8 000 espèces de plantes. Des botanistes du monde entier se sont réunis, il y a quelques mois, en Grande-Bretagne pour préparer un catalogue répertoriant et classifiant les 250 000 espèces de plantes aujourd'hui connues. Pour effectuer ce travail colossal, les chercheurs d'aujourd'hui peuvent heureusement faire appel aux ordinateurs.



Un bond en arrière

Quand, au juste, les premiers animaux aquatiques ont-ils quitté le milieu marin pour vivre sur la terre ferme ? Jusqu'à présent, les paléontologues, grâce à l'étude des fossiles, situaient cette étape de

l'évolution des êtres vivants il y a 400 millions d'années. Des géologues ont découvert récemment en Angleterre, dans une couche sédimentaire de la région de Ludow (Shropshire), des vestiges de carapaces, de membres et d'antennes de mille-pattes et d'une créature proche de l'araignée, qui auraient vécu en dehors de l'eau il y a 414 millions d'années. Ces animaux étaient déjà parfaitement adaptés à la vie terrestre, ce qui suppose que l'émergence de la vie hors du milieu aquatique est bien antérieure à cette date. Elle remonterait, selon certains spécialistes, à 470 millions d'années.



Vaclav Havel à l'Unesco

L'Unesco a décerné en 1990 deux prix à Vaclav Havel, président de la Tchécoslovaquie. Le 21 novembre, il a reçu des mains du Directeur général de l'Unesco, Federico Mayor, le prix Simon Bolivar, récompensant « une activité particulièrement méritoire qui aura contribué à la liberté, à l'indépendance et à la dignité des peuples ainsi qu'au renforcement de la solidarité entre les nations, et favorisé leur développement ». Le 10 décembre, jour anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme, lui a été remis le prix Unesco 1990 pour l'enseignement des droits de l'homme.



Au secours de la forêt tropicale

L'Allemagne va financer un projet de coopération interrégionale pour la protection des forêts tropicales. Un accord à cet effet a été conclu en octobre 1990 dans le cadre du Programme de l'Unesco sur l'homme et la biosphère (MAB). Ce projet, de plus d'un million de dollars et d'une durée de deux ans, est mis en œuvre par l'Unesco en Afrique, en Amérique latine et en Asie. Il a pour objectif de développer les connaissances et les compétences locales afin d'utiliser les ressources naturelles de la forêt tropicale sans la détruire, et d'assurer une meilleure diffusion de l'information scientifique et technique.

VILLES RÉELLES, VILLES IMAGINAIRES

PAR CRISTINA GRAU

Il n'est pas d'écrivain mondialement célèbre qui n'ait investi une ville pour se l'approprier : villes réelles devenues objets littéraires, villes imaginaires qui acquièrent une vie propre à travers l'écriture, fragments épars des cités de la mémoire amalgamées en une seule ville, cités qui passent d'un trait de plume de l'anonymat à la gloire et font soudain irruption dans l'imagination d'innombrables lecteurs par la magie de la page imprimée.

Il suffit de se promener dans ce paysage urbain de la littérature, des créations les plus proches de leur modèle aux plus abstraites, des villes décors à celles qui sont les véritables protagonistes du récit, pour apprécier le thème dans toute sa complexité.

La ville réelle

Dublin chez Joyce, Paris chez Proust, Prague chez Kafka et Buenos Aires dans l'œuvre de Borges, autant de villes qui constituent un décor très proche de la réalité, dans lequel s'intègre l'action et qui la conditionne.

Chez Kafka, la ville de Prague a une dimension toute particulière. Il est rare qu'il se réfère à sa ville natale dans ses contes et nouvelles, et pourtant celle-ci y est omniprésente, dans *Le Procès* par exemple. Même si Prague n'est jamais nommée, le dédale des corridors et des couloirs, l'espace désarticulé à l'atmosphère raréfiée dans lequel K erre désespérément pour s'informer des raisons de sa disgrâce, évoquent irrésistiblement la Prague gothique et le labyrinthe des ruelles du quartier juif.

La ville est perçue comme dans un rêve, ou à travers les brumes du souvenir, en noir et blanc, avec les mêmes jeux contrastés d'ombre et de lumière que dans les films expressionnistes. Cette impression est renforcée par les transgressions topologiques (quelque chose de loin-

tain paraît soudain très proche et inversement), par les changements d'échelle qui modifient l'espace (lequel se dilate ou rétrécit en fonction de la subjectivité du héros), donnant une vision fantasmagique du réel.

Ainsi, nous dit-on que le tribunal où doit être jugé K « avait une façade extraordinairement large et une porte aux dimensions formidables ». Pourtant, sitôt entré, notre héros se perd dans un labyrinthe de corridors, de

paliers, d'escaliers, de chambres vides, qui fait plutôt penser à un hôtel qu'à un palais de justice. Par contre, il suffit à K d'ouvrir une porte dans la banque où il est employé pour se retrouver brusquement dans l'enceinte du Tribunal.

De même, dans *Amérique*, New York n'est qu'une représentation abstraite, futuriste, de la ville de Prague. De New York, où il n'a jamais mis les pieds, Kafka retient précisément ce qui la différencie le plus de

sa ville natale : la hauteur des gratte-ciel, et le plan géométrique, aux antipodes du labyrinthe de ruelles de Prague. Quand le héros Karl se penche au balcon de la maison de son oncle (le balcon n'étant pas précisément une caractéristique des immeubles new-yorkais), il est fasciné par le spectacle de la rue qui « courait tout droit comme dans une espèce de fuite, entre deux rangées de maisons vraiment coupées au fil à plomb, pour se perdre dans le lointain ». Là encore, la ville est perçue sans couleurs. En dépit de la foule et des gratte-ciel, le New York imaginaire de Kafka n'existe au fond que par référence à sa ville natale, qui lui a servi en quelque sorte de calque.

La ville chiffrée

Bien des villes littéraires s'inspirent d'une ville réelle, mais sous un nom différent, et cela pour des raisons diverses : volonté d'éliminer la « couleur locale », désir de dissimuler l'identité des personnages ou tout simplement recherche d'euphonie. Mais sous un nom différent, c'est toujours la cité réelle qui transparaît sous le camouflage. Ainsi, la ville de « Vétuste » où se déroule l'action de *La régente* de Clarin est le fidèle reflet d'Oviedo. Mais ce qu'on retient surtout de la description de Clarin, c'est le pouvoir de l'espace, évident dès le premier chapitre où l'on voit un ecclésiastique grimper tout en haut du clocher de la cathédrale pour épier à l'aide d'une longue vue les allées et venues des paroissiens venus lui raconter leurs péchés au confessionnal.

Autre exemple fameux de ville cryptée, la bourgade d'Illiers, près de Chartres (au sud de Paris) devenue officiellement Illiers-Combray par le génie de Marcel Proust. Et la ville fictive se superpose si bien à la ville réelle que quiconque a lu *Du côté de chez Swann* se sent chez lui à Illiers,

Capriccio (1795) de William Marlow.



où il reconnaît sans mal le décor des principales scènes du roman : la maison de tante Léonie, l'église Saint-Hilaire, la Place, le château de Tansonville ou le pré Catelan. Pierre par pierre et rue par rue, Illiers coïncide avec Combray, comme un décalque parfait.

Les villes imaginaires

On ne peut créer une ville à partir du néant. C'est pourquoi les villes prétendument imaginaires de la littérature sont en fait l'amalgame de fragments de villes renvoyant au vécu de l'auteur, monstres hétérogènes qu'il est en principe impossible d'identifier.

Dans l'œuvre d'Onetti, Santa María est le lien qui donne à sa fiction son unité et son universalité, un « leit-motiv » omniprésent dans le monologue intérieur des personnages. La volonté de l'auteur d'éliminer tous les détails anecdotiques, toute référence à des espaces concrets, font que Santa María finit par être n'importe quelle ville de province aux maisons basses, étalée au bord d'une rivière sur laquelle débouchent ses rues principales, avec son hôtel « flamboyant » et sa grande place bordée d'arcades. Les lecteurs argentins et uruguayens d'Onetti seront tentés d'identifier cette rivière avec le Río



Ci-dessus, *Metropolis* (1916) de Georg Grosz.
Ci-dessous, *Les thermes de Titus*, gravure de Piranèse (18^e siècle).

de la Plata et Santa María avec la ville de Colonia, pour peu qu'ils superposent leurs propres expériences et souvenirs aux indications laconiques, voire contradictoires, fournies par l'auteur.

On lit par exemple dans *La Vie*

brève (« Diaz Grey, la ville et le fleuve ») qu'il s'agit d'un « fleuve large, un fleuve étroit, un fleuve solitaire et menaçant, où se reflétaient les nuages gonflés de la tourmente ». Ces contradictions introduisent une ambiguïté d'échelle qui autorise

l'identification du fleuve de Santa María à tous les fleuves. Et les descriptions de la ville elle-même sont toujours très générales, faisant appel à d'autres sens que la vue, comme pour brouiller le contour des objets : « Il me parvenait comme un parfum, un arôme que j'avais déjà respiré, longtemps auparavant, dans une impression confuse de rues, de terreau, de lierre, avec la vision d'un court de tennis et d'un fanal se balançant à l'entrée d'une rue. »

Si Santa María paraît avoir des limites précises, celles d'une « ville coincée entre un fleuve et un établissement de colons suisses », il n'en va pas de même pour Macondo chez García Márquez, qui peut être aussi bien une grande propriété, un village que d'un seul coup tout un royaume, sans continuité temporelle. Du fait qu'il n'y a pas qu'un seul narrateur, Macondo apparaît telle que chacun la voit ou souhaite la voir.

De même, on constate dans *Cent ans de solitude* de nombreuses transgressions de la logique spatio-temporelle : confusion du proche et du lointain, interversion de l'ordre des événements, accélération ou ralentissement du temps. Racontant *Les Funérailles de la Grande Mémé*, auxquelles assiste le Souverain Pontife sur sa gondole, après avoir décrit



en détail les vues les plus remarquables de Rome — qui se confond avec Venise — l'auteur écrit soudain : « Au crépuscule, le chant profond des bourdons de la basilique Saint-Pierre se mêle à celui des bronzes fêlés de Macondo ». Et le Souverain Pontife n'arrive pas à Macondo en gondole, mais dans une pirogue chargée de yuccas, de bananes et de volailles.

Quant à la Comala de Rufo et à la Cité des immortels chez Borges, ce sont les deux faces d'une même médaille, villes de cauchemar habitées par des morts ou par des êtres incapables de mourir.

Comala, c'est la ville du songe et du souvenir — souvenir de tous ceux qui ont vécu, mais aussi des rêves qu'ils ont rêvés. A lire *Pedro Páramo*, on est assailli par les images de ces villes fantômes du Far West américain, abandonnées comme les mines qui faisaient leur richesse, et qui ont gardé le charme surréaliste des tableaux où Giorgio de Chirico a peint des places vides de présence humaine, peuplées de statues de marbre ou de mannequins.

Inhabitée aussi, la Cité des immortels décrite par Borges dans « L'Immortel » (*L'Aléph*) est située sur le bord d'un fleuve qui donne l'immortalité à ceux qui s'y baignent.

Le tribun des légions romaines qui arrive au terme d'un long voyage — comme un autre héros mythique, Ulysse — décrit en ces termes son premier contact avec la ville : « Je distinguais des chapiteaux et des astragales, des frontons triangulaires et des coupoles, les pompes confuses du granit et du marbre. » C'est un ensemble d'architectures disposées de manière désordonnée et chaotique, selon une structure labyrinthique et infinie, qui constitue la ville : « Dans le palais que j'explorai imparfaitement, l'architecture manquait de finalité. »

Cette ville interminable, chaotique,



Ci-dessus, *Le grand métaphysicien* (1949) de Giorgio de Chirico.
Ci-dessous, *Vue de la cité idéale*, peinture italienne du 15^e siècle.

désordonnée, dépeuplée, qui paraissait construite par des ouvriers immortels ou des dieux déments, magnifique par son architecture absolument libérée de l'échelle humaine, évoque au fil de la lecture l'espace du forum romain, les antiquités gravées par Piranèse ou les villes abandonnées pour des raisons obscures comme celle de Petra en plein désert d'Arabie.

Or, Borges a raconté que l'espace qui lui a inspiré sa vision de la cité des immortels est l'architecture funéraire du cimetière de La Recoleta à Buenos Aires, un ensemble de petits temples qui n'a rien à voir — ne serait-ce que par l'échelle — avec l'espace que le lecteur perçoit à travers le récit du tribun romain : « Cette

ville, pensais-je, est tellement horrible que sa simple existence et sa permanence, même au centre d'un désert secret, contamine le passé et l'avenir et compromet d'une certaine façon les astres. »

Une ville-cimetière sordide et poussièreuse, une ville-cimetière marmoreenne, infinie — deux villes mythiques, et également monstrueuses.

Les villes invisibles

Dans *Les villes invisibles*, Italo Calvino propose une autre approche littéraire de la ville, laquelle devient protagoniste à part entière de son récit. Le livre est censé transcrire les récits de voyage de l'explorateur vénitien Marco Polo chez le grand Khan

Kublai et dans les villes de son empire. L'exotisme de son récit, sensible dans le nom même des villes — Maurilia, Despina, Zirna, Tamara, dont la description alterne avec les entretiens de Marco Polo et du Grand Khan et les interventions de Calvino lui-même — tout contribue à dépayser le lecteur qui a effectivement plus l'impression de lire un récit de voyage qu'une œuvre de fiction. C'est par ce procédé qu'il est peu à peu amené à comprendre que ces cités apparemment fabuleuses, inaccessibles, lointaines, ne sont que les villes mêmes de notre vie quotidienne.

Après que Marco Polo eut longuement évoqué les innombrables cités de l'empire, le Khan lui demande de lui parler d'une ville qu'il n'a, finalement, jamais mentionnée — Venise. Et Marco Polo répond : « Chaque fois que je décris une ville, je dis quelque chose de Venise... Pour distinguer les qualités des autres villes, je dois partir d'une ville immuable, implicite. Pour moi, c'est Venise. »

Or, il se trouve que la Venise de Marco Polo n'est autre que... San Remo ! Ville dont Calvino confesse qu'elle s'inscrit en filigrane dans les descriptions de villes de tous ses livres : « Comme cadre naturel, je ne peux faire abstraction du paysage natal et familial. San Remo réapparaît en toile de fond dans tous mes livres... et surtout dans bon nombre de mes *Villes invisibles*. »

Pour chaque écrivain, c'est somme toute la ville natale, la ville vécue, qui constitue le fondement des villes de l'écriture. Archétype platonicien propre à chacun, qui s'étoffe sans cesse de « différences », pour donner forme à d'autres villes, toujours nouvelles et toujours ressemblantes.

CRISTINA GRAU, architecte espagnole, est professeur des Projets architectoniques à l'Université polytechnique de Valence (Espagne). Entre autres ouvrages, elle a publié *Borges y la arquitectura* (1989, Borges et l'architecture).



coups
de cœur

■ JAZZ

Gene Ammons et Sonny Stitt.
Boss Tenors. Straight Ahead
From Chicago August 1961.
1 CD Verve 837 440-2.

Ammons (sax. ten.), Sonny Stitt (sax. alto), John Houston (p), Buster Williams (b), George Brown (batterie).

Ammons et Stitt, anciens partenaires au début des années 60, dialoguent, ou plutôt bataillent ici dans un combat de titans : Ammons, ample et rugueux, avec son « bluesy », caractéristique de Chicago dont il est issu. Stitt, originaire de Boston, agile et nerveux comme les jazzmen de la côte Est. Un souffle généreux et un swing rare animent ici « There is no Greater Love » ou « Blues Up and Down ». Du jazz solide, ancré dans la grande tradition du *mainstream*, mais toujours d'actualité.

George Coleman.

Manhattan Panorama.
1 CD Theresa TRCD 120.
Coleman (sax. ten.), Jamil Nasser (b), Harold Mabern (p), Idris Muhammad (batterie).

A part « Mayor Koch », les plages de ce disque sont enregistrées en concert au Village Vanguard et l'on y ressent l'atmosphère chaleureuse de ce grand club newyorkais. Coleman, l'un des plus grands saxophonistes actuels, produit de la musique sans fioritures, directe, vivante, mais en même temps bourrée d'idées nouvelles. Il chante, sur sa composition « Mayor Koch », avec un plaisir évident, ouvre sa « New York Suite », qui regroupe « I Love New York », « Manhattan », « How About You », « Harlem Nocturne » et « Autumn in New York », avec une introduction modale rappelant le jazz de la fin des années 60, et peint son « El Barrio » de vibrantes couleurs latines.

■ FOLKLORE

Chine : l'art du Qin. Li Xiangting.
1 CD OCORA C560001.

Il s'agit ici d'un enregistrement réalisé à Radio France en février 1990. Le qin est une cithare à sept cordes ; Li Xiangting en est l'interprète actuel le plus distingué. La musique, subtile et raffinée, est tirée du répertoire traditionnel et les titres : « Trois variations sur la fleur de prunus », « Déclamation d'automne sur la grande muraille », « Eaux qui coulent », en disent toute la poésie. L'oreille se laisse peu à peu capturer par d'infimes nuancements et nous entraîne dans un univers onirique dont il est difficile de sortir.

Anthologie de la musique du Niger.

1 CD OCORA C 559056.
Le Niger, à la limite du Sahara, en subit l'influence musicale. Ce compact rassemble des musiques djerma, sonrai, haoussa, béri-béri, touareg, peul. Les sautes de voix, frappantes pour l'auditeur non averti, créent un climat dramatique propice à la louange ou à l'exorcisme — tous deux

fréquents dans la musique du Niger. Les commentaires, fort détaillés, sont de Tolia Nikiprowetzky, ethnomusicologue spécialiste de l'Afrique de l'Ouest.

Mali. La nuit des griots.
Ousmane Sacko et Yakare Diabate en concert.

Coffret de deux cassettes.
OCORA 4558662/3.

Il s'agit ici de la retransmission d'un concert donné le 8 janvier 1983 à la Maison de la Culture du Havre par Ousmane Sacko et sa femme Yakare Diabate. Sacko est guitariste et Diabate chanteuse ; tous deux sont des griots issus de la grande tradition mandingue. Certaines chansons du répertoire traditionnel louent les *djeli* (griots), d'autres, sur des thèmes plus contemporains (« Apollo », « Sahéli Véri »), traitent de problèmes sociaux. Sacko et Diabate sont entourés de Boubakar Diabate à la cora et de Brahim Kouyate au balafon. Un grand art, que le monde non africain commence à peine à découvrir.

■ MUSIQUE POPULAIRE

Lecuona Cuban Boys.
1 CD Calig CAL 50586.

Voici une réédition allemande, longtemps attendue, de morceaux gravés de 1935 à 1937. Les Lecuona Boys, formés dans les années 30 par le compositeur Ernesto Lecuona, ont été d'importants ambassadeurs de la musique cubaine en Europe et sur le continent américain. Ils jouent surtout des rumbas et des congas — principales danses à la mode à l'époque. Les arrangements et les voix surannées évoquent les vieux films d'avant-guerre. Ce compact porte témoignage sur une époque de la musique cubaine dont il subsiste peu d'enregistrements et constitue donc un document de grande valeur.

Ray Lema. Nangadeef.
1 CD Mango CIDM 1000.

Excellent disque de fusion africaine. Lema, entouré de la crème des musiciens de studio, passe, dans des arrangements originaux, du reggae (« Hal 99 ») à l'Orient (« Pongi »), au soca ou à la rumba zairoise (« Moni Mambo ») ou à la house music (« Boye Te »). Se distinguent particulièrement « Orchestra of the Forest », évoquant l'atmosphère de la forêt africaine, et « What We Need », sur lequel brille le saxophoniste Courtney Pine.

Various Reggae Refreshers.

1 CD Mango 846 269-2.
The Wailers, Black Uhuru, Gregory Isaacs, Steel Pulse, Third World, Jimmy Cliff, Toots and the Maytals, Burning Spear.

Cette compilation de grands groupes jamaïcains exprime, avec des titres tels que « Hard Road to travel », « Burnin' and Lootin' », « Tribal War », « War In

Babylon », toute la combativité du reggae. Avec ses accents tombant régulièrement sur les backbeats, le reggae, rythmiquement, est assez monotone. Mais son succès durable auprès des jeunes du monde entier montre que ceux-ci s'identifient pleinement à son « message » et à ses musiciens charismatiques.

Isabelle Leymarie

■ MUSIQUE CLASSIQUE

György Ligeti. Requiem.
Aventures. Nouvelles Aventures.
CD Wergo 60 045-50.

Trois des plus belles œuvres du Hongrois Ligeti, enregistrées avec une qualité technique exceptionnelle. Ligeti, qui partage sa vie entre Vienne, où il réside, et Hambourg, où il enseigne, est manifestement influencé par l'école viennoise. Berg en particulier. Sa musique, austère et difficile, donne ici la primauté à la voix. Ligeti explique sa technique de composition pour « Aventures » et « Nouvelles Aventures » : « Le "texte", noté en écriture phonétique, n'a pas été conçu avant la composition, il a pris naissance en même temps que la musique. Cela signifie qu'il est, en tant que composition de sons humains, la musique elle-même. Le point de départ de la composition de tels sons, était l'idée de mettre en rapport certains comportements affectifs, et non pas celle d'un plan de construction abstrait. »

Benjamin Britten. Peter Grimes.
P. Pears, orchestre et chœurs de Covent Garden dirigés par Benjamin Britten.
Un coffret de 3 CD.
Decca 414 577-2.

Certains musiciens résumant à eux seuls toute une culture : Bartok la hongroise, Sibelius la scandinave et Britten l'Angleterre, dont la musique sommeillait depuis Purcell et Haendel. C'est son opéra « Peter Grimes » qui le lance en 1945, suivi de « Le viol de Lucrèce » (1948), chanté par la jeune Kathleen Ferrier. « Billy Budd » (1951), « Le tour d'écrou » (1954) et « Mort à Venise » (1973), son ultime opéra. Bien que Peter Pears ait été l'ami et le principal interprète de Britten, son interprétation ne vaut pas celle de Jon Vickers, sous la direction de Colin Davis. Appréciations cependant l'effort que fait Decca pour rééditer la majeure partie de l'œuvre de Britten.

Heitor Villa-Lobos. Concerto pour guitare et petit orchestre.

Narciso Yepes (guitare), London Symphony Orchestra, direction Garcia Navarro.
1 CD D.G. 423 700-2

Tardif puisqu'il date de 1951 (Villa-Lobos est mort en 1959), cet ouvrage constitue une superbe synthèse du folklore brésilien et de la musique néo-classique du 20^e siècle. Le grand compositeur brésilien fait naître une magie envoûtante et, en avance sur son temps, réalise un de ces syncrétismes culturels si à la mode aujourd'hui.

Claude Glayman



Les églises rupestres de Cappadoce

par Antony Brock

LE site naturel qui abrite les églises rupestres de Cappadoce n'a d'équivalent nulle part au monde. C'est à la fois un paysage d'une nudité lunaire et un décor fantastique digne des images surréalistes d'un Salvador Dalí.

Il y a plusieurs millions d'années, à cet endroit, une gigantesque éruption volcanique recouvrit le sol d'une épaisse couche de lave et de cendres. Puis le long travail de l'érosion a façonné peu à peu les traits originaux de ce paysage, y creusant des vallées aux parois abruptes et aux teintes variées — blanches, ocre ou striées de bandes multicolores.

Là où des blocs de lave ont résisté à l'érosion, a surgi un ensemble de formes naturelles plus étranges qu'aucune sculpture faite de main d'homme. Au fond des vallées se dressent, solitaires ou groupées, des roches aux lignes élancées, toute une forêt de cônes, d'aiguilles ou de ces colonnes naturelles, coiffées d'une pierre plate, qu'on appelle des « cheminées de fées ».

Or, deux de ses vallées, celles de Göreme et de Zelve, abritent un trésor plus extraordinaire encore : les églises rupestres byzantines, ces sanctuaires ornés de fresques que les hommes ont taillés dans le tuf tendre pour y édifier, en quelque sorte, une architecture en négatif — creusant au lieu de bâtir, excavant au lieu de maçonner.

La Cappadoce fut très tôt christianisée, bien avant que l'empereur Constantin n'eût décidé, en 330, de faire de Byzance la « nouvelle Rome ». Pendant plusieurs siècles, la nouvelle religion prospère et les évêchés se multiplient en Asie Mineure. Lorsque Constantinople devient, au 15^e siècle, la capitale de l'empire Ottoman sous le nom d'Istanbul, les églises les plus récentes de la vallée de Göreme ont déjà trois cents ans.

Les plus anciennes remontent probablement au 7^e siècle, mais l'on ne sait exactement à quelle date les premiers chrétiens se sont installés en Cappadoce. Sans doute s'agissait-il d'ermites, qui creusèrent là les

premières cellules troglodytiques, ou de « stylites », qui trouvèrent dans les cheminées de fée des plate-formes naturelles particulièrement adaptées à leur méditation d'ascètes suspendus.

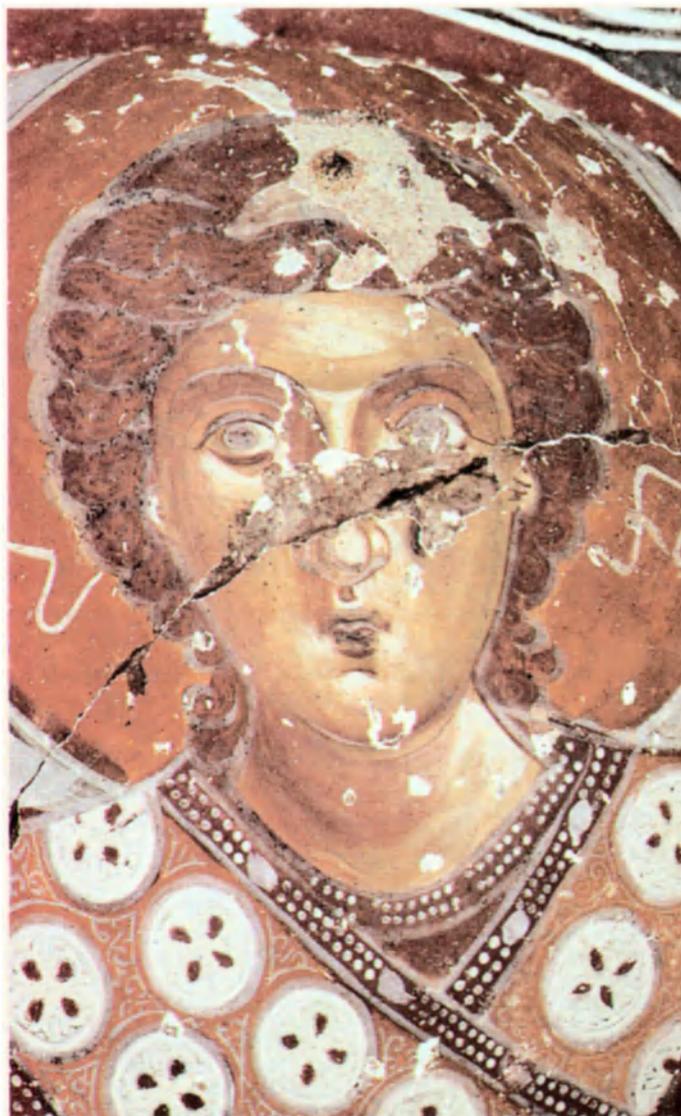
Un sanctuaire secret

La diversité de style des églises rupestres prouve qu'elles ont été construites à des époques et par des communautés différentes. La plupart semblent appartenir au byzantin tardif, c'est-à-dire à une époque où

la religion de Constantin n'était plus triomphante en Cappadoce, mais faisait figure, au contraire, de secte persécutée.

Austère, sauvage, le paysage capadocien offrait un refuge naturel aux communautés de moines venus y chercher la paix et l'indépendance loin des bruits de ce monde. Leur présence attirait des paysans qui venaient habiter près d'eux, s'installant parfois, comme à Göreme, dans de nombreuses cavernes qui font ressembler ces falaises à quelque

Détail d'une peinture murale de l'église d'Elmall.



gruyère géant. Si des pillards poussaient jusqu'à ces vallées, les habitants se repliaient dans des abris souterrains. Le tuf est si facile à creuser, verticalement et horizontalement, qu'on a découvert, rien qu'à Göreme, une vingtaine de ces cachettes, sur sept à huit niveaux de profondeur. Les accès et les couloirs de communication sont d'une telle étroitesse qu'une seule personne à la fois peut s'y engager. Pour déloger de ces abris, atomiques avant la lettre, ceux qui y avaient trouvé refuge, il n'y avait d'autre moyen que de les affamer à l'issue d'un long siège.

Dans l'un de ces villages souterrains, on trouve même une chapelle avec son autel de pierre et sa croix sculptée. Les spécialistes, toutefois, ne savent si elle a été créée de toutes pièces par de nouveaux arrivants ou si ceux-ci l'ont « empruntée » à une communauté antérieure. On ne peut s'empêcher de penser que ses architectes ont été inspirés, non seulement par un matériau facile à travailler, mais aussi par la perspective de mettre les mystères de leur



religion à l'abri des regards hostiles. Peut-être même voulaient-ils renouer avec les catacombes de Rome et la réputation qu'avaient les premiers chrétiens d'être des hommes qui fuyaient la lumière (« gens lucifugera »).

Ils nous ont légué, en tout cas, un véritable résumé de l'architecture byzantine et de son histoire. Par exemple, dans l'une des sept églises de Göreme et de Zelve qui vont être restaurées en priorité, l'église au Pommier, on distingue deux décors muraux superposés. Le premier, composé de motifs géométriques et de croix peints à même la roche, remonte probablement à la deuxième crise de images (vers 850), lorsque les chrétiens iconoclastes interdisaient toute représentation de la divinité. Plus tardive, une fresque peinte sur plâtre, dans le style du 11^e siècle, représente, sur la coupole centrale, le Christ Pantocrator (en majesté), entouré de scènes de la vie de Jésus.

Du 11^e siècle également, l'église Sombre, en raison du fond bleu foncé de ses fresques, offre un exemple, bien conservé, du style

raffiné de Constantinople. Ailleurs, comme dans l'église de la Vierge Marie, le style est plus provincial, et l'on sent la main des artistes locaux.

L'église à voûte en berceau d'El Nazar est bâtie sur un plan en croix, mais elle offre la particularité d'un chœur relié directement à la croisée centrale en l'absence de toute ébauche de transept. Et alors que la plupart des autres églises sont accolées à un monastère (l'église Sombre abrite même un réfectoire et un dortoir), El Nazar a été construite isolément dans un cône rocheux en forme de tente.

Un trésor menacé

Au fil des siècles, ces lieux se sont peu à peu vidés de leurs habitants. Les églises de Cappadoce étaient à peu près abandonnées lorsque, dans les années 20 et 30 de ce siècle, les écrits du prêtre français Guillaume de Jerphanion ont attiré sur elles l'attention des spécialistes et des touristes. Entre-temps, les communautés religieuses avaient fait place à des communautés de paysans, dont beaucoup habitaient encore, ces dernières

années, les logements troglodytiques. L'église du Pigeonnier, à Cavusin, en excellent état de conservation, est un des rares cas où cette sécularisation a eu un effet positif : les paysans en avaient muré l'accès pour y élever (jusqu'en 1964) des pigeons, recherchés dans la région comme producteurs de guano. Mais depuis qu'on l'a rouverte, cette église, tout comme l'église à la Sandale à Göreme, a beaucoup souffert de l'exposition aux intempéries. Dans les deux cas, le narthex, où les congrégations se réunissaient pour prier, s'est effondré, et les touristes sont obligés d'emprunter un escalier de fer pour y pénétrer.

La fragilité de la roche, qui a permis la création de ces églises, et le travail d'érosion qui leur a donné leurs formes singulières, sont maintenant les causes principales de leur dégradation. Les infiltrations de pluie décolorent les fresques et les écaillent. Mais surtout l'eau, en s'accumulant dans les crevasses où elle gèle, fait éclater la pierre. Qui plus est, Göreme est située sur une faille sismique. On doit à un glissement de

terrain la découverte, aussi fortuite que tardive (en 1957), de l'église Saint-Jean Baptiste. Mais les secousses sismiques ont surtout eu pour effet de ruiner un grand nombre d'églises.

Aussi l'Unesco, non contente d'inscrire les églises rupestres de Cappadoce sur la liste du Patrimoine mondial, culturel et naturel, a-t-elle décidé de lancer une campagne internationale destinée à les préserver pour les générations futures. Les menaces physiques et spirituelles qui poussaient les premiers chrétiens à chercher refuge dans les paysages désolés de Cappadoce ont depuis longtemps disparu, et ceux qui ont conçu, taillé dans le roc et décoré avec amour ces églises sont morts et oubliés depuis des siècles. Mais leur foi et leur art ont créé quelque chose d'unique qui, aujourd'hui encore, plonge les touristes dans un émerveillement silencieux. ■

ANTHONY BROCK,
écrivain et journaliste britannique
résidant à Paris, est un spécialiste des
problèmes d'éducation et de culture.

LE COURRIER DES LECTEURS



■ Vers un même idéal

Je n'ai pas la « clef » pour décrypter la calligraphie arabe et je ne sais quels étaient les sentiments qui ont guidé la main de M. Hassan Massoudy lorsqu'il a tracé cette magnifique calligraphie (page 39 du numéro de décembre 1990 sur la beauté). Mais à travers ma culture occidentale je rêve, en la regardant, à un élan irrésistible et enthousiaste de l'Homme, libéré des chaînes de la pesanteur, vers un infini radieux de paix et de sérénité.

Si j'avais à illustrer de cette calligraphie un ouvrage français, je choisirais *Plein ciel* de Victor Hugo. Dans ce poème de la *Légende des siècles*, parue il y a plus d'un siècle, Hugo voyait déjà, en génial précurseur, l'homme affranchi de la pesanteur et voyageant dans l'espace infini.

Peut-on en conclure que, bien que différentes, nos cultures convergent vers un même idéal ?

Merci pour votre magnifique *Courrier* que j'attends chaque mois avec autant d'impatience que de curiosité.

Eugénie Guichard
Saint-Michel-sur-Orge (France)

■ Voitures à la carte

J'ai particulièrement apprécié votre numéro sur le « Mythe de l'automobile » (octobre 1990). Tout en regrettant de n'y point trouver un article sur l'utilisation de la voiture en ville. La circulation automobile sature toutes les villes de quelque importance au-delà du possible. Les difficultés croissantes de stationnement entraînent perte de temps et pollution. Qui aura le courage de faire face à ce problème ?

On a parfois envisagé d'interdire la circulation dans les villes, sauf aux véhicules prioritaires (médecins, ambulances, pompiers, etc.) et de mettre en service des véhicules de location. Ces véhicules, électriques de préférence, fonctionneraient avec

une carte magnétique et selon un tarif horaire. Après usage, on rendrait la voiture à une station spéciale — seul endroit où l'on pourrait rentrer en possession de sa carte. Grâce au perfectionnement actuel des cartes à puces, cette solution serait sûrement réalisable.

Dans un pays d'Europe (la Grèce ?) on a tenté d'alterner la circulation des voitures : les jours pairs pour les immatriculations paires, et vice-versa. Un système peut-être plus difficile à appliquer parce qu'il exige trop de contrôles... Quant aux transports communs, il faut évidemment les conserver. Mais ne pourrait-on en simplifier le système de paiement — par exemple, un tarif unique, en France, pour toutes les villes moyennes — voire décider qu'ils seront gratuits ?

Qui osera enfin proposer des solutions ?

Raymond Forget
Gruffy (France)

■ L'écriture des chiffres

Votre numéro « Voyage au pays des mathématiques » (novembre 1989) m'a beaucoup plu.

Mais j'aurais aimé y trouver un tableau montrant l'évolution de la graphie des chiffres depuis les Indiens jusqu'aux Arabes, ainsi qu'au Moyen Âge.

Pourriez-vous m'aider dans mes recherches ? Merci d'avance.

Henri Croiset
Sanary (France)

L'Histoire universelle des chiffres de l'historien marocain Georges Ifrah (Seghers, Paris 1981) vous apportera sûrement d'utiles précisions dans le domaine qui vous intéresse.

■ Un numéro sur la mort ?

Votre numéro, fort intéressant, sur les « Demeures du sacré », m'amène à penser aux différentes façons dont les êtres humains composent avec la mort.

Pensez-vous que ces coutumes, ces diverses attitudes devant la mort, puissent faire l'objet d'un futur numéro du *Courrier* ?

En vous soumettant cette suggestion, je vous adresse mes plus sincères félicitations pour la qualité de la revue, à laquelle je ne regrette pas de m'être réabonné.

Cédric Deharbieux
Saint-Georges-d'Orques
(France)

Nous envisageons, en effet, d'aborder ce thème dans un numéro futur. En espérant qu'il n'effranchera pas trop de lecteurs...

■ Haro sur Hartung !

Vous avez bien voulu traiter un des sujets les plus ennoblissants de la culture humaine : la beauté (numéro de décembre 1990).

Vous rapprochez subtilement un portrait photographique de Marlène Dietrich du profil superbe de Nefertiti. Vous enchaînez ensuite une série d'images et un ensemble de propos qui ne suscitent, pour certains lecteurs comme moi, qu'émerveillement.

Soudain, comme si vous nous aviez trompé, vous nous jetez au visage, pour clore votre démonstration (page 44) une œuvre qui est le contraire de tout ce que vous prétendiez aimer dans les pages précédentes. Avec son graphisme lourd, ses tons de poisson décomposé, cette composition de Hartung est une œuvre bête, une de celles qui font honte à l'humanité. C'est une image du chaos contemporain, sans espoir, sans qualité — du matraquage moral à odeur de pétrole.

Le Beau n'a rien à voir avec un tel tableau.

Pierre Lohner
Professeur d'arts plastiques
Paris (France)

Le choix de ce tableau de Hartung — au terme d'un très rapide survol pictural qui commence à Fra Angelico et s'achève au 20^e siècle — illustre la rupture qu'a introduite la modernité dans la conception traditionnelle du beau. Votre point de vue montre, comme nous avons voulu le souligner par ce numéro, combien le sens du beau est en chacun à la fois profond et relatif.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Couverture et page 3 à droite : © Joël Cazaux, Paris. Couverture de dos et page 10 : © Pancho Quilici-Galerie du Dragon, Paris. Pages 2, 3 à gauche, 5 en haut : Tous droits réservés. Pages 4, 5 en bas, 6 à 9 : © Institut Pasteur, Paris. Pages 11, 48 : Unesco/Dominique Roger. Page 12 : © Dite/Nasa, Paris. Pages 13, 26, 27, 28 en haut, 36, 37 : © Explorer, Paris-Mary Evans Picture Library, Londres. Page 14 : © J.-L. Charmet, Paris. Page 15 en haut à gauche : Dominique Darr © Gamma, Paris. Page 15 en haut à droite : © Revue du cinéma, Paris. Page 15 en bas : tiré de *Dos utopías argentinas*, éd. Solar/Hachette, Buenos-Aires, 1976. Pages 16-17 : © Museum of Fine Arts, Boston - don de Mme Maxim Karolik pour la collection Karolik de peintures américaines, 1815-1865. Pages 18 en haut, 30 : © The Image Bank, Paris. Page 18 en bas : © J.-L. Charmet, Paris-Bibliothèque nationale, Paris. Page 19 : Nimatallah © Artephot, Paris-Musée national, Naples. Pages 20-21 : © Scala, Florence. Page 22 : © Lauros-Giraudon, Paris-Musée du Caire. Page 23 : © Lauros-Giraudon, Paris-Musée du Louvre, Paris. Page 24 : Irela © Artephot, Paris. Page 24, médaillon : M. Babey © Artephot, Paris-Oxford Ashmolean Museum. Page 25 : © J.-L. Nou, Paris-Musée de Sarnath. Page 28 en bas : © Dite/IPS, Paris. Page 29 : Salaber Liaison © Gamma, Paris. Page 31 : tiré de *Les maîtres de l'étrange*, éd. Atlas, Paris, 1985. Page 32 : © Edimédia, Paris. Page 33 en haut : tiré de *Le loubok*, éd. d'art Aurore, Leningrad, 1984. Page 33 en bas : © Paul Kichilov, Paris. Pages 34-35 : © Manchester City Art gallery, Manchester. Page 35 en haut : © J.-L. Charmet, Paris-Musée des arts décoratifs, Paris. Page 38 en haut : tiré de *Utopia* par Ian Tod et Michael Wheeler, éd. Orbis Publishing Ltd, Londres 1978. Page 39 : Held © Artephot, Paris-Museo Caccia, Lugano. Page 40 en haut : Patrick Zachmann © Magnum, Paris. Page 40 en bas : © Kharbine-Tapabor, Paris. Page 41 : Unesco. Page 42 : M. Freeman © ANA, Paris. Page 44 : Tous droits réservés - Tate Gallery, Londres. Page 45 en haut : © Dagli Orti, Paris-Collection Thyssen Bornemisza, Lugano. Page 45 en bas : © Explorer Archives, Paris-Collection Nathan Chaikin, Genève. Page 46 en haut : © Artcurial, Paris. Page 46 en bas : © Dagli Orti, Paris. Page 49 : Unesco/E. Hattori.

44^e ANNÉE

Mensuel publié en 35 langues
et en braille

par l'Organisation des Nations Unies pour
l'éducation, la science et la culture.
31, rue François Bonvin, 75015 Paris, France.

TÉLÉPHONE : POUR NUMÉRO DIRECTEMENT VOTRE CORRESPONDANT
COMPOSEZ LE 45.68. SUIVI DES QUATRE CHIFFRES QUI FIGURENT ENTRE
PARENTHÈSES À LA SUITE DE CHAQUE NOM.
TÉLÉFAX : 45.66.92.70

Directeur : Bahgat Elnadi
Rédacteur en chef : Adel Ritaat

RÉDACTION AU SIÈGE

Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb
Français : Alain Leveau, Neda El Khazen
Anglais : Roy Malkin, Caroline Lawrence
Espagnol : Miguel Labarca, Araceli Ortiz de Urbina
Arabe : Abdelrasheed Elsadek Mahmoudi
Russe : Gueorgui Zéliéme
Etudes et recherches : Fernando Ainsa
Unité artistique, fabrication : Georges Servat
Illustration : Ariane Bailey, Carole Pajot (46.90)
Documentation : Violette Ringelstein (46.85)
Relations éditions hors Siège : Solange Belin
Secrétariat de direction : Annie Brachet (47.15),
Mouna Chatta
**Éditions en braille (français, anglais, espagnol et
coréen) :** Marie-Dominique Bourgeois (46.92)

ÉDITIONS HORS SIÈGE

Russe : Alexandre Melnikov (Moscou)
Allemand : Werner Merkl (Berne)
Italien : Mario Guidotti (Rome)
Hindi : Ganga Prasad Vimal (Delhi)
Tamoul : M. Mohammed Mustafa (Madras)
Persan : H. Sedough Vanini (Téhéran)
Néerlandais : Paul Morren (Anvers)
Portugais : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)
Turc : Mefra Ilgazer (Istanbul)
Ourdou : Hakim Mohammed Said (Karachi)
Catalan : Joan Carreras i Martí (Barcelone)
Malais : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)
Coréen : Paik Syeung Gil (Séoul)
Kiswahili : Domino Rutavebesiwa (Dar-es-Salaam)
**Croato-serbe, Macédonien, Serbo-croate,
Slovène :** Blazo Krstajic (Belgrade)
Chinois : Shen Guofen (Beijing)
Bulgare : Goran Gotev (Sofia)
Grec : Nicolas Papageorgiou (Athènes)
Cinghalais : S.J. Sumanasekera Banda (Colombo)
Finois : Marjatta Oksanen (Helsinki)
Suédois : Manni Kössler (Stockholm)
Basque : Gurutz Larrañaga (San Sebastian)
Vietnamien : Dao Tung (Hanoï)
Pachto : Zmarai Mohaqiq (Kaboul)
Haoussa : Habib Alhassan (Sokoto)
Bangla : Abdullah A. M. Sharafuddin (Dacca)
Ukrainien : Victor Stelmakh (Kiev)
Tchèque et Slovaque : Milan Syruček (Prague)

VENTES ET PROMOTION

Responsable : Henry Knobli (45.88),
Assistante : Marie-Noëlle Branet (45.89)
Abonnements : Marie-Thérèse Hardy (45.65), Jocelyne
Despoux, Alpha Diakité, Jacqueline Louise-Julie,
Manichan Ngoneko, Michel Ravassard, Michelle
Robillard, Mohamed Salah El Din, Sylvie Van Rijsewijk,
Ricardo Zamora-Pérez
Liaison agents et abonnés : Ginette Motreff (45.64),
Comptabilité : (45.65)
Courrier : Martial Amegee (47.50)
Magasin : Hector Garcia Sandoval (47.50)

INSPECTION ET RÉASSORTS : Promevente,
Philippe Thoreau : 45.23.25.60

ABONNEMENTS. Tél. : 45.68.45.65

1 an : 139 francs français. 2 ans : 259 francs.

Pour les pays en développement :

1 an : 108 francs français. 2 ans : 194 francs
Reproduction sous forme de microfiches (1 an).
113 francs.

Reliure pour une année : 72 francs

Paiement par chèque bancaire, CCP ou mandat à
l'ordre de l'Unesco.

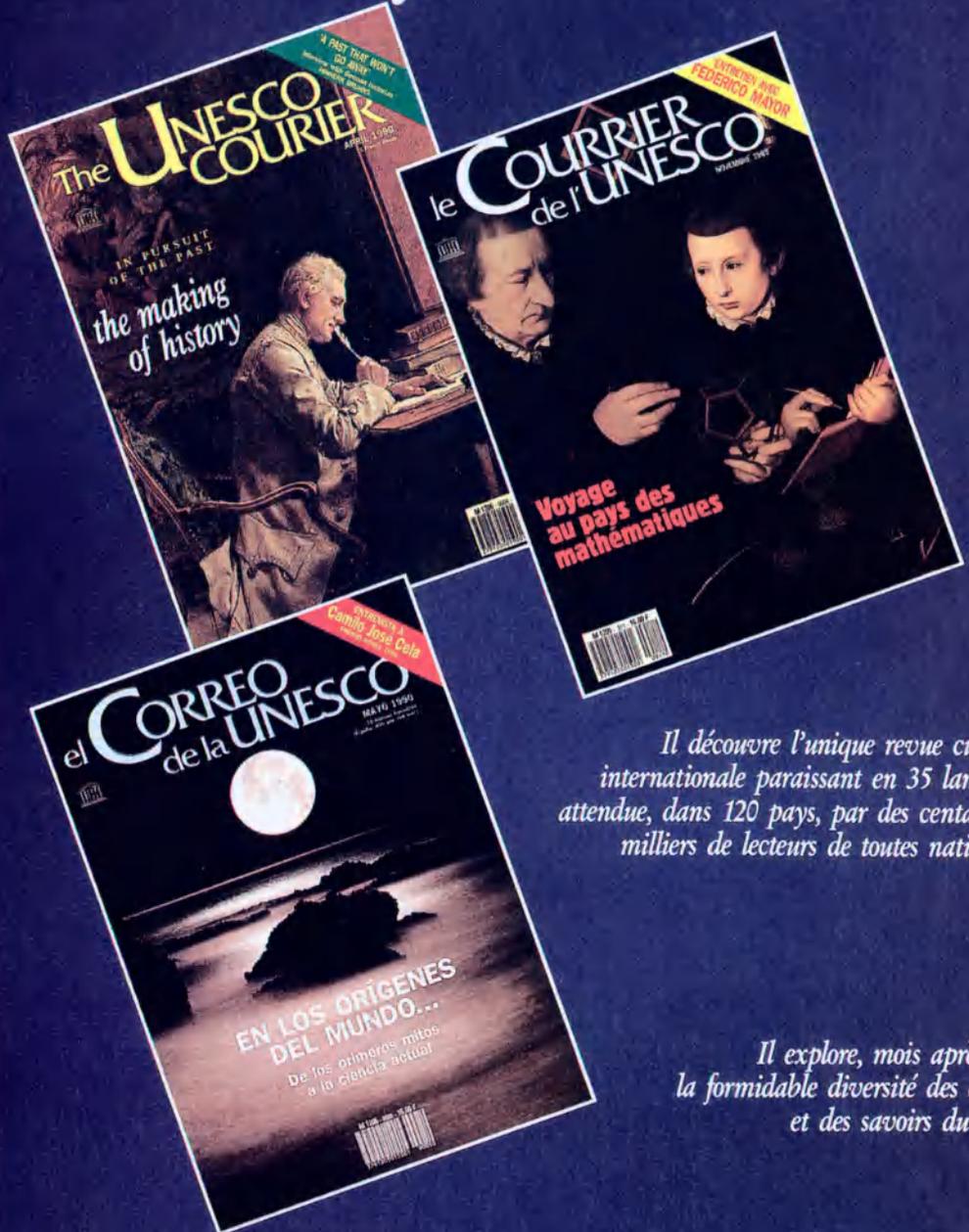
Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à
condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention
« Reproduits du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro.
Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les
photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront
la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne seront
renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse
international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco
expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle
de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes
des photos sont de la Rédaction. Enfin, les frontières qui figurent sur
les cartes que nous publions n'impliquent pas reconnaissance officielle
par l'Unesco ou les Nations Unies.

IMPRIMÉ EN FRANCE (Printed in France)

DEPÔT LÉGAL : C1 - FÉVRIER 1991

COMMISSION PARITAIRE N° 71842 - DIFFUSÉ PAR LES N.M.P.P.
Photocomposition : Le Courrier de l'Unesco
Photogravure-impression : Mauryl'imprimerie S.A.,
Z.I. route d'Etampes, 45330 Maesherbes.

en offrant à un ami un abonnement au Courrier de l'Unesco vous lui faites 3 cadeaux



1

Il découvre l'unique revue culturelle
internationale paraissant en 35 langues et
attendue, dans 120 pays, par des centaines de
milliers de lecteurs de toutes nationalités

2

Il explore, mois après mois,
la formidable diversité des cultures
et des savoirs du monde

3

Il s'associe à l'œuvre de l'Unesco qui vise à
promouvoir « le respect universel de la justice,
de la loi, des droits de l'homme et des libertés
fondamentales pour tous, sans distinction de
race, de sexe, de langue ou de religion... ».

